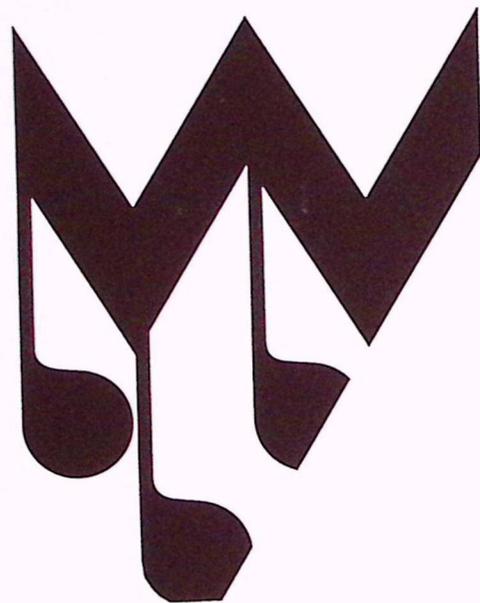




BRABANT

FESTIVAL DE WALLONIE



pasture

FESTIVAL MUSICAL 1972 DU BRABANT WALLON

Programme

Lundi 18 septembre:	Nivelles - Collégiale Sainte-Gertrude: Le Messie de Haendel - Orchestre de Chambre de la R.T.B. - Chorale Protestante de Bruxelles (20 heures).
Samedi 23 septembre:	Villers-la-Ville: culture-tourisme-gastronomie. Dîner de chasse (13 heures). — Ensemble Jean-François Paillard (17 heures).
Samedi 30 septembre:	Ohain (Argenteuil) - Eglise de Fer: Quintette luxembourgeois (17 heures).
Samedi 7 octobre:	Bossut-Gottechain - Concert au château: Thiollier (piano), Dumay (violon) à 15 heures.
Samedi 14 octobre:	Wavre - Hôtel de Ville: Ars Antiqua (17 heures).

VENTE ET RESERVATION

Prix des places: 80 et 40 F. (J.M.-Etudiants) — Nivelles: 100 et 50 F. — Abonnement 5 concerts: 300 et 150 F. (J.M.-Etudiants).

RESERVATION
RENSEIGNEMENTS
ABONNEMENTS

Maison Hariga - 6, rue de l'Evêché - Nivelles (tél.: 067/252.24)
La Lyre d'Or - rue du Pont du Christ - Wavre
I.B.W. - 10, rue de la Religion - Nivelles (tél.: 067/243.20)

SOMMAIRE

4-1972

L'Hôtel de Ville de Wavre, par Marcel Vanhamme	2
Beauvechain et sa plaine d'aviation, par Jos. Schayes	12
Henri Logelain, par Jean Sartenaer	16
Casanova et consorts, par Carlo Bronne	24
La Route Bruegel ouverte aux touristes, par Yves Boyen	28
Georges Chaudoir, Maître tisserand, par Jean Van Noten	32
Quand le théâtre quitte les planches, par Christian Lanciney	36
Le C.E.R.I.A., par F. et G. Chiltz et R. Vandergugten	40
Julia Tulkens, par Paul Dewalhens	54
La Route Pépin, par E. Vandeveldel et R. Van Rijkel (adapté en français et complété par Paul Dewalhens)	56
Il est bon de savoir que...	60
S.I.R. Magazine	62
Les manifestations culturelles et populaires	63

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Hôtel de Ville de Wavre: Bibliothèque Royale de Belgique (Cabinet des Estampes), Photo-Promotion, Georges de Sutter et clichés mis aimablement à notre disposition par le Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région; Beauvechain et sa plaine d'aviation: A.C.L., Fédération Touristique du Brabant et archives du notaire Guy de Streef; Henri Logelain: Photo-Promotion; Casanova et consorts: Bibliothèque Royale de Belgique (Bruxelles), Jean-Jacques Gailliard et Banque Nationale de Belgique; La Route Bruegel ouverte aux touristes: J. Renders et Paul Bolsius (Copyright: Photo News Service); Georges Chaudoir: Studio Marin, Albert Hanse et photos aimablement prêtées par l'auteur; Quand le théâtre quitte les planches: Lucien Duval et documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur; C.E.R.I.A.: iconographie provenant du Centre d'Enseignement et de Recherches des Industries alimentaires et chimiques; Julia Tulkens: la photo de la poétesse a été aimablement mise à notre disposition par l'auteur; Route Pépin: Hubert Depoortere et Simon Tilkens.

Couverture: un des étangs du Rouge-Cloître, à Auderghem (Photo: le Berrurier).

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction: Yves Boyen
Conseiller technique: Georges Van Assel
Présentation: Mireille Van Zandycke
Administration: Rosa Spitaels
Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils
Photogravure: Lemaire Frères
Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotisation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.
Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandsstalige uitgave van het tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française en néerlandaise) sont priés de verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.



L'HOTEL DE VILLE DE WAVRE

par Marcel VANHAMME

WAVRE et sa région offrent au touriste des plaisirs choisis, à prendre à petits pas. Les environs de la ville sont souvent accidentés, piqués de bois, de prairies et de coins pittoresques d'un charme exquis. Pareille à d'autres localités braban-

çannes, Wavre vécut tour à tour dans la joie ou la désespérance. Aujourd'hui, sa prospérité croissante, l'attrait de son environnement, le développement de son équipement commercial et culturel témoignent en faveur de son avenir. Les Wavriens de vieille souche ont, au cours des âges, montré des qualités

de courage et de ténacité au travail. Leur esprit frondeur, teinté d'indépendance, est devenu légendaire. Quelques écrivains locaux enrichirent l'apport de la Belgique à la littérature

Wavre: Rue Haute et l'église des Carmes en 1859. Lithographie de Jh. Hoolans.

française (1). Parmi les poètes vivants, Maurice Carême chanta la ville qui le vit naître, le 12 mai 1899:

*Entrez chez moi, mon père, entrez
Et que mon accueil vous soit doux
Comme l'était votre bonté
Lorsqu'enfant, je vivais chez vous,
A Wavre, au milieu du Brabant,
Où le vent, hiver comme été,
Chante dans les hauts peupliers...*

Le livret du *Jeu de Jean et Alice* — texte du Dr. Auguste Brasseur-Capart — évoque les figures dominantes des seigneurs de Wavre, contemporains du duc de Brabant Jean Ier. La localité y est décrite « étendue au creux du val-lon ... aimable et prospère ... nous aimons notre bonne ville, ses habitants, ses bois, ses champs; la vallée où coule, tranquille, la Dyle ... » (2). Lucienne Peeters — dans l'introduction à sa *Bibliographie de Wavre* — confie aux lecteurs qu'elle est « née à Wavre, de parents et de grands-parents qui y sont nés aussi. Nous y avons toujours vécu, dit-elle, nous y avons appris à lire et à compter et surtout compris, en étant mêlée chaque jour aux événements de sa vie, pourquoi les Wavriens sont si passionnément attachés à leur vieille cité » (3).

LE VISAGE DU PASSE

Les armoiries de Wavre portent trois feuilles vertes de nénuphar sur fond blanc. Ce végétal aquatique, au rhizome caché dans la vase, produit des feuilles à pétioles allongés, à limbe arrondi, étalées à la surface des eaux calmes. De ce fait, Wavre désignerait un lieu fangeux, « vaseux »: peut-être un étang, *vyver*. Par ailleurs, la région abonde en ruisseaux et cours d'eau, aux crues fréquentes: la Dyle, la Néthen, la Lasne, le Potbeek et d'autres rivières. Le sol de l'endroit est argileux, le terrain boisé et généralement accidenté. Le pays, dans les temps anciens, n'était pas particulièrement favorable à l'habitat humain. Cependant, au hameau Stadt, on a découvert des silex taillés et polis; à la Ronde-Tienne existait jadis un refuge fortifié. La célèbre villa belgo-romaine de Basse-Wavre, située près de l'ancienne ferme seigneuriale de l'Hosté — autrement dit, de

l'Hostel — résidence élevée vers 50 après J.-C., repérée en 1863 et méthodiquement fouillée en 1904, a été classée par Arrêté Royal du 6 novembre 1961. Elle servit d'habitation à un dignitaire de haut-rang. La façade de la *villa urbana* — ou logis du maître et des serviteurs les plus intimes — s'allongeait sur cent trente mètres et était bordée par un imposant portique de cent et dix mètres. La villa comotait de somptueux locaux, cinquante-deux au total, dont neuf bâtis sur hypocauste et deux sur cave; des installations de bain formaient un quartier à part; un vaste salon de réception pouvait contenir cent cinquante invités. ... Cet ensemble, décoré avec goût, pavé de mosaïques, aux murs revêtus de plaques de marbre étranger ou d'enduits polychromes, frappait le visiteur par son confort et sa splendeur. A huit cents mètres environ de la villa, en direction du Nord-Est, on découvrit des sépultures belgo-romaines ainsi que diverses pièces de monnaie de Vespasien (69-79) et de Marc-Aurèle (161-180). La villa de l'Hosté fut pillée et incendiée par des bandes franques durant le dernier quart du IIIe siècle. Une maquette exposée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire, à Bruxelles, rappelle la belle ordonnance de l'établissement, tandis que le Musée Historique et Archéologique de Wavre présente à ses visiteurs une restitution en bois de cette somptueuse résidence (4). Wavre acquit une certaine importance à la fin du onzième siècle. On relève son nom dès 1050, sur une liste de miracles attribués à saint Trond. *Wavera* figure sur un diplôme donné, en 1086, par le comte de Louvain et de Brabant Henri III, *brachbatensio patriae comes et advocatus* (5). Un sanctuaire existait déjà à ce moment, peut-être à l'emplacement de l'église de Basse-Wavre. Le « Manoir du Sart » était occupé aux environs de 1164. Le château des premiers seigneurs côtoyait l'ancienne ferme de l'Hosté, réédifiée en 1752, au moment où la terre de Wavre était l'apanage des ducs de Looz-Corswarem; l'écusson surmontant la grande porte de la ferme rappelle l'appartenance à cette famille.

Henri Ier, duc de Brabant, octroya plusieurs privilèges à Wavre (1222). Le duc Jean Ier l'érigea en ville et franchise et confirma les privilèges octroyés précédemment (1293). La seigneurie de Wavre fut cédée en 1291 — par le chevalier Jehan et sa femme Alice — à Jean Ier, le vainqueur de la bataille de Worringen (1288). Jean et Alice appartiennent actuellement au folklore de la ville: ce sont les « Grands Géants » et les personnages centraux d'un *Jeu*, créé en 1954, mentionné plus haut. Une chartre d'octobre 1318, scellée par les échevins est le vidimus d'une chartre de 1292 du duc Jean Ier, confirmant les privilèges de 1222 accordés à Wavre par Henri Ier. Les ducs de Brabant, à l'origine propriétaires de la plupart des terres de Wavre, aliénèrent celles-ci au bénéfice de l'Abbaye d'Affligem, de l'Ordre du Temple et de multiples communautés religieuses. Des députés de la ville comparurent à l'Assemblée des Etats de Brabant pour confirmer au comte Philippe de Saint-Pol des fonctions de *ruwaert* de Brabant (20 novembre 1420). L'époque bourguignonne se déroula dans le faste; les bourgeois de Wavre se montraient orgueilleux de la prospérité croissante de leur bonne ville: on envisagea de relier Wavre à Louvain par une voie navigable... divers établissements religieux se dépensèrent en faveur des pauvres nécessiteux ... les marchands se pressaient nombreux sur les champs de foire ... une foule pieuse de pèlerins accourait à la chapelle de Basse-Wavre pour honorer Notre-Dame de Paix et de Concorde, dont la renommée s'étendait au loin (6). La fin du quinzième siècle se couvrit d'ombres menaçantes, annonçant l'approche de conflits politiques et sociaux. Une épidémie s'abattit sur la région, bientôt suivie d'incursions guerrières. La ville fut pillée et incendiée par les rêtres du duc de Saxe, conséquence de la révolte des Wavriens contre Maximilien d'Autriche. Le siècle suivant connut des horreurs sans nom. Un torrent d'hommes d'armes déferla dans la cité résonnante de cris d'angoisse, de jurons et de supplications inutiles adressées à une soldatesque déchaînée. Les Gueldrois pil-

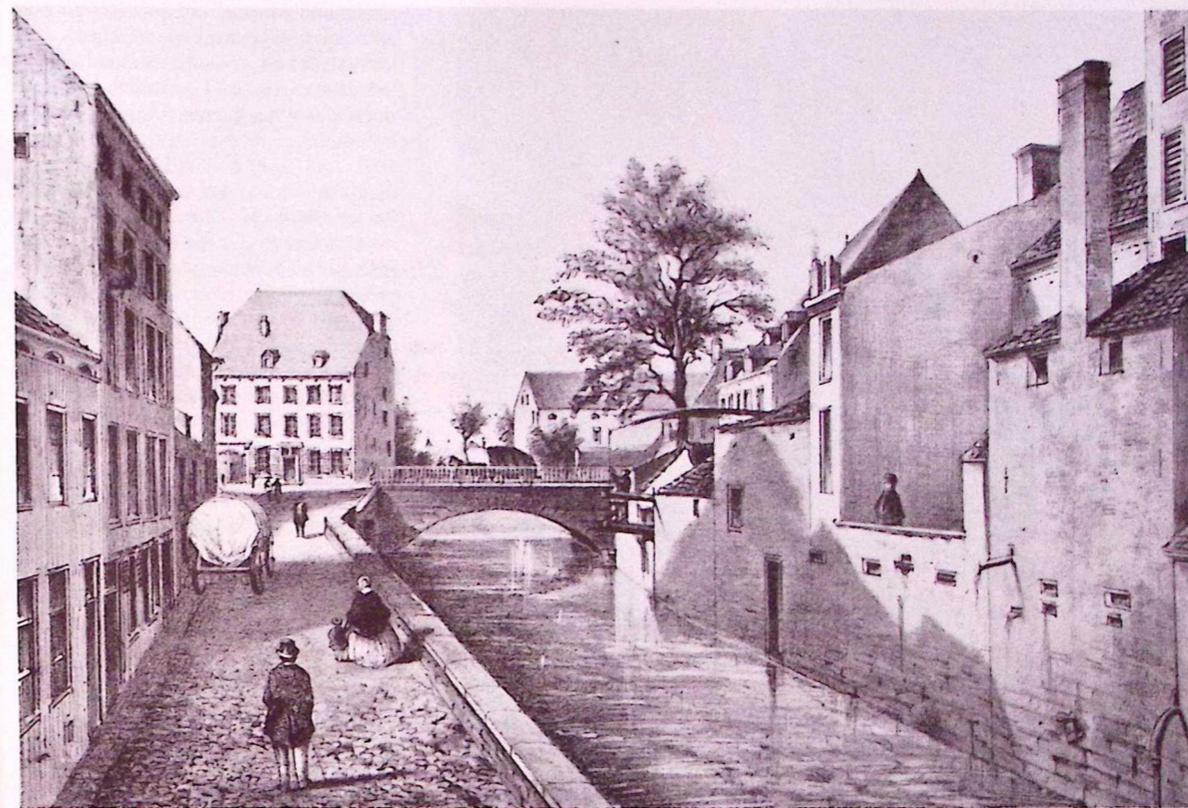


Wavre: Vue générale (milieu du XIXe siècle).
Lithographie de Jh. Hoolans.

lèrent la ville en 1507 et en 1542. Le dix-septième siècle fut marqué du sanglant sceau des guerres européennes: ce fut, pour nos contrées, *le siècle de malheurs*. En 1647, la garnison hollandaise de Maestricht surprit Wavre et mit la cité à sac. Les régiments de Louis XIV dévastèrent affreusement les moissons, ruinèrent et brûlèrent les opulentes fermes brabançonnaises, multiplièrent les réquisitions de guerres, firent trembler d'innocentes proies. A la chute de l'Ancien Régime, les soldats de Jourdan parcoururent la région. En dépit des espoirs républicains qu'ils nourrissaient dans leurs cœurs, ils soumièrent le pays à une coupe réglée, appauvrissant les Wavriens déjà pressurés (1794). Ils se révoltèrent contre l'occupant.

Outre de faits de guerre, les habitants souffrirent de calamités diverses: de la peste, notamment en 1605 et en 1629; d'incendies dévastateurs qui éclatèrent en 1594, en 1604, en 1695 et en 1715. L'installation de Napoléon comme Premier Consul ranima des espoirs de paix. Après vingt ans d'occupation, les Français se virent contraints d'abandonner la Belgique. Les régiments de cosaques du Tsar Alexandre, en marche en direction de la France, bivouaquèrent à Wavre. Le débarquement de Napoléon au Golfe Juan, au mois de mars 1815, sema l'inquiétude à travers l'Europe et annonça de nouvelles tourmentes. Le 17 juin 1815, les divisions de Blücher — bientôt suivies par le IIIe corps commandé par le général von Thielman —

pesèrent sur Wavre, devenue point stratégique (7). La bataille opposa Grouchy aux troupes prussiennes. Les armées impériales, battues à Waterloo le 18 juin, emportèrent cependant dans le secteur de Wavre, le 19 juin, le village et le moulin de Bierges. Les Wavriens participèrent aux combats de Bruxelles, en 1830: Léopold Ier reconnut leur valeur en leur confiant un drapeau d'honneur (septembre 1832). Au cours de la première guerre mondiale, les Allemands incendièrent cinquante-quatre maisons et le château de Belloi. Wavre dut payer, sur l'heure, un énorme contribution de guerre (deux millions). Le 14 mai 1940, l'aviation allemande bombarda la cité — où étaient retrar-



Wavre: La Dyle, quai de la Planchette. (milieu du XIXe siècle). Lithographie de Jh. Hoolans.

chées des troupes anglaises participant à la défense de la ligne stratégique KW — détruisant cent cinquante maisons et l'Hôtel de Ville établi dans l'ancien couvent des carmes. La précieuse charte de 1222, ainsi que d'autres documents et archives d'une grande valeur historique, disparurent dans la tourmente. A la libération du territoire, de nombreuses habitations furent incendiées. Wavre reconstruisit rapidement ses foyers dévastés: elle fut la seconde ville reconstruite après 1945.

LES ORIGINES DE L'HOTEL DE VILLE: LE COUVENT DES CARMES

M.J. Martin a publié et commenté la *Chronique des carmes chaussés de Wavre* (8).

En 1336, les seigneurs de Wavre octroyèrent aux carmes l'hospice Sainte-Elisabeth afin d'y établir un cloître. Cette donation resta oubliée jusqu'en 1655, moment où l'administrateur de l'hospice, M. Hargo — aumônier de Béatrice de Cusance, dame de Wavre — rappela le fait aux religieux du couvent de Bruxelles. Or, Béatrice avait épousé, en secondes nocces, le duc Charles IV de Lorraine (1639) personnage qui joua un rôle important dans l'histoire de France au XVIIe siècle. Obéissant aux directives du provincial de la province Belgique, le P. Célestin — vicaire de Sainte-Anne — accompagné du P. Chrysostome, se rendit expressément en l'Hôtel de Grimbergen, à Bruxelles, aux fins de ranimer la question si longtemps laissée en veilleuse. Le duc renvoya les

émissaires à l'avis de son épouse. Celle-ci s'empressa d'accorder sa confiance aux carmes. Aussi, le 30 juin 1656, Béatrice de Cusance, en vertu des intentions de feu Ernestine de Witthem, marquise de Bergues et dame de Wavre, sa mère, donna aux carmes l'hôpital de Sainte-Elisabeth et biens y appartenant afin d'y édifier un cloître, à charge de la fondation des pauvres (9). Obéissant aux instructions reçues, M. Hargo se chargea de loger les premiers religieux arrivés à Wavre. Béatrice ordonna au bailli ainsi qu'aux magistrats de la localité de se conformer strictement aux termes de l'acte en question et de seconder au mieux les moines dans leur entreprise. Le document en cause, daté du 12 juillet 1656, signé



cause, un couvent de leur Ordre suivant la teneur et les conditions des lettres royales ... ». Les carmes avaient trouvé appui auprès du Gouverneur Général des Pays-Bas et obtenu des lettres patentes du Roi d'Espagne (4 mars 1661) qui leur concédaient la faculté d'édifier un couvent dans l'hôpital Sainte-Elisabeth. Silence était imposé avec autorité aux prêtres qui, « sans raison », s'opposaient à l'entreprise. Les carmes ne restaient pas à charge de l'endroit, ni mendiants, mais vivaient de leurs revenus propres.

L'affaire ne plut guère au Conseil de Brabant qui, placé au pied du mur, refusa formellement de se conformer aux décisions supérieures. Le 15 mai, sur l'ordre de Pierre du Sart, les Pères se virent menacés d'expulsion par voie d'huissier; le 19 octobre suivant, le gouverneur arrêta cet éclat.

En dépit d'oppositions tenaces, malgré des hostilités persistantes et des procédures volumineuses, les carmes

Wavre: le nouvel hôtel de ville, aspect actuel.

Wavre: hôtel de ville, destructions du 12 mai 1940.

et cacheté aux armes de la duchesse de Lorraine, portait l'acceptation du provincial des réformés de la province Belgique, tant pour la donation que pour les clauses y attachées. De vives contestations s'éveillèrent aussitôt, les points de divergence l'emportant nettement sur les points de convergence. Les oppositions provenaient du bailli, du doyen, des récollets, des religieux d'Affligem, de certains ordres religieux, de nobles et de quelques bourgeois influents. Les affrontements, qui persistent un quart de siècle, s'expliquent par une suite d'événements.

En premier lieu, Béatrice de Cusance parut avoir oublié qu'elle avait précédemment confié le bénéfice de l'hospice Sainte-Elisabeth à Charles-Philippe du Sart, fils de Pierre, bailli de la ville (1649). Cette singulière omission engendra, par la suite, des conflits

tenaces opposant les parties intéressées.

En second lieu, les récollets de Louvain envisageaient l'érection, à Wavre, d'un couvent de leur Ordre.

En troisième lieu, les religieux du prieuré bénédictin de Basse-Wavre — prieuré fondé par l'Abbaye d'Affligem en 1092 — suscitèrent des tracasseries tant aux récollets qu'aux carmes. Ces derniers l'emportèrent sur les récollets, non sans peine car l'Archevêque de Malines, prélat d'Affligem, affichait une certaine réticence à l'égard des carmes de Wavre.

Depuis 1559, Wavre et Basse-Wavre faisaient partie du diocèse de Namur. Le 15 décembre 1661, l'évêque resté dans l'embarras approuva finalement la donation et donna aux carmes « licence et faculté de construire dans la ville de Wavre, sur la place de l'hôpital en



chaussés de Wavre, forts de leurs appuis temporels et spirituels — tant de l'archevêque de Malines que de l'évêque de Namur — poursuivirent inlassablement l'exécution de leur projet.

LES FRUITS DE LA CONSTANCE

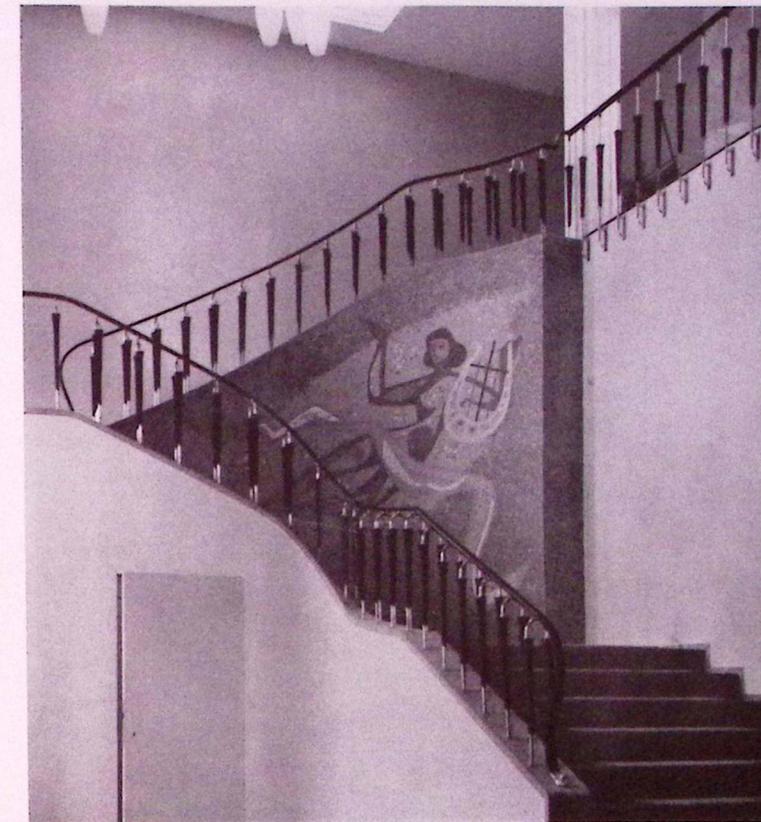
L'hôpital et la chapelle Sainte-Elisabeth tombaient en ruines. Les moines, repliés dans leurs pensées et leurs mains unies dans le silence de la prière, s'abritaient sous un simple toit de paille, ouvert à tous les caprices du vent et des pluies.

Des lettres patentes permirent aux religieux de s'installer d'une manière plus confortable dans une propriété sise au Marché-aux-Bêtes, la *Blanche Maison* (21 juillet 1663). Ils y célébrèrent leur première messe le 1er août 1663. Les carmes sentirent passer le souffle de temps nouveaux.

La position des moines se fortifia progressivement. Le 19 mai 1666, l'évêque de Namur les autorisa à ériger la Con-

Wavre, le nouvel hôtel de ville, grand escalier d'honneur menant à la salle du Conseil et salle des mariages.

Wavre, hôtel de ville, cheminée ornée des armes des Carmes. Le cartouche, au sommet, porte la date de 1754.



frérie du Saint-Scapulaire et leur permit d'inhumer dans la chapelle. Ils bénéficièrent de donations diverses. Grâce à une d'entre elles, ils conduisirent vers leur maison l'eau d'une source située dans un parc proche. Cette fontaine bienfaisante fut, par eux, soigneusement murillée, pavée et bordée d'agréables plantations ... tout cela non sans de nouvelles contestations!

La propriété s'arrondit avec les années. La construction dut beaucoup à l'inlassable labeur et à l'ardeur d'un frère convaincu, frère Serapion, cheville ouvrière de l'entreprise.

Un violent incendie réduisit à néant des années d'efforts (28 avril 1695). Le feu s'était déclaré par accident, dans la maison d'un boulanger. Les flammes réduisirent en cendres — en l'espace d'une heure — plus de trois cents maisons, l'église paroissiale et le couvent

des carmes. Seuls les cloîtres et quelques voûtes restèrent debout. Frère Serapion se remit courageusement au travail et fabriqua sur place des milliers de briques. Le sinistre de 1715 — qui consuma deux cents maisons et le couvent des récollets — ne toucha que le petit parloir de l'établissement des carmes.

La pose de la première pierre du sanctuaire conventuel se déroula solennellement le 1er juillet 1715. Le 26 septembre 1723, l'édifice fut béni par l'abbé de Villers.

L'EGLISE CONVENTUELLE DES CARMES CHAUSSÉS, AU MILIEU DU XVIII^e SIECLE

L'église se présentait tel un vaisseau unique mesurant 120 pieds de long sur 36 de large. Son clocher abritait une cloche. Rien de remarquable à l'extérieur du bâtiment, de style baroque. A



Vue intérieure du cloître des Carmes.

place Cardinal Mercier, menaçait ruines, un décret impérial daté du 20 septembre 1807 permit à la ville de Wavre d'acquérir l'ancien couvent des carmes et son église pour la somme de 19.047 F. On continua à dire la messe dans le sanctuaire. Le 1er juin 1850, le clergé refusa de continuer à y exercer ses fonctions sacerdotales.

Le 29 octobre 1875, l'Administration communale mit en vente les objets composant le mobilier de l'ancienne église. L'édifice abrita des bureaux administratifs ainsi que des installations scolaires (10). L'église, après une longue période de fermeture, fut finalement aménagée en salle de fêtes et de réceptions (1882).

Le 23 décembre 1904, on décida d'entreprendre le dérochement de la façade, construite en pierre mais recouverte de plâtras.

Le bombardement de 1940 transforma les bâtiments en un amas de décombres.

COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DES ECOLES

Durant le premier quart du XIXe siècle, une partie des locaux abrita un collège d'humanités: l'inauguration se déroula le 1er octobre 1821. Cet établissement souffrit de divers contretemps et fonctionna en tant que Collège communal (1819-44). Il fut ensuite transformé en Ecole de commerce et d'industrie (1845-51), puis en Ecole moyenne (1852-1939) en vertu de la promulgation de la loi organique de l'enseignement moyen.

Les bâtiments souffrirent énormément de la morsure des temps. Au mois de septembre 1937, on annexa à l'Ecole moyenne de l'Etat pour garçons une 3e d'athénée moderne scientifique et gréco-latine. Le Conseil communal agréa la cession des locaux de l'Ecole moyenne à l'Etat (14 janvier 1938). L'Athénée royal de Wavre fut constitué en 1939. A ce moment, les usagers signalaient la dangereuse vétusté et la dispersion des locaux scolaires. Après les douloureux événements de mai 1940, la situation empira: les voûtes et

l'intérieur, la nef était recouverte d'une voûte d'arête cintrée, avec arcs doubleaux et nervures croisées. Le jour pénétrait dans l'édifice par treize fenêtres: six de chaque côté et une au-dessus de la porte d'entrée.

Le maître-autel, appui des orgues, représentait un grand portique orné de colonnes et de pilastres d'ordre composite et de deux statues.

Un peu plus bas se dressaient deux autels latéraux en bois. Douze tableaux, jugés médiocres, ornaient le choeur que fermait un banc de communion en bois grossièrement taillé et sculpté. L'église possédait cependant de belles

boiseries, une chaire de vérité et six confessionnaux. Quelques objets d'art rehaussaient la sévérité du réfectoire et des chambres d'hôtes.

LE MOUVEMENT DES IDEES

La loi du 15 fructidor an IV - 1er septembre 1796 — supprima les communautés religieuses aux Pays-Bas. Le couvent des carmes fut vendu le 2 prairial an V (21 mai 1797) à un ancien religieux et revendu — en deux parties — les 11 et 18 fructidor an XII (29 août et 5 septembre 1804). Comme l'ancien Hôtel de Ville, situé dans les Halles,

Vue du jardin intérieur du cloître avec la fontaine.

les murs branlants risquaient de s'effondrer en catastrophe, les conditions de travail du personnel enseignant et des élèves défilèrent les règles de l'hygiène publique. Ces heures douloureuses d'un passé encore proche ne sont plus qu'un souvenir: Wavre possède aujourd'hui un athénée moderne servi par un personnel enseignant dévoué. Après la seconde guerre mondiale, on se garda comme d'un sacrilège de raser totalement les constructions entreprises jadis par les Pères carmes chaussés. Seules les maisons attenantes à l'église — édifiées en 1770 et incendiées au cours du bombardement — ne furent pas reconstruites.

RECONSTRUCTION ET INAUGURATION DE L'HOTEL DE VILLE

Après les désastres causés par la guerre, l'Administration communale de Wavre étudia un projet de reconstruction de l'église et du cloître sinistrés. Les autorités envisagèrent l'édification en annexe d'un complexe administratif.

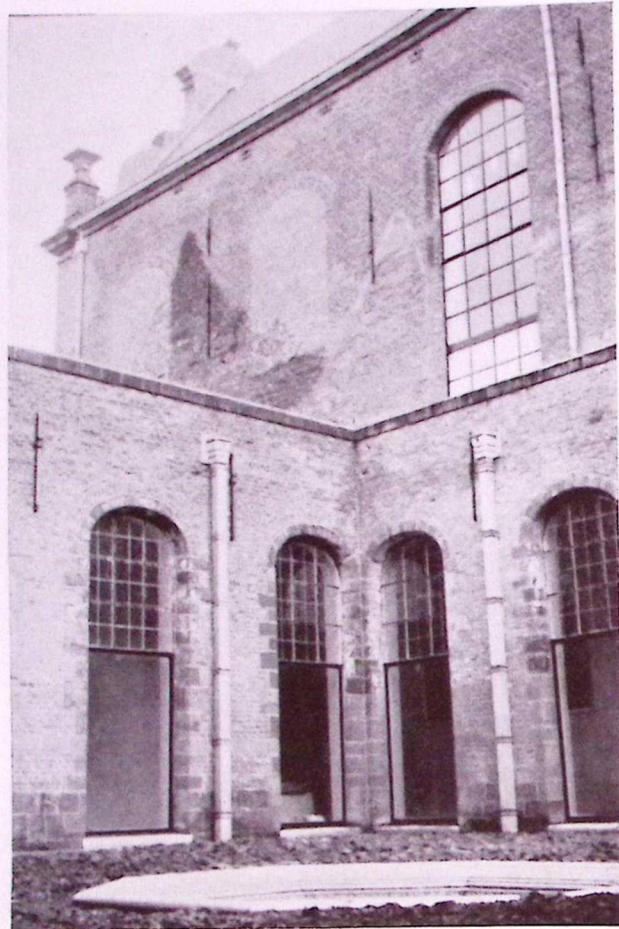
Le 7 juillet 1949, M. l'abbé J. Pensis, convoqué au Conseil communal, plaida vigoureusement en faveur de la restauration de l'ancienne église des carmes. Il fut appuyé par l'architecte-urbaniste Ledent. Le Conseil communal agréa le projet de restauration dont la réalisation débuta en 1958. Au cours des travaux, on découvrit, dans le sous-sol, de nombreux débris de poteries, dont des pots à trois anses, dits « de Charles-Quint », ainsi que de la vaisselle datant de la première moitié du XVIIe siècle. Ces objets sont exposés au Musée, avec certains éléments de construction du couvent, telles de curieuses briques moulurées (fabriquées sur l'actuelle place de l'Hôtel de Ville) qui servaient à construire les nervures des plafonds du cloître.

L'inauguration officielle se déroula le 24 juin 1961, en présence du Prince Albert et de la Princesse Paola. Ce samedi était inondé de soleil. Les rues de la ville, grouillantes et chaleureuses, décorées d'oriflammes aux couleurs

nationales et waviennes, prenaient des airs de liesse. Les enfants des écoles, bruissant d'agitation juvénile, s'alignaient le long des trottoirs en agitant prématurément des drapelets tricolores et des bouquets de fleurs printanières. A quinze heures, les princes, venant de Bruxelles par Overijse, arrivèrent à Wavre. Ils furent accueillis — à l'entrée de la ville — par le député Justin Peeters, bourgmestre, qui souhaita la bienvenue à ses hôtes. Des fillettes remirent à la gracieuse princesse des bouquets romantiques. Le couple princier déposa ensuite une gerbe cravatée aux couleurs belges, au pied

du monument érigé à la mémoire de la reine Astrid. M. Even, au nom de l'Union commerciale, remit au prince Albert la médaille de la reine Astrid. Toujours en voiture découverte, le prince et la princesse suivirent les rues de Bruxelles, Haute et du Chemin de fer. A ce moment, une jeune Thaïlandaise leur adressa quelques paroles de bienvenue et leur remit un bouquet de fleurs au nom de ses quatre-vingts camarades étrangers, étudiants à Wavre. Le cortège se dirigea ensuite vers le parc Houbotte afin d'y fleurir le mémorial aux martyrs waviens. Le monument était entouré, pour la circon-





Vue extérieure du cloître des Carmes après sa restauration.

stance, des associations patriotiques locales. Les personnalités se dirigèrent vers la place de l'Hôtel de Ville, ruiselante de soleil. A l'arrivée, la princesse Paola leva les yeux vers le beau vitrail de la façade, éblouissant de lumière. Dans son discours, le bourgmestre Justin Peeters rappela qu'en 1859, le prince Léopold avait été reçu dans cet Hôtel de Ville: c'était la première visite royale depuis l'indépendance du pays. Puis, en 1901, le prince Albert faisait les honneurs de la Maison communale. En 1930, les princes héritiers Léopold et Astrid assistèrent à une grande réception populaire organisée à

l'occasion de l'Indépendance. Enfin, le maire ranima un instant tout un dououreux passé proche ainsi que l'œuvre accomplie jadis par les carmes bâtisseurs.

Une fillette — parée de blanc — remit au prince Albert une paire de ciseaux d'or afin de couper le ruban symbolique aux couleurs verte et blanche de la ville. Une chorale de quelque cinquante élèves entonna la Brabançonne. Après avoir parcouru rapidement les locaux du rez-de-chaussée de la Maison communale, signé le livre d'or dans le cabinet mayoral, visita le cloître restauré — où se tenait une exposition

d'art roman et gothique —, admiré la cheminée intérieure portant l'écusson des carmes (1754), LL. AA. RR. gravèrent l'escalier d'honneur du premier étage. Quelques personnalités furent présentées aux princes. Gagnant ensuite le second étage, ils débouchèrent dans la Grande salle du Centre culturel où se pressaient les 375 invités du Conseil communal.

Du haut de la terrasse du cloître, LL. AA. RR. saluèrent la foule qui manifesta sa joie de la présence des princes parmi les notabilités régionales. Le couple princier quitta la ville en fête en empruntant la rue du Pont: les horloges indiquaient 16 h. 30. Le public fut alors admis à visiter l'Hôtel de Ville, admirablement fleuri et rayonnant d'une nouvelle jeunesse. A 21 h. 30, un feu d'artifice, tiré en présence de nombreux spectateurs, simula le bombardement de mai 1940. Les Wavriens admirèrent à loisir le vitrail réalisé par J. Magis — ancien professeur de dessin de l'Athénée de Wavre — œuvre remarquable figurant les seigneurs locaux remettant les clés de la ville au bailli.

L'Hôtel de Ville possède un bon tableau, ramené de Court-Saint-Étienne: *Le Martyre de saint Étienne*, par Polydore Beaufaux, enfant de Wavre, Prix de Rome 1857.

Depuis 1962, un bronze montre un adolescent escaladant la balustrade gardant le perron de la Maison commune. Le « Maca », tel est son nom, a été réalisé grâce à la coopération des Unions professionnelles et du Syndicat d'Initiative (œuvre du sculpteur Jean Godart, de Boitsfort). Le personnage représenté incarne l'esprit frondeur et téméraire du Wavrien-type. L'ancien cloître restauré a été adroitement aménagé en jardin. M.A. Sommereyns, vigiliant conservateur

Hall d'entrée du nouvel hôtel de ville avec l'escalier d'honneur.

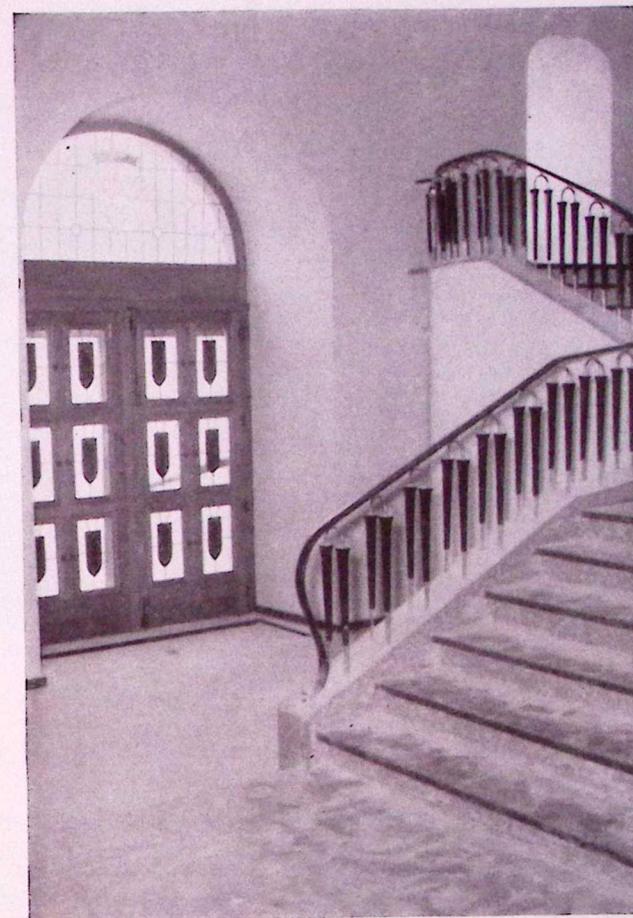
du Musée Historique et Archéologique de Wavre, a eu l'obligeance de nous communiquer quelques détails intéressants concernant le passé local:

le bâtiment annexe à l'Hôtel de Ville — ancienne *Blanche Maison* — comprenait, avant 1940, un café qui constituait le local de la Fanfare « Les Amis réunis », et le Bureau des Postes. Après la reconstruction de l'édifice, ce bâtiment fut affecté à la Justice de Paix. Il porte les blasons des différentes communes du canton, en céramiques colorées, œuvres de Max van der Linden.

« Si l'histoire officielle des carmes s'achève le 7 janvier 1797, le couvent qu'ils avaient construit de leurs propres deniers est devenu le patrimoine de la ville et, par un extraordinaire concours de circonstances, revêt un nouvel éclat. L'ancienne église des carmes, admirablement restaurée, contemple l'antique carrefour, berceau de la cité » (J. Martin).

Notes et orientation bibliographique

- (1) *Brabant*, No 11, 1954, *Le pays de Wavre*, article de Joseph Delmelle.
- (2) *Brabant*, No 2, 1972, *Le Jeu de Jean et Alice*, article du Dr. A. Brasseur-Capart.
- (3) Lucienne Peeters, *Wavre, Essai de Bibliographie*, éd. Commission belge de Bibliographie, *Bibliographia Belgica* 86, Bruxelles, 1965.
- (4) a) *Brabant*, No 3, 1957, *La Villa romaine de Basse-Wavre en péril*, article de Joseph Delmelle; b) *Brabant*, No 2, 1970, *La villa belgo-romaine de Basse-Wavre*, article d'Yves Boyen.
- (5) Une excellente synthèse du passé de Wavre — accompagnée d'une bibliographie — a paru dans *Brabant* sous le titre *Tourisme à Wavre. Dans les perspectives de l'Histoire*, No 12, 1959, et sous la signature de Joseph Delmelle.
- (6) *Brabant*, No 6, 1956, *Notre-Dame de Basse-Wavre*, article de Jean Martin.
- (7) A. Sommereyns, *Les combats de Wavre, des 18 et 19 juin 1815*, Publication extraordinaire du Cercle historique et archéologique de Wavre et de la Région, 1965.
- (8) Jean Martin, *La Chronique des carmes chassés de Wavre, Texte et commentaires*, Publication extraordinaire du Cercle historique



et archéologique de Wavre et de la Région, 1961.

- (9) *Ernestine de Witthem* était baronne de Beauvois, marquise de Bergues, comtesse de Walhain, vicomtesse de Sebourg, baronne et dame de Perwez, Cusance, Wavre, Braine-l'Alleud, Beersel etc... Elle mourut le 24 janvier 1649 et fut inhumée dans l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles. *Béatrice*, sa fille, hérita de Braine-l'Alleud, Wavre et d'autres. Elle épousa, en premières noces, en 1635, Eugène-Léopold, comte de Cantecroy, seigneur de Villeneuve, Chantelay, Granvelle ... Eugène-Léopold, chevalier, descendait de Nicolas Perrenot de Granvelle, neveu du fameux Cardinal Antoine Perrenot de Granvelle. Eugène-Léopold mourut peu après son mariage. Sa veuve, Béatrice, épousa alors Charles IV, duc de Lorraine.
- (10) Charles De Pester, *L'Athénée royal de Wavre, Son Histoire, L'enseignement moyen à Wavre depuis le XVIIIe siècle, notice historique*, Imprimerie J. Duculot, Gembloux, 1954.

Bibliographie complémentaire

- J. Tarlier et A. Wauters, *Géographie et Histoire des Communes belges, canton de Wavre*, Bruxelles, 1864;
- F. De Jaer, *Histoire de la Ville et Commune de Wavre, Court-Saint-Étienne*, 1938;
- Yves Boyen, *Wavre (Itinéraire-promenade)*, « Brabant », No 2, 1972;
- A. Philipot, *Géographie de la Commune de Wavre*, « Wavriensa », 1958;
- Jean Martin, *Esquisse d'Histoire de Wavre, des Origines à 1815*, « Wavriensa », 1958;
- *Wavriensa*, Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région.

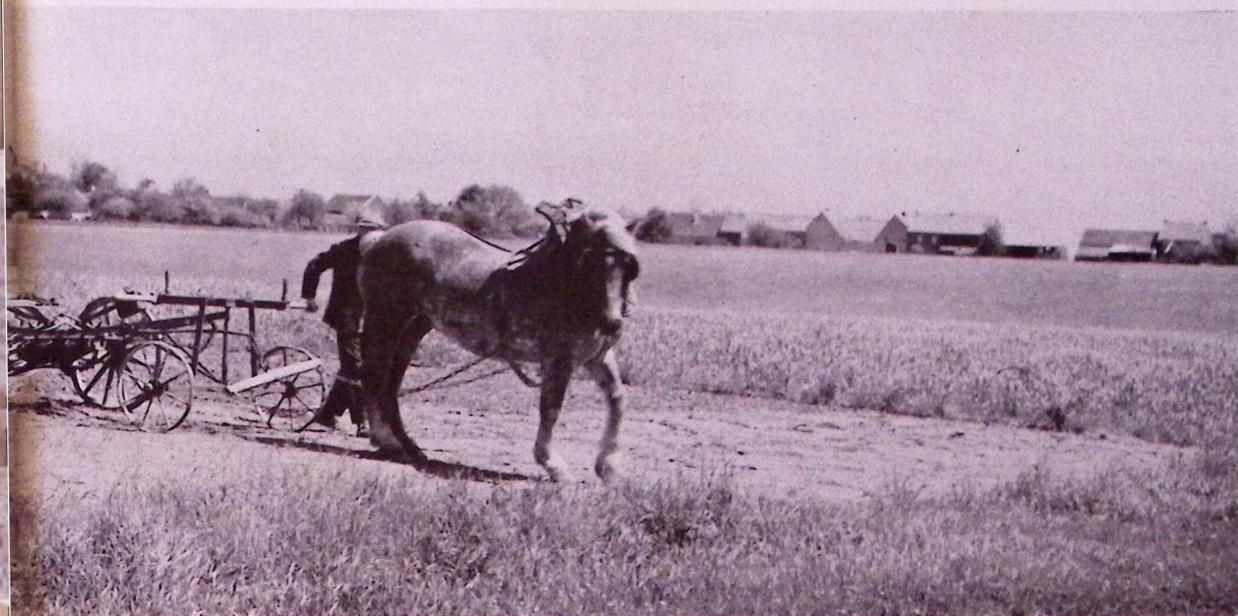
Musée cantonal d'Histoire et d'Archéologie

Initialement organisé dans le cloître restauré, ce musée fut transféré en 1967 dans le bâtiment attenant à l'Hôtel de l'Escaille, 2, rue de l'Escaille. Ouvert les mercredis et samedis de 14 à 16 heures.

Beauvechain

et sa plaine d'aviation

par Jos. SCHAYES



Au-delà de la plaine d'aviation dite de Beauvechain, la vie rurale reprend tous ses droits.



La plaine d'aviation dite de Beauvechain couvre en fait une partie du territoire de quatre communes: Beauvechain, Tourinnes-la-Grosse, Nodebais et Piétrebais. Mais c'est à Beauvechain, plus spécialement au hameau de La Bruyère que se trouvent les casernes et l'entrée principale de la plaine qui lui ont valu son nom, malgré que l'Etat-Major et le centre administratif soient situés sur Tourinnes, près de la ferme de l'Espinette. L'aérodrome s'étend ainsi sur une surface de quelque 600 ha de bonne terre limoneuse fertile, d'une quasi parfaite horizontalité. Cette étendue était autrefois exploitée par une série de fermes opulentes qui l'entourent encore de toute part et dont les origines remontent à bien des siècles.

C'est que la région fut colonisée déjà à l'époque romaine. Des vestiges de villas romaines furent mis au jour à

L'église de Beauvechain, dédiée à Saint Sulpice, est un sobre édifice datant du siècle dernier.

Sclimpré, Grez, Guertechin, Nodebais, Jodoigne et Wavre. Des monnaies romaines ont été trouvées à Grez, Nodebais, Mélin; des poteries sigillées à Gottechain, Jodoigne; des sépultures à Archennes, Biez et Glimes. Jodoigne était alors un important marché gallo-romain comme l'a démontré Hanon de Louvet. Aussi ne faut-il pas s'étonner si des diverticuli importants ont sillonné depuis lors ce vaste plateau d'Entre Dyle et Gette.

Parmi eux citons « l'antique chemin du Seigneur » Tirlemont-Wavre qui dans un parchemin de l'église de Tourinnes de 1405 porte le nom de « tyge de Tirlémont » et qui reliait Tongres à la spacieuse villa romaine de Basse-Wavre. Une variante s'en détachait, traversait La Bruyère se dirigeant vers Grez et Wavre. Une route très fréquentée que ce manuscrit appelle « le tyge d'Haquedar » reliait au Moyen Age Namur à Louvain. Venant de Roux-Miroir (où se trouve la ferme d'Haquedeau) elle traversait Tourinnes sur toute sa longueur. Une déviation prenait à l'Espinette, tra-

versait Beauvechain et se dirigeait vers Bierbeek et Louvain. Elle rejoignait au nord de Beauvechain « l'antique chemin du Seigneur » allant de Louvain à Jodoigne par l'actuel hameau des Burettes, Sclimpré et Gobertange. L'établissement de la plaine d'aviation a fait disparaître une partie de ces routes.

Quant aux villages mêmes, ils s'établirent généralement le long des eaux dans les vallées de la Néthen, du Piétrebais et du Train. Seuls La Bruyère, Gottechain et Bossut se fixèrent sur le plateau autour d'exploitations agricoles.

Beauvechain doit probablement son nom à Saint Bavon. On a écrit Bavenchen en 1012. Bavange-hain signifie l'habitat des gens de Bavon. Un oratoire chrétien y aurait existé avant 600 d'après la légende de Sainte Ermelinde. Après sa conversion vers 647, Saint Bavon distribua ses biens aux pauvres et à l'Eglise. C'est probablement là l'origine des grands biens communaux de Beauvechain. Au cours de la dernière guerre, les Allemands s'emparèrent

d'une part importante de ceux-ci appelés « Saurté » pour y établir les casernes.

La première église de Beauvechain, qui fut démolie en 1852, était très ancienne. Elle appartenait au groupe scaldéen des églises romanes ayant la tour au-dessus du chœur. Ce chœur était à l'ouest, l'entrée à l'est. Ces deux faits pourraient la faire remonter bien avant l'an 1000. En 1012, cette église ainsi que les dîmes du village furent cédées par l'évêque de Liège à l'abbaye de Gembloux, l'évêque se réservant la juridiction sur le village.

Avant l'an 1000, toute notre contrée entre Dyle et Gette jusque Louvain et Tirlemont faisait partie du Comté de Brugeron dont la dernière titulaire fut la Comtesse Alpayde de Hougaerde, cette localité en étant le chef-lieu. Cette noble dame avait épousé Godefroid de Rumigny de la Maison d'Ardenne qui fut créé premier duc de Lothier par Saint Brunon, évêque de Cologne. Elle possédait de grands biens parmi lesquels les villages de Tourinnes et de Hou-

gaerde. Devenue veuve, elle se retira un moment au monastère de Hastière fondé par son second époux le Comte Eilbert de Florenne. Vers 980, elle céda le Brugeron à l'évêque de Liège Notger, tandis que l'église de Tourinnes datant de l'époque carolingienne et les dîmes y afférentes furent cédées au Chapitre de Saint-Paul de Liège qui venait d'être fondé. Les abbayes d'Hastière-Waulsort reçurent le domaine d'Agbiermont ou Dagobertmont à Nodebais et le domaine de la Chise sur lequel l'abbaye fit ériger une imposante ferme qui existe toujours mais qui fut divisée en deux exploitations distinctes au cours du XVIIIe siècle.

Après la bataille de Hougaerde, qui eut lieu en 1013, opposant le comte Lambert de Louvain à l'évêque de Liège Balderic, le Brugeron passa au vainqueur, le comte de Louvain. Beauvechain, Tourinnes et Hougaerde étant terres d'églises restèrent rattachées à Liège et constituèrent deux enclaves liégeoises en Brabant, car Beauvechain et Tourinnes ne formaient qu'une seule

communauté. L'évêque en garda la juridiction jusqu'à la conquête française en 1794.

C'est aux XIIe et XIIIe siècles que l'agriculture prit un essor particulier. Beaucoup de princes et riches seigneurs firent des donations très larges à des ordres religieux qui érigèrent des abbayes nouvelles, telles Heylisseem et le Parc en 1129, Averbode en 1136, la Ramée en 1214, Florival en 1218 et Valduc en 1230. Ces abbayes construisirent des fermes sur les biens reçus. Ainsi naquirent les fermes de Wahanges en 1149 appartenant à Averbode, Beausart, vers 1150, appartenant à l'abbaye d'Aulne, la ferme de l'abbaye de Gembloux à Beauvechain déjà importante en 1125, la Converterie à Sart-Mélin appartenant à La Ramée, sans compter d'Agbiermont à Nodebais et La Chise, propriétés de l'abbaye d'Has-tière. Beaucoup de Seigneurs imitèrent les abbés et créèrent également des domaines agricoles que nous trouvons cités aux siècles suivants sans en connaître l'origine exacte. Tel est le cas de Géramont à Tourinnes appartenant en 1250 au chevalier Godefroid de Corbais, la Franche-Comté qui, en 1300, est aux de Glymes, la ferme voisine possédée en 1400 par Conrad d'Elsloo, celle en face d'Agbiermont, en 1356, aux Vandernoot, deux fermes au Culot de La Bruyère possédées au XVIe siècle par les Silvius de Louvain et l'Espinette sise au centre de la plaine citée pour la première fois en 1375 et qui fut l'apanage des Baillet, seigneurs du château de Piétrebais-en-Grez pour passer par mariage, en 1552, dans la famille des Comtes d'Oultremont qui la conserva jusqu'en 1870. Toutes ces fermes se partageaient cette vaste campagne que couvre aujourd'hui la plaine d'aviation. Quant à l'enclave liégeoise de Tourinnes-Beauvechain que l'on considérait comme « terre franche » elle connut bien des vicissitudes au cours des âges. Les comtes de Louvain, devenus ducs de Brabant, voulurent à maintes reprises se l'approprier. Il est vrai que chaque fois que l'Evêque de Liège était en lutte avec ses sujets, il aliénait ses enclaves au duc de Brabant contre une somme d'argent. Après quelques années, l'évêque remboursait le duc afin de reprendre possession de ses territoires. Mais la population ainsi ballottée

finit par jouer la carte brabançonne ou la carte liégeoise au gré des circonstances les plus favorables.

Afin d'être exemptés du payement des tonlieux pour se rendre en Brabant, les habitants acceptèrent de suivre les milices louvanistes à la bataille. Par après, les ducs de Bourgogne comme aussi Charles Quint se souciaient fort peu de ces enclaves. Mais au temps des guerres de religion, lorsque des armées permanentes de mercenaires prirent pied dans nos provinces, vivant sur le pays, des tribulations sans nombre s'abattirent sur nos campagnes.

En octobre 1568, le duc d'Albe et son armée campe par deux fois à Beauvechain, dans sa marche contre les Hollandais du Taciturne. En 1575, des pillages sont opérés par les « Vrijbuiters » hollandais stationnés à Boutersem. En 1584, l'église de Tourinnes est incendiée par les hérétiques qui campent au village. En 1648, ce sont les soldats lorrains qui séjournent à Tourinnes et Beauvechain et auxquels il faut payer d'importantes sauvegardes. En 1675, l'armée de Louis XIV campe à Hougaerde et environs. Elle pille Tirlemont et fourrage dans la région.

Pendant les trois années suivantes l'armée hollandaise, luttant contre les Français, campe de Valduc à Hougaerde. La population est accablée de réquisitions et de saisies. La peste emporte un tiers de la population. Les champs ne sont plus cultivés.

En juin 1693, les troupes de Louis XIV, sous la conduite du maréchal duc de Luxembourg, viennent camper à nouveau. Les armées sont disposées en bataille sur toute l'étendue de la grande campagne de Tourinnes occupée actuellement par la plaine d'aviation comme nous le montre le plan. Elles y restèrent 23 jours ruinant les récoltes, pillant les maisons comme nous le signale un rapport du curé de l'époque. Après une conversion des armées, la bataille se déroula à Neerwinden le 29 juillet. L'année suivante, c'est Guillaume III d'Angleterre qui occupe la plaine entre Meldert et Tourinnes fauchant les récoltes et ruinant les maisons restantes. La guerre devait se rallumer quelques années plus tard, pour se terminer par la bataille de Ramillies, en 1706, où le duc de Marlborough infligea une lourde défaite aux Français.

On comprend qu'après tous ces désastres, la population de Tourinnes-Beauvechain soit tombée à 549 habitants en 1705, pour les deux paroisses.

Heureusement, sous le régime autrichien qui suivit, la vie s'améliora sensiblement, la paix étant enfin revenue. Les propriétaires restaurent ou reconstruisent les fermes comme on peut encore en juger par les inscriptions lapidaires: Géramont 1712, Beausart 1720, Wahanges et Arras entre 1720 et 1730, La Chise 1736, les deux Greyettes à Beauvechain en 1734 et 1737. Il faut attendre novembre 1790 pour revoir une occupation de Tourinnes et de la ferme de l'Espinette par les troupes de S.M. Impériale et Apostolique sous la conduite du lieutenant de Clairfayt-Chèble.

Bientôt après, c'est l'occupation française avec ses bouleversements administratifs et sociaux. Les enclaves sont incorporées au Département de la Dyle, canton de Grez, arrondissement de Louvain.

En 1822, le canton de Grez est supprimé et Tourinnes et Beauvechain sont intégrés au canton de Jodoigne et à l'arrondissement de Nivelles.

Tourinnes et Beauvechain sont une première fois séparés en 1800 puis à nouveau réunis en 1811 pour être définitivement scindés en 1842.

La population de Beauvechain était de 353 hab. en 1693. Elle passa à 1021 en 1805, monta à 1800 en 1840 pour frôler les 2000 hab. en 1910 et cela malgré le départ de 63 familles au Wisconsin aux Etats-Unis en 1856 et l'exode permanent de travailleurs vers les centres industriels et urbains.

A cause de cette poussée démographique le hameau de La Bruyère a des écoles en 1857 et est constitué en paroisse avec église en 1872.

Arrive 1914. Le 19 août, les troupes allemandes déferlent sur notre territoire. Une partie de la population a évacué. Deux civils sont tués, des maisons pillées. En 1917 et 1918, le village est requis de loger des troupes pendant des mois.

1936. L'armée belge établit une première base d'aviation sur la campagne Sainte-Ermelinde, entre Beauvechain et Meldert. Elle lotit aussi une base de réserve de 40 ha près de la ferme de l'Espinette. Aux premières heures du



Reproduction de la Carte des Camps de l'Ecluse et de Heylisseem (15 juin et 18 juillet 1693). Les troupes de Louis XIV placées sous la conduite du duc de Luxembourg sont en ordre de bataille sur la partie du territoire de Tourinnes-Beauvechain occupée de nos jours par la plaine d'aviation (l'original de cette carte fait partie des archives de M. Guy de Streeel, notaire à Beauvechain).

matin le 10 mai 1940, la plaine des Burettes est bombardée et les avions détruits au sol. Les fameuses barrières anti-tank, qui contournent le village à l'est, affolent la population. Elle évacue en masse vers l'ouest. Le village est désert. Les Allemands arrivent, s'installent à La Bruyère et y resteront durant toute la guerre reléguant la population à son retour d'exode dans les annexes de leur maison. Ils s'emparent des 40 ha de réserve, empiètent à leur convenance sur les terres environnantes et commencent immédiatement l'aménagement d'une nouvelle base d'aviation qu'ils baptisent « Plaine du Culot », cette appellation étant le lieu-dit de cette partie du village. On y travailla durant toute la guerre. La Bruyère fut un vaste chantier et les premières casernes étaient à peine construites quand survint la libération.

Bombardements de la plaine et du village, victimes civiles, maisons détruites ou endommagées, exode de la population durant les derniers mois, telle fut la rançon payée par La Bruyère en 1944. Bientôt les Canadiens, puis les Américains occupent la plaine. Appuyés par de puissants moyens techniques, ils remettent le tout en ordre. C'est l'euphorie de la victoire. En 1946, la Force Aérienne (le 160^e Wing composé des célèbres escadrilles 349 et 350 ayant combattu dans la R.A.F. pendant la dernière guerre) en prend possession, indemnise les expropriés, complète les casernes, les corps de garde, les pistes, les hangars, les mess, les voies d'accès. Elle construit 40 maisons destinées aux ménages de militaires. Elle établit un mess et un quartier pour les officiers à Piétrebais, un autre quartier à Hamme-Mille.

Evidemment, beaucoup d'exploitations agricoles ont disparu. De même la ferme de l'Espinette est réduite à un quart de sa superficie antérieure. Mais l'établissement de la plaine a été bénéfique pour toute la région par le nombre d'emplois qu'elle procure sur place et l'apport permanent de population qu'elle suscite. Tout cela a permis à ce coin de territoire de ne pas connaître le déclin. Mais il y a le bruit des chasseurs supersoniques F104 G et ce n'est pas une mince histoire pour les plus âgés qui ont connu le paisible village d'autrefois. Quant à la jeunesse qui est confrontée dès la naissance avec les vrombissements des avions, puisqu'elle recherche la tonitrueuse musique des orchestres et juke-box modernes, il faut croire qu'elle a une adaptation physiologique nouvelle au nombre supportable de décibels.



Henri Logelain

par Jean SARTENAER

IXELLES, rue Elise, 126. On entre dans cette maison, où il vécut pendant quarante ans, avec une secrète émotion. De par la volonté de sa femme et de ses filles, le temps et le changement universel semblent ici s'être arrêtés. Ainsi que l'écrivit Pierre Poirier, « son chapeau de paille pend à côté de son borsalino, au portemanteau où est accroché son parapluie. Le créateur n'a

pas revêtu son imperméable ni son foulard à carreaux blancs et noirs. Sa clef yale tournera-t-elle dans la serrure avant qu'il gravisse les trois marches de marbre? Il va rentrer... ». A vrai dire, non seulement le portemanteau, mais toute la maison est restée intacte, fidèle à son souvenir. Les différentes pièces avec leurs meubles, leurs tableaux, leurs bibelots, et jusqu'à son

atelier où, à voir les choses en gros, le chevalet, la palette, les bottes de pinceaux, les accessoires et motifs de ses natures mortes (cruches, crabes, coquillages), tout est là, attendant le maître. C'est à la fois touchant et un peu mélancolique. De toute façon c'est signifi-

Henri Logelain: « Autoportrait », huile sur toile (46 x 38 cm), 1937.

catif de l'indéfectible affection qu'il sut inspirer aux siens.

S'ils sont Ardennais d'origine, depuis de longues années les Logelain sont établis à Bruxelles. Henri Logelain est né rue du Trône, le 11 février 1889. Son père, homme d'affaires, rêve pour ses fils, Henri, Robert, Werner et Alphonse, d'une carrière libérale. La vocation artistique de Henri? En ce début du XXe siècle, un pavé dans la mare de cette famille de bonne bourgeoisie. Néanmoins, malgré oppositions et réticences, Henri fait des études artistiques, à l'Académie de Bruxelles d'abord, à l'École des Arts industriels et décoratifs d'Ixelles ensuite.

Enseignement académique qui ne semble pas avoir été décisif dans sa formation. Par contre, la fréquentation du cercle de l'Effort paraît bien lui avoir apporté beaucoup. Il y rencontre nombre d'artistes et se lie d'amitié avec Philibert Cockx, Strebelle, Jos. Albert, Bruselmans, surtout avec Auguste Oleffe, qui sera pour lui un compagnon fraternel.

D'autre part, en 1911, à l'âge de 22 ans, il fonde un foyer, un foyer qui sera singulièrement heureux. Ne disait-il pas lui-même: « la meilleure affaire que j'ai



Henri Logelain: trois études de « Nu », 1917 (en haut et à droite: crayon; à gauche encre de Chine et sanguine).

faite dans ma vie, c'est de rencontrer ma femme ». Et, on l'a remarqué à juste titre, son épouse et ses deux filles créeront une ambiance lui épargnant les mesquineries de la vie journalière. On s'en doute, dans la vie d'un artiste, c'est important. Par ailleurs, Henri Logelain sera professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain et à l'École des Arts et Métiers de Vilvorde.

Et dès 1911 Henri Logelain exposait à la galerie Buyl, rue Marché-aux-Herbes. Vingt-trois ans plus tard (1934), après une montée ininterrompue, il est présent au pavillon belge de la XXIe Biennale de Venise. Le 12 janvier 1968 il mourait à Ixelles en sa demeure de la rue Elise. Ce 12 janvier s'achevait une longue vie de travail et de succès enviables (1).





Henri Logelain: « Mirka », aquarelle sur papier (60 x 48 cm), 1917.

me. S'il s'agit du sens technique du mot, de cette impression fugitive, d'une impression visuelle instantanée telle qu'un Monet entendait la saisir et la pratiquer, certes pareil impressionnisme ne se trouve guère dans les toiles de Logelain. C'est-à-dire cet art que Fierens a appelé un impressionnisme d'importation, trop inféodé aux artistes français. Celui d'un Claus, d'un Van Rysseberghe. Mais, il en est un autre, plus autochtone. Celui du de Braekeleer d'après 1880, celui qu'on trouve dans les paysages de Boulenger, dans les marines de d'Artan et les étables de Stobbaerts. Tableaux dont on a pu dire que la lumière en est le véritable « motif », la raison d'être. Disons qu'elle y joue un rôle considérable, mais sans qu'il y ait, comme en France, coupure nette entre réalisme et impressionnisme. Impressionnisme belge que Roberts-Jones propose de caractériser « par une primauté de l'émotion et de la ma-

Henri Logelain: « Maternité au bassin », aquarelle sur papier (49 x 36 cm), 1913.

tière picturale sur la sensation et le rendu du sujet » (2). Et, sans attacher trop d'importance aux étiquettes, c'est dans cette tradition, cette tradition d'une matière merveilleusement lumineuse et qui chez nous remonte à Rubens, que s'inscrit un Vogels, un Evenspoel, un Ensor jeune. Je vois dans ce même sillage Henri Logelain. Au demeurant, le cas Logelain est plus complexe. En ce sens que, de 1911 à 1927, nombre de ses toiles se rattachent à ce qu'on a appelé le fauvisme brabançon. Tendance ou « esprit qui flotte dans l'air » dont l'histoire n'est pas faite. L'illustrent Rik Wouters, puis, même si plus tard ils ont suivi d'autres voies, Schirren, Tytgat, Paerels, Anne de Kat, Brusselmans, Jos. Albert, d'autres encore. De quoi est fait leur état d'esprit? Bien sûr, de ce qui est propre au fauvisme: « franchise de ton, dessin hâtif et expressif, luminescence, négligences voulues, simplicité des sujets » (3).



Henri Logelain: « Gembloux », huile sur panneau (46 x 38 cm), 1938.

d'être en contact constant avec le tableau. Parfois, papa éprouvait une lassitude, un dégoût. Alors, il abandonnait le tableau pendant quelques jours. Quand il le reprenait, c'était une révélation ou une destruction ». On songe au paisible Corot écrivant d'Italie à son ami Abel Osmond: « Pour la démoralisation, notre sacrée peinture est terrible pour cela ». Ainsi, une fois de plus se confirme que toute œuvre valable s'engendre dans la peine et l'effort.

Au reste, pour citer un critique, Henri Logelain était avant tout un sincère et un pur. Pour lui l'art était vérité autant que tendresse, ferveur autant qu'harmonie.

Quelle était pour Logelain cette vérité? On a parlé à son sujet d'impressionnis-



Henri Logelain: « La Maison Errera », huile sur toile (54 x 65 cm), 1950.

Ajoutons, à la suite de Paul Haesaerts, le besoin de tourner le dos au « luminisme » trop appliqué, le besoin de se libérer de l'art allégorique et maniéré, la nostalgie de la lointaine et magnifique désinvolture de Rubens. Dans l'ensemble, même s'ils rugissent moins qu'à Paris, beaucoup de similitude avec ce que les fauves font ailleurs, mais « les Belges marquent une préférence pour les intérieurs, pour la vie de ménage, pour les sujets intimistes ».

C'est le Logelain fauve qui a peint la *Maternité au bassin* (1913), *Mirka* (1917), le *Nu au canapé* (1917), l'admirable *Scène de jardin* (1922). Un Logelain étonnamment « moderne » et qui nous touche plus directement au vif de notre sensibilité.



Henri Logelain: « Suzon rentrant de l'école », aquarelle sur papier (37,5 x 42 cm), 1921.

◀

Henri Logelain: « Portrait de Suzon », huile sur toile (65 x 54 cm), 1936.

◀◀



Puis, on s'est assagi, les clairons ont rentré leurs éclats, on est venu ou revenu à ce réalisme dont on a parlé plus haut, à cette matière lumineuse et savoureuse qui est de tradition chez nous. Et toujours Logelain restera comme disait à son propos James Ensor le « coloriste à perpétuité ».

Un univers multiple et aux visages divers, tel nous apparaît l'œuvre de Henri Logelain. En fait, tout ce qu'il a vu et vécu, tout ce qu'il a aimé s'est reflété dans sa sensibilité et dans son âme d'artiste.

Pour la commodité du lecteur, on distinguera d'abord le portraitiste. Portraits de ceux qui lui tiennent particulièrement à cœur, sa mère, sa femme, ses enfants et petits-enfants. Je songe par exemple à cet admirable *Suzon rentrant de l'école* (1921), une Suzon aux grands yeux, à la fois étonnés et effarouchés devant les méchancetés soudaines de la vie, ou encore à ce portrait au fusain, au regard si direct et si franc de la même Suzon (1939). D'autres portraits, au fusain, au fusain rehaussé, à l'huile, retracent les traits de Gaby, dite familièrement Bietje. Portraits que couronne véritablement, presque impérieusement, celui, peint à l'huile en 1934, et qui, en 1936, triompha à la Biennale de Venise: *Bietje ma fille*. On est subjugué, à la fois par la facture ferme, large et imposante, les nuances du coloris, si parfaitement adapté à ce visage légèrement détourné, au regard voilé, habité par on ne sait quel rêve « étrange et pénétrant ». Incontestablement une œuvre majeure.

Autoportraits aussi. Celui, par exemple, au fusain de 1925; celui, à l'huile, de 1937. Ici encore on est sensible aux subtilités du coloris, peut-être davantage à une vague mélancolie des yeux de

Henri Logelain: « Portrait de la femme de l'artiste », fusain (46 x 54 cm), 1924.

▶

Henri Logelain: « Bietje ma fille » huile sur toile (65 x 54 cm), 1936.

▶▶

cet homme dont les amis et connaissances proclament pourtant l'optimisme.

Il faudrait citer encore les nus, au crayon, au fusain, prestement enlevés ou fortement affirmés; d'autres, à l'huile, savoureux et chaleureux. Ou encore ces têtes de noirs, réalisées au cours d'un long périple au Congo, et dont l'artiste, avec tant de dextérité, a saisi et rendu les caractères et caractéristiques (5).

Henri Logelain fut par ailleurs un insatiable paysagiste. De sa ville natale d'abord. Pierre Poirier a pu écrire: Henri Logelain, peintre de Bruxelles. Et c'est justice. Crayon ou pinceau à la main, quel coin de Bruxelles, souvent disparu, n'a-t-il pas exploré? Ainsi revivent sous nos yeux les rues de Namur, de Brederode, des églises, la Grand-Place, la rue Belliard, son passage à niveau et son escalier de fer en 1937. Tant de coins du vieux Bruxelles ou du Bruxelles d'aujourd'hui, que nous voyons dans leur prosaïsme quotidien, Logelain les a distingués avec des yeux d'artiste, les a revêtus d'une prenante et surprenante poésie citadine. Ne l'oublions pas, avant les hauts buildings, le palais de justice dominait Bruxelles de son « audace encyclopédique ». Par la peinture à l'huile et par l'eau-forte, Logelain n'a pas craint d'affronter ce géant. C'est d'un angle de la place Jean Jacobs, à présent disparu, que l'aquatortiste voit le monument. « Le mémorialiste suggère sans détails superflus l'attique et l'étage noble formant le corps de l'édifice. Quelques gradins conduisent le regard aux colonnes en cercle, la lanterne portant la coupole « léopoldine » surbaissée. Les statues d'angle se fondent à la masse de basalte liée par un léger voile céleste. Le trait sobre épouse la





Henri Logelain: « Montagne de la Cour, fin de journée » huile sur toile (70 x 86 cm), 1933.

de natures mortes. C'est là qu'on voit s'opérer la « métamorphose de l'objet » le plus modeste: des fleurs dédaignées de nos champs et de nos forêts, des champignons, bolets ou chanterelles, cueillis à l'aube, du chou plantureux de nos terres grasses, d'insignifiantes « patates » résignées à leur sort dans la familiarité d'une casserole. Ces objets, ces humbles choses de la vie de tous les jours, distingués par l'œil de l'artiste, contemplés avec amour et tendresse, se voient tirés de leur anonymat quotidien et fixés sur la toile par sa main fervente. A vrai dire, s'offrent désormais à nos yeux fascinés, des natures, non plus mortes, mais si singulièrement vivantes. Les yeux remplis de tant de belles et nobles choses, une dernière fois inter-

Henri Logelain: « Quartier Léopold », huile sur toile (70 x 86 cm), 1927.



rogeons-nous sur l'homme, sur l'ensemble de l'œuvre. L'homme. Tous ceux qui l'ont connu en tombent d'accord, il était toute bonté, toute compréhension, toute hospitalité. Et Louis Quiévreux, qui parle ainsi, ajoute: « mais au mot „interview“, que je prononçai, il sursauta: "Ne faites pas de tam-tam autour de moi. Je mène une vie simple, avec les miens. J'ai pris comme devise: "Je fais ce que je puis". Et cela me suffit". Et ce grand modeste, cet homme discret, de parler des autres, de ceux qu'il admire: les Primitifs flamands, Rembrandt, Goya, Van Gogh. "Moi? Je révère les génies d'antan. Ils illuminent ma joie de vivre, ils excitent ma soif de travail..." ». Un modeste, mais aussi un optimiste. «Au-delà des épreuves qui sont le lot

forme. Décaris n'eût pas défini avec plus de bonheur le dôme du Panthéon... Tout comme Joseph Poelaert, l'architecte un peu fou dont il magnifie l'idéal d'équilibre, le peintre à la recherche d'effets lumineux travaille en grand seigneur » (4). Peintre de Bruxelles, mais aussi de son pays. Tableaux et dessins attestent combien l'artiste fut sensible à « la mer, la mer, toujours recommencée », à l'activité du port d'Anvers, d'Ostende, de Zeebruges. L'infini mouvant des eaux et du ciel, tout comme les navires, porteurs en leurs flancs de rêves d'aventures, ont trouvé en Henri Logelain un artiste compréhensif et attentif. Et non moins nos mystérieuses et graves terres d'Ardenne. Témoins, Chassepierre, Graide, Martilly. « Une fois de plus, il fut bouleversé, écrit Emile Schwartz. Il ressentit vraiment le choc. Lui aussi, comme notre grand et cher Barthélémy, se sentait en communication profonde avec ce pays et, les bras ouverts devant les immenses horizons de notre chère province, il s'écria à son tour: « comme c'est beau ». Et dès lors il fut un fidèle de l'Ardenne et de la Gaume. Ce qu'il cherche avant tout c'est l'âme, la poésie. Il n'est peut-être pas aussi lyrique, aussi exalté que Barthélémy,

mais leur émotion est de pareille qualité ». Peintre de son pays, Henri Logelain l'est aussi de divers pays d'Europe et d'ailleurs. Au cours de ses voyages et de ses vacances, jamais il n'oublie ses pinceaux et sa palette. A ce labeur incessant nous devons des paysages de France, d'Espagne, d'Italie, de Hollande, du Congo. Ce qui prouve combien la sensibilité de Logelain était universelle et ouverte, combien il avait conscience du message qu'il devait aux hommes. Natures mortes. « Nous regardons les choses, les mains dans nos poches. Par bonheur, elles nous regardent aussi. Un soir, on est assis dans l'herbe, au pied d'un arbre; on a devant soi ce qu'on a si souvent vu, jamais bien regardé; sans qu'on sache pourquoi, les longueurs d'ondes viennent à changer et tout prend un autre chiffre » (H. Pourrat). Assis dans l'herbe devant un paysage, ou partout ailleurs devant l'objet le plus humble, ce miracle, maintes fois, s'est accompli pour Henri Logelain. Et c'est à ce miracle que nous devons tant

Henri Logelain: « Les Champignons », huile sur toile (45 x 55 cm), 1960.



de tous, confie-t-il au même journaliste, je n'ai eu que des plaisirs. J'ai mon art, j'ai ma femme, mes enfants, mes petits-enfants. Béni de ces bonheurs, je n'aime pas faire de bruit... ». Que sera l'œuvre de pareil artiste? Ne lui demandons ni les angoisses, ni les inquiétudes, ni les discordances, ni les fiévreuses recherches de l'« art moderne ». Créé dans l'optimisme, avec un amour serein et dans la joie de vivre, son œuvre est en accord avec les êtres et les choses. Pas de fanfares retentissantes. Son art est équilibre, paix, harmonie. Même si aujourd'hui elles sont volontiers décriées et peu à la mode, ces valeurs ont leur prix, valent qu'on s'y arrête, peut-être même qu'on en fasse son profit. On peut aimer la tempête et les ouragans, mais aussi les charmes rassurants et pacifiants du port... Et l'homme qui, Dieu sait au prix de quels efforts, y est parvenu et a réussi la difficile traversée, ne mérite-t-il pas notre admiration et notre respectueuse amitié? (6).

Notes

(1) Henri Logelain était membre des sociétés artistiques les plus diverses et ses expositions en Belgique et à l'étranger (Paris, Le Caire, U.S.A., Tokyo, etc.) ne se comptent plus. Dès 1930 il exposait à Ostende avec James Ensor.

Rappelons que sous le patronage de M. le Ministre A. Parisis, et à l'initiative de son ami le bourgmestre Ch. Janssens, du 1er au 31 octobre 1970, eut lieu au musée d'Ixelles une rétrospective H. Logelain. Le 27 octobre 1970 sa Majesté la reine Fabiola visitait l'exposition. Parmi les groupements et cercles artistiques dont Henri Logelain fut membre, citons: l'Association Internationale des Arts plastiques « UNESCO », la Société Royale Belge des Peintres de la Mer, la Société Royale Belge des Aquarellistes, le Cercle « L'Effort », le Cercle « Pour l'Art », la Société Royale Belge des Beaux-Arts de Bruxelles, « Kunst en Kennis » de Gand, l'Union Africaine des Arts et des Lettres, l'Association des Artistes et Ecrivains coloniaux, « Arts, Sciences et Lettres de Paris ». Le Cercle Emile Bouillot d'Ixelles, la Société des Beaux-Arts « Salon du Printemps », la Maison du Goddiarch de Villers-la-Ville, la Société des Beaux-Arts de La Louvière, la Société des Beaux-Arts de la Province de Brabant: il fut en outre membre fondateur des Peintres de l'Ardenne.

(2) Ph. Roberts-Jones, *Du réalisme au surréalisme*, Bruxelles, Laconti, 1969, p. 38.

(3) P. Haesaerts, *Histoire de la peinture moderne en Flandre*, Bruxelles, Editions Arcade, 1960, p. 107-108.

(4) P. Poirier, *Paysages belges, œuvres de quelques aquarellistes*, Bruxelles, Palais des Académies, 1970, p. 229. - Académie royale de Belgique, *Classe des Beaux-Arts, Mémoires*, t. XIII.

(5) En 1938 Henri Logelain fit un long séjour au Congo. Ses œuvres furent exposées à Elisabethville, Jadotville et Léopoldville.

(6) Je tiens à remercier très vivement Madame Henri Logelain et ses filles, Mesdames Jacob et Béguelin, qui, avec tant de gentillesse et de libéralité, ont mis à ma disposition leurs archives et qui, avec compétence et ferveur, m'ont guidé parmi les œuvres en leur possession.

Casanova et consorts



par Carlo BRONNE,
de l'Académie

Pendant un siècle, Casanova a été tenu pour un fripon, exploiteur de femmes, escroc, débauché, que sais-je encore et cela par la faute de ses éditeurs. La maison Brockhaus, de Leipzig, avait acheté, vingt-trois ans après sa mort, pour la somme modique de 200 thalers, le manuscrit de *L'Histoire de ma Vie*. La première édition allemande fut expurgée pour des raisons de bienséance. La traduction française fut dénaturée par Jean Laforgue qui n'hésita pas à accentuer le côté grivois et contestataire des épisodes, voire à en ajouter de son crû. Il fallut attendre des casanovistes tels que Octave Uzanne et Raoul Vèze, plus près de nous le professeur Samaran, les docteurs Francis — L. Mars et U. Mideldorf, la biographie de J. Rives Childs

pour que soit restitué le texte authentique. Aujourd'hui, les *Mémoires* sont publiés en bengali, en hébreu et en vingt autres langues.

La révélation de l'œuvre originale a complètement modifié l'idée qu'on s'était faite de l'auteur. On le prenait pour un menteur, un hâbleur se vantant de relations et d'aventures dues à son imagination; de récentes et minutieuses recherches d'archives ont corroboré la plupart des faits qu'il rapporte, ce qui prouve non seulement sa sincérité mais l'excellence de sa mémoire. Les personnages dont il parle ont vécu. Les femmes qu'il a aimées ont aimé; s'il ne donne que le prénom ou les initiales, n'il change les liens de parenté, c'est par un souci de discrétion qui surprend de la part du cynique qu'on avait re-

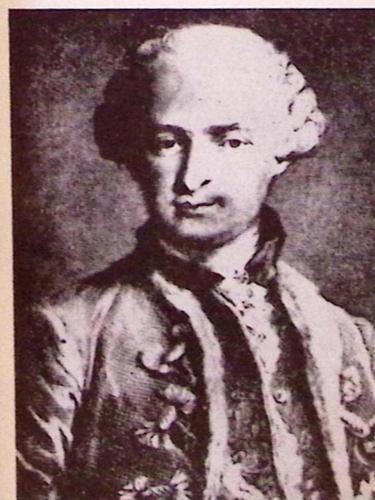
présenté. D'aucuns ont été jusqu'à mettre en doute la réalité de son existence. Certes, il était bien vivant; il jouit de la vie autant qu'il est possible. Ses succès féminins ne s'expliquent pas uniquement par sa beauté, son charme, la tactique sentimentale dont il fournit la recette. L'amour n'était pas pour lui, comme pour Don Juan, un jeu cruel; il engageait son cœur chaque fois, ce qui ne l'empêchait pas d'être volage et amoral. Maintes fois, il se préoccupa de ne pas laisser dans le besoin celle qu'il quittait et vint en aide à d'anciennes maîtresses. Il se chargea de la manière la plus désintéressée d'ingénues en détresse et cela lui causa parfois de grands ennuis. Sa générosité était sans borne. A la



Casanova

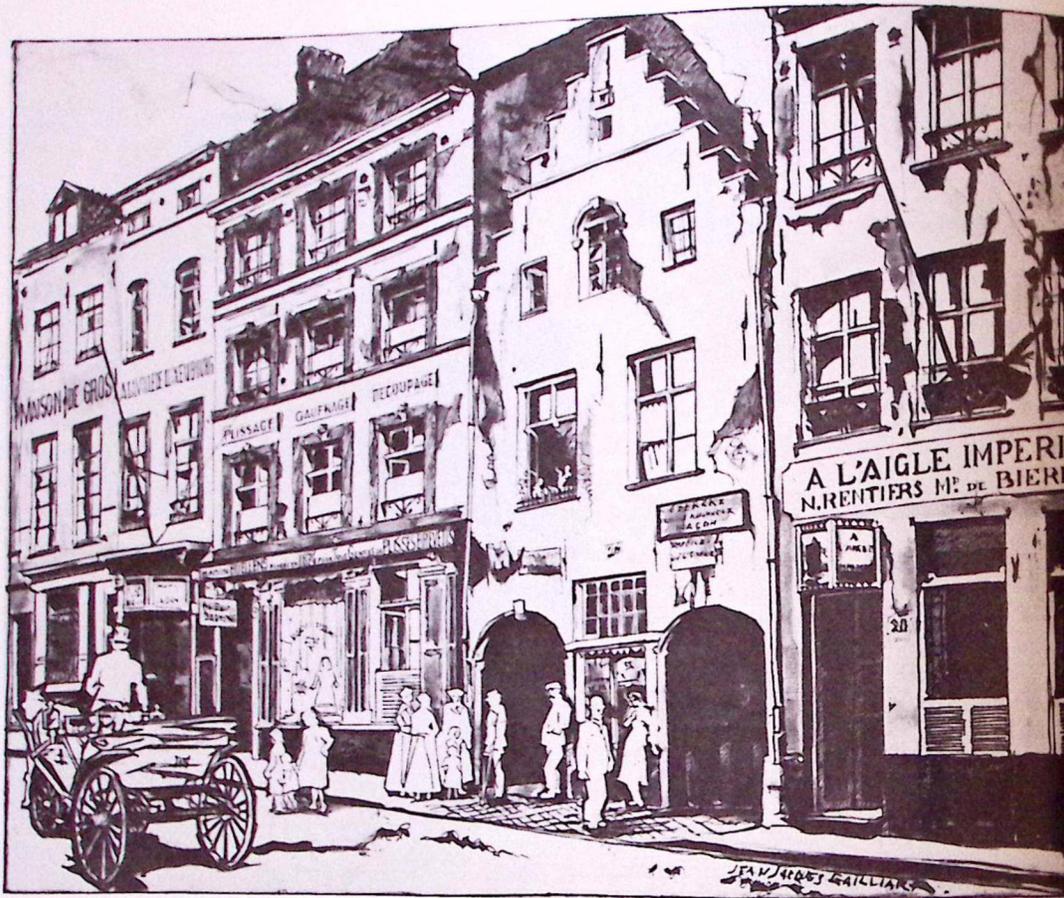
Roslin: « Portrait de la Vicomtesse de Netline », huile, 1761 (Collection du Comte Carlos Muñoz de Laborde, Madrid).

Le Comte de Saint-Germain.



famille d'un hôte, le Comte Attendoli, il offre un dîner fin à Milan; les trois jeunes femmes trouvent, la veille du départ, trois robes ravissantes, commandées à leur intention. Il se fait prêter le château de Brühl, où résida naguère Mazarin, pour organiser une fête qui lui coûta deux cents ducats si bien qu'on murmure qu'il n'est que le prêtre-nom de l'Electeur de Cologne. Les contemporains les plus érudits reconnaissent l'étendue peu commune de ses connaissances dans les domaines les plus divers. Il assista à l'Académie des Sciences à Paris, à côté de Benjamin Franklin, à une communication de Condorcet sur la Montgolfière. Docteur en droit de l'Université de Padoue, il avait d'abondantes notions de médecine et de théologie; n'avait-il

pas reçu les quatre ordres mineurs? Lecteur insatiable aussi bien de poèmes que d'ouvrages philosophiques ou érotiques, il composa des vers, des tragédies, des essais sur Venise, la Pologne, le problème déliaque et la duplication de l'hexaèdre. Causeur éblouissant, franc-maçon, bon danseur, il s'intitula chevalier de Seingalt pour mieux faire son chemin dans le monde et il y réussit. Non moins spirituel et nomade que le Prince de Ligne qui l'appréciait, il incarna la grâce et le libertinage du XVIIIe siècle finissant avec ce qu'il comporte de relâchement et de tricherie au jeu, en affaires et en amour. La destinée itinérante de Casanova devait le mener plusieurs fois aux Pays-Bas autrichiens et le mettre en contact avec des étrangers qui jouèrent un



La rue de l'Impératrice, à Bruxelles (dessin) vue par Jean-Jacques Gailliard.

rôle, notamment avec Calzabigi et Saint-Germain, dit M. de Surmont. Lorsqu'il rencontra le premier à Paris, en 1757, Jean-Antoine Calzabigi était secrétaire de la Légation des Deux-Siciles et s'employait à mettre sur pied une loterie nationale à laquelle s'intéressèrent temporairement Diderot et d'Alembert. Casanova, associé de l'Italien, reçut six bureaux qu'il réalisa dans la suite et qui lui assurèrent des bénéfices appréciables. Son sens des finances devait être réel, puisqu'il est autorisé, en 1758, à liquider en Hollande 20 millions de bons français d'Etat. Il y retourna l'année suivante et s'arrêta quelques jours à Bruxelles. A l'Hôtel de l'Impératrice, au coin de la rue de la Madeleine et de la Cantersteen, il

revit la jeune Justinienne Wynne, fille d'un baronnet, qu'il avait été accusé d'avoir séduite — à tort pour une fois — quelques mois plus tôt. Ses opérations à Amsterdam ne lui procurèrent pas moins de 100.000 florins. A la même époque, Calzabigi convainquit le Comte de Cobenzl, Ministre Plénipotentiaire de Vienne à Bruxelles, d'expérimenter son système de loterie. Des lettres d'octroi lui concédèrent en 1760 la régie du Lotto, ancêtre de notre loterie nationale.

L'institution eut son siège dans l'un des nouveaux hôtels de la Place Royale. Le service de la trésorerie était assuré par la banque de Mme de Nettine. Quand Calzabigi, endetté, disparut, le gendre de celle-ci, Walckiers de Tron-

chiennes reprit ses fonctions; il le garda pendant vingt-trois ans. (1) Casanova repassa en 1764 par Bruxelles pour y attendre une lettre de change sur Mme de Nettine envoyée par son ancien ami et compatriote le sénateur Bragadin. Il venait de Londres par Ypres et Tournai où il avait rencontré l'énigmatique Comte de Saint-Germain déjà rencontré, quatre ans auparavant, à Paris chez Mme d'Urfé, cette vieille dame adonnée à la magie. On a émis de nombreuses hypothèses sur l'origine du Comte. D'un âge avancé, sinon sans âge, il laissait entendre qu'il avait connu des personnages historiques morts depuis plusieurs siècles. Il parlait toutes les langues, ne mangeait pas, parlait beaucoup et jouait

aussi bien du clavecin que du violon. Son savoir égalait son savoir-faire. Il avait inventé des eaux de jouvence dont Mme de Pompadour se trouva bien, détenait des formules chimiques ignorées et possédait au plus haut degré l'art de persuader ses interlocuteurs. Il avait au surplus des bijoux et des tableaux qu'on était surpris de voir aux mains d'un inconnu. Le crédit dont il jouit pourrait s'expliquer par le fait qu'il aurait été le fils naturel de la reine d'Espagne Marie de Neubourg, épouse de Charles II, et du duc de Médina, amiral de Castille.

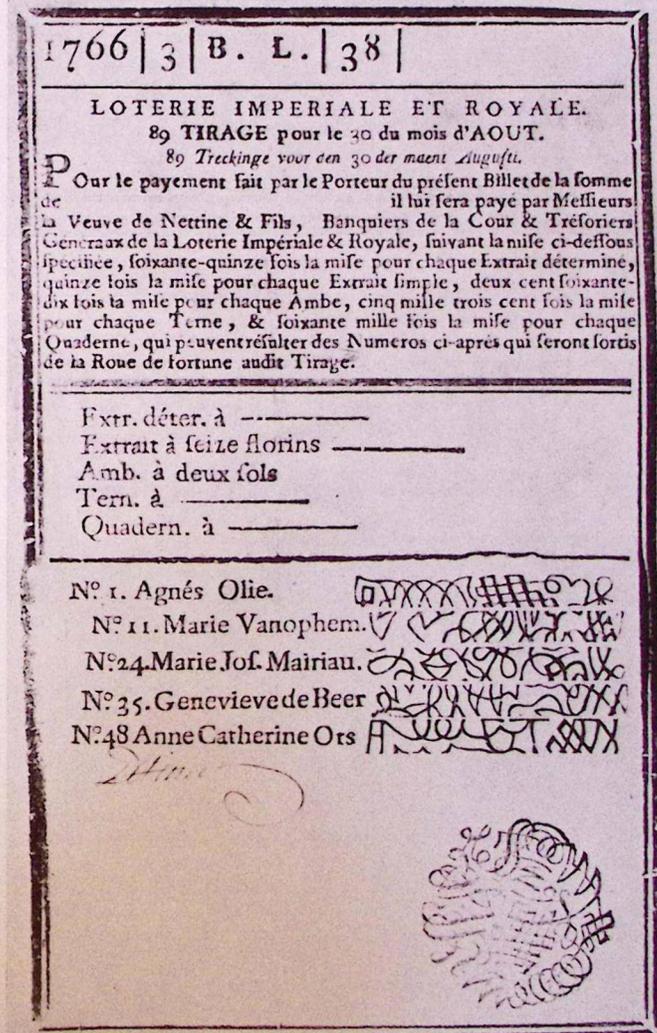
Il est certain qu'il reçut en tout cas un accueil privilégié de la part de Louis XV et disposa à Chambord de laboratoires destinés, disait-on, à fabriquer des diamants. Les projets industriels qu'il exposa à Bruxelles, à Cobenzl, étaient plus modestes. Il offrit de créer des ateliers de teinturerie et de chapellerie grâce aux secrets en sa possession. Le ministre fut sensible à son éloquence prometteuse et, ce qui est moins compréhensible, la financière avertie qu'était Mme de Nettine le fut également. Saint-Germain reçut des subsides importants pour fonder ses manufactures dans la cité aux cinq clochers. Casanova trace un portrait sévère du comte mystérieux: «Malgré ses ródomontades, ses disparates et ses mensonges évidents, je n'ai pas eu la force de le trouver insolent, mais je ne l'ai pas non plus trouvé respectable; je l'ai trouvé étonnant».

Etonner Casanova était déjà étonnant. Lui-même, montrant l'exemple, avait, dans une période de prospérité, monté une entreprise pour l'impression sur soie de motifs reproduits sur les étoffes dites indiennes dans l'enclos du Temple. Vingt ouvrières y travaillaient; le prince de Conti était commanditaire. Le comptable s'enfuit avec la caisse et le Vénitien s'empressa de céder ses parts.

En 1764, les fabriques tournaisiennes étaient en liquidation et, prétendait Cobenzl, leur créateur en faillite. La vérité paraît différente à la lumière des documents. L'impératrice ayant désapprouvé la décision du ministre et interdit d'accorder aux ateliers le titre de « manufacture impériale et royale », Bruxelles gela les crédits. La « banque des Pays-Bas » refusa de reprendre l'affaire à son compte. Les installations furent cédées à un fabricant de

toiles imprimées et Saint-Germain congédié, parce que, dit un rapport de Cobenzl, « on avait tout appris de lui de ce qu'il savait et que sa présence n'était plus nécessaire. » Casanova, Calzabigi, Saint-Germain, n'étaient pas étouffés par les scrupules. Comme on le voit, le gouvernement ne l'était pas davantage.

(1) Carlo Bronne: *Financiers et comédiens au XVIIIe siècle*. Bruxelles 1969.



Billet émis à l'occasion du 89e tirage de la Loterie Impériale et Royale (Collections de la Banque Nationale de Belgique).



Le site de Pedé-Sainte-Anne sert de toile de fond à la « Parabole des Aveugles » de Pierre Bruegel.

GRANDE PREMIERE EN BRABANT

La Route Bruegel ouverte aux touristes

par Yves BOYEN

PLACÉE sous l'égide de celui qui, dans nos régions est unanimement considéré comme le Maître de notre peinture du XVI^e siècle, nous avons nommé Pierre Bruegel l'Ancien, dit également le Vieux, de ce titan du pinceau, qui était en même temps, un orfèvre dans l'art de graver et qui sut traduire, en des scènes inoubliables

frisant la perfection, le Beau sous toutes ses formes, mais aussi l'Humain sous tous ses aspects, la Route Bruegel qui, sous un ciel quasi méditerranéen, fut officiellement inaugurée, le 27 juin dernier, en présence d'un concours exceptionnel de personnalités touristiques et de représentants de la presse parlée, écrite et filmée, se de-

vait — noblesse oblige — de respecter ce pacte qui l'unissait spirituellement à l'un des noms les plus prestigieux de l'histoire de nos arts plastiques. Pour avoir parcouru cette route, qui en réalité comporte deux circuits, d'une longueur totale de 110 km, qui s'imbriquent par endroits, permettant au touriste de fractionner ou de modifier

le cours de sa promenade, nous nous croyons autorisés à affirmer que les auteurs de cette appellation, en l'occurrence, le Syndicat d'Initiative Régional du Sud-Ouest du Brabant (en néerlandais: Gewest V.V.V. Zuid-West Brabant) ont en étudiant et en balisant leur itinéraire (au total, 84 plaques directionnelles portant l'inscription « Bruegel Route » ont été placées) parfaitement honoré ce contrat qui les unit symboliquement, au-delà des siècles, au fondateur de la lignée des Bruegel.

Sans doute, en empruntant ce double circuit, le touriste ne doit pas s'attendre à retrouver dans les sites visités autant de copies conformes aux toiles qui ont immortalisé le génial maître de la palette. On sait en effet la propension qu'avait Bruegel à transposer dans des paysages, au départ bien de chez nous, des souvenirs de son séjour en Italie ou de sa traversée des Alpes. N'était-il pas aussi un visionnaire qui n'hésitait pas à recourir dans ses créations à l'allégorie et à travailler son décor en fonction du thème choisi. Et pourtant, l'excursionniste un tantinet averti ne manquera pas de faire le rapprochement entre tel sanctuaire rural

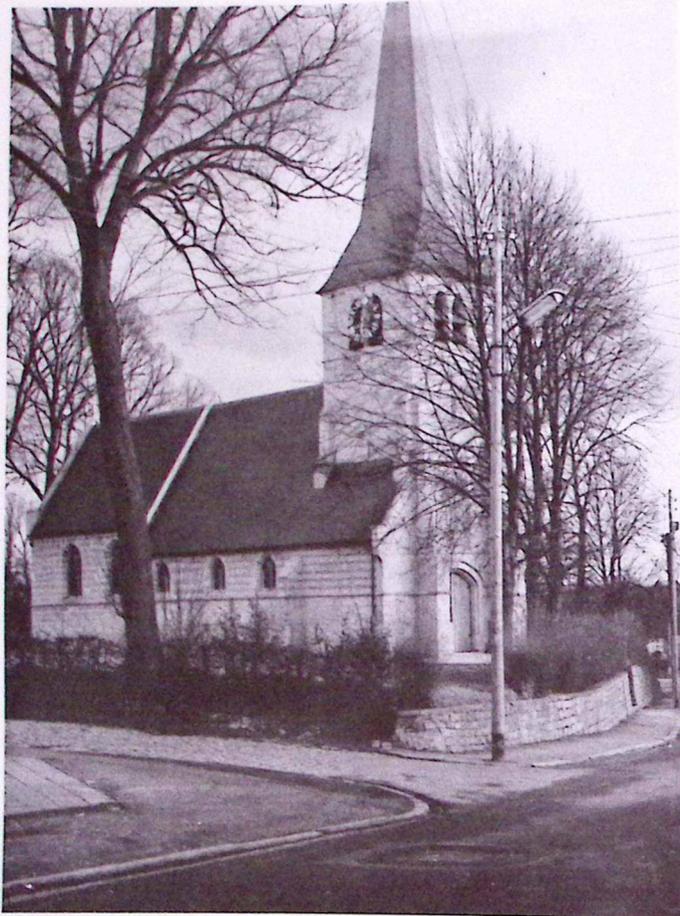
découvert le long de la « Route Bruegel » et telle église campagnarde reproduite par le maître dans l'une ou l'autre de ses œuvres. Nous pensons notamment à la petite église de Pedé-Sainte-Anne qui rappelle furieusement l'oratoire servant de toile de fond à la célèbre « Parabole des Aveugles » conservée au Musée de Naples et que certains critiques croient retrouver dans d'autres sujets traités par le génial artiste, entre autres dans le « Paysage d'hiver avec patineurs et trappes aux oiseaux » ou encore dans le « Cortège de Nocés » exposé au Musée communal de Bruxelles. Et la robuste silhouette de l'église de Leeuw-Saint-Pierre, ne la retrouve-t-on pas reproduite ou esquissée dans tel tableau ou tel dessin appartenant à la dernière période, dite brabançonne, de la carrière de l'artiste (1563-1569). Et tel moulin à vent piqué au hasard des paysages breughéliens ne ressemble-t-il pas étrangement à l'un de ces nombreux moulins en bois, qui, il y a un demi-siècle à peine, tapisaient encore le Payottenland et dont il ne subsiste plus de nos jours qu'un seul survivant, celui de Lombeek-Notre-Dame. Et l'on pourrait multiplier

les comparaisons et retrouver des traits frappants de parenté entre certains sinuosités de la Pedé ou certains méandres de la Senne et les arabesques décrites par les cours d'eau dans les toiles du maître, sans parler de cette étonnante campagne brabançonne qu'on découvre notamment aux abords du château de Gaasbeek et qui semble jaillir en droite ligne d'une composition du génial artiste.

L'Humain lui aussi est omniprésent le long de la Route Bruegel. Non pas sous cet aspect de trognes tantôt franchement hideuses, tantôt exagérément hilares que Bruegel conférait à certains de ses personnages dans ce qu'on pourrait appeler ses compositions engagées, mais dans l'étonnante pérennité de cette âme paysanne, qui à chaque génération et cela depuis plus de quatre siècles a su s'adapter aux nouvelles conditions de vie sans pour autant renier ses origines faites d'une saine joie de vivre et d'un amour jamais démenti du travail. Entre « L'Eté », ce saisissant dessin à la plume, exécuté, en 1568, par Pierre Bruegel, moins d'un an avant sa mort, et la cueillette des fraises ou la fenai-

Le jour de l'inauguration officielle de la Route Bruegel, les représentants de la presse et les nombreux délégués des associations touristiques, après avoir été accueillis « à bras ouverts » par les édiles de Hal, vécurent quelques instants typiquement breughéliens à l'auberge campagnarde « Boelkewis » du Domaine provincial à Huizingen.





La ravissante église de Pede-Sainte-Anne vient de faire l'objet d'une adroite restauration.

plus beau du pays.

Notre propos n'est pas de décrire dans cette rubrique les mille et une curiosités qui jalonnent la Route Bruegel. Nous renvoyons nos lecteurs à la remarquable étude que Marcel Franssens, le dynamique secrétaire du S.I.R. du Sud-Ouest du Brabant, a consacrée à ce double circuit (voir Brabant no 6, 1971) et qui a d'ailleurs fait l'objet d'une réédition, dans ce format de poche si prisé par le public (cet opuscule est vendu 10 F à notre bureau d'accueil, 2, rue Saint-Jean; ce montant est porté à 12 F en cas d'envoi à domicile, pour couvrir les frais). Qu'il nous soit cependant permis de souligner l'aménité avec laquelle les participants à cette journée inaugurale, furent accueillis par les autorités communales de Hal d'abord, de Drogenbos et de Huizingen ensuite, d'Ilterbeek, enfin, de souligner aussi le savoir, sans faille de nos distingués mentors du jour: MM. Léon De Brouwer, président du S.I.R. du Sud-Ouest du Brabant, Marcel Franssens, précité, et Gaston Renson, conservateur du Domaine de l'Etat, à Gaasbeek, qui, au demeurant, se révélèrent de fins diseurs mêlant aux généralités de savoureuses anecdotes fleurant bon le terroir.

Amateurs d'émotions esthétiques, empruntez la Route Bruegel, c'est partir à la rencontre de la Beauté. Beauté quasi sauvage de la région d'entre Senne et Soignes avec son relief accidenté, ses vastes zones boisées, dont le bois de Hal demeure l'archétype, ses larges horizons qu'on découvre, notamment du belvédère installé à Essenbeek-Ha, ses vallons encaissés, ses amples coves où sommeillent de romantiques étangs, son superbe centre récréatif et de tourisme social, aménagé dans le domaine provincial de Huizingen, ses auberges luxueuses et ses guinguettes familiales. Zone privilégiée où l'arbre est encore roi, où la nature a gardé

tous ses droits et dans laquelle l'homme ne s'est immiscé que pour nous léguer des monuments aussi prestigieux que le château fortifié de Beersel, aussi élégants que l'église Notre-Dame d'Alseberg, aussi coquets que le vieux manoir de Drogenbos, aménagé de nos jours en maison communale, qui abrite sous ses combles un authentique bijou, le musée du talentueux et original artiste peintre Félix De Boeck.

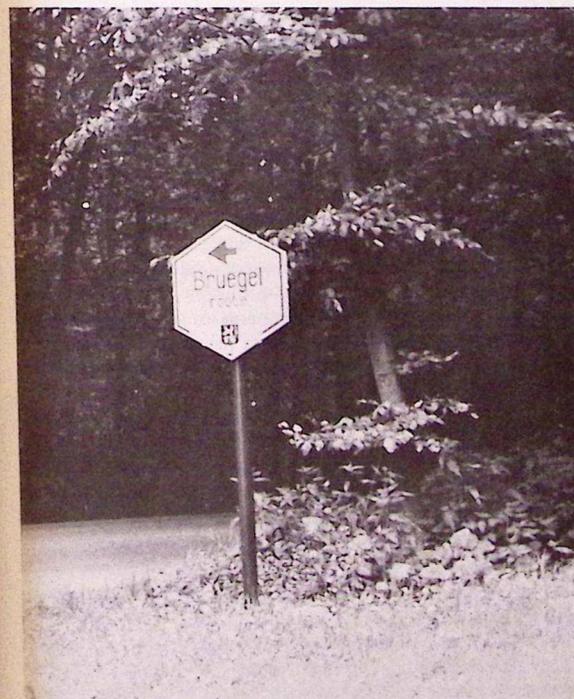
Tout différent est le visage offert par la zone s'étendant au-delà de la rive gauche de la Senne, là où notre route pénètre profondément dans le Payottenland. Ici, la nature semble s'être assagie, plus de sites violemment contrastés, plus d'escarpements et de ravines, mais des collines dociles au relief harmonieux, plus de bois proprement dits, mais des boqueteaux, des parcs englobés dans des propriétés privées, des rangées de peupliers aussi, mais surtout de l'herbage et un sol voué depuis des siècles à la culture, axée en partie depuis quelques décen-

nies sur la production des fraises (les connaisseurs vous diront que les fraises du Payottenland ont une saveur à nulle autre pareille et qui oserait, après y avoir goûté, s'inscrire en faux contre cette assertion). Et puis, il y a ce chapelet d'églises plus belles, plus riches les unes que les autres, qui, pour la plupart sont très représentatives de l'art gothique, comme celles de Lombeek-Notre-Dame, de Lennik-Saint-Quentin, de Lennik-Saint-Martin, d'Ilterbeek, de Vlezenbeek, de Leeuw-Saint-Pierre ou encore de Pede-Sainte-Anne, cette dernière récemment restaurée. Il y a encore ce splendide domaine de Gaasbeek avec son captivant château-musée, qui suscite un intérêt sans cesse croissant auprès des touristes. Il n'y a peut-être, nous le concédons, qu'un ou deux relais gastronomiques, mais, en revanche, les nombreux cafés et estaminets rencontrés au hasard de la route sont autant d'invitations à la halte, question d'y déguster les spécialités régionales: la tartine au fromage

blanc, arrosée d'un bon verre de lambic, de gueuze ou de kriek, question aussi d'y coudoyer l'habitant, homme robuste, travailleur, à l'abord réservé, mais volontiers communicatif et même exubérant dès que la glace est rompue, un homme qui est fier de son appartenance à cette terre que ses ancêtres ont façonnée et modelée et qu'il offre aujourd'hui, sans forfanterie, à la légitime convoitise des touristes.

La Route Bruegel, c'est tout ça et bien d'autres choses encore que les mots ne peuvent hélas traduire. N'omettons pas, en terminant, de signaler à l'intention des nombreux touristes avides de palpitantes évasions dans notre belle et plantureuse province que, depuis cet été 72, deux autres circuits, en l'occurrence « La Route des Six Vallées » et la « Druivenroute » (Route du Raisin) sont également balisés à l'aide de poteaux directionnels. Cet automne, vraiment, les excursionnistes, qui sillonneront le Brabant, n'auront que l'embaras du choix.

Une des 84 plaques directionnelles jalonnant la Route Bruegel.



Le superbe ostensorio-soleil, offert à la Vierge de Hal par Louis XI, fait partie du trésor de la basilique de Hal.



son « version 1972 », il n'existe aucune différence essentielle; intrinsèquement tout est pareil, seul le « style » a changé. De même entre les scènes villageoises, si admirablement croquées par Pierre Bruegel entre les années 1563 et 1569 et les réjouissances populaires telles qu'elles se déroulent de nos jours, on retrouve cette même cordialité, cette même jovialité, cette même gaieté communicative qui, comme autrefois, est restée sans doute très prosaïque, très « bon enfant », mais qui, pas plus aujourd'hui qu'hier, ne verse, en dépit du sens péjoratif que certains de nos contemporains insuffisamment informés attribuent encore au terme « breughelien », dans la trivialité et, à

plus forte raison, dans l'obscénité. D'ailleurs, comment l'obscénité préten due de nos aïeux aurait-elle pu engendrer cet extraordinaire élan de foi, qui balaya toute la région et qui fut à l'origine de ces bastions de la spiritualité que sont devenus Hal et sa prestigieuse basilique, Lombeek-Notre-Dame et son remarquable sanctuaire dédié à la Vierge et Alseberg et son imposante église placée elle aussi sous le vocable de la Mère du Christ, et des trésors inestimables accumulés au fil des siècles dans ces foyers de la chrétienté, comme l'admirable trésor de la crypte de la basilique de Hal ou encore le superbe retable de l'église de Lombeek, considéré à juste titre comme le



GEORGES CHAUDOIR

Maître tisserand

par Jean VAN NOTEN

1910 — L'Exposition Internationale de Bruxelles bat son plein, à l'orée du Bois de la Cambre — 24 nations étrangères, 6 millions de visiteurs. Le Roi Albert, qui vient de monter sur le trône, l'inaugure en grande pompe. Georges CHAUDOIR, né à Liège, élégant, le cheveu ondulé, de bonne origine, a vingt ans. Il marque un goût prononcé pour les arts et entrera bientôt à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Son père, Maurice Chaudoir, est astronome à l'Observatoire de Bruxelles, docteur en sciences physique et mathématique, auteur de nombreux écrits, dont un livre sur l'« Autorité » et aussi philosophe. Il marquera particulièrement son fils par cette dernière qualité. Bel homme, sportif et champion, Georges CHAUDOIR s'éprend de la fille du Notaire Pérot d'Harzé — villette non loin d'Aywaille et des grands bois de l'Ambève, dans la province de Liège. Suzanne Pérot a 17 ans, lui 21. C'est un grand mariage d'amour qui durera toute la vie.

Le sport ne nourrissant pas une famille, Georges CHAUDOIR, artiste futur, s'intéresse à la Tapisserie de Bruxelles. Son père et lui ont vu le stand du Maître-tisserand Arthur Lambrechts à l'Ex-

position, classé curieusement au Palais des Travaux féminins et des Arts de la femme en raison de la main-d'œuvre composée uniquement du « beau sexe » — une nouveauté — qu'il emploie dans sa manufacture. Il y a 32 ans déjà à cette époque qu'Arthur Lambrechts, fils d'un artiste peintre et d'une antiquaire, peintre lui-même, ancien élève du Maître Portaels, a construit, de ses mains, son premier métier et installé son établissement naissant en 1868, 56 rue des Ailes, à Schaerbeek.

Lorsqu'en 1911 Georges CHAUDOIR deviendra à son tour propriétaire de la Manufacture de Tapisseries d'Art et des ateliers de restauration de tapisseries anciennes (vente - achat - expertises - projets!) il restera fidèle à l'endroit. Le grand atelier où s'alignent de nos jours les longues ensouples des nombreux métiers à tisser en activité, les tables basses où l'on répare les Arras, les Beauvais, les Aubusson ou les Aude-naerde mangées par le temps et les sévices fous, n'a pas changé. Seule l'électricité a remplacé les becs Auers. Les milliers d'écheveaux de laine multicolore chantent leurs bleus électriques, leurs rouges incarnats, leurs ors solaires et toutes les gammes des couleurs, des tons, des demi-tons, des chinés et

des mélangés qui débordent des casiers de réserve accolés aux hauts murs chaulés — tandis que papotent les ouvrières penchées sur les chaînes tissant gaiement les trames — travail vif et lent à la fois.

Georges CHAUDOIR y a fait un stage de deux ans avec son père avant de diriger seul la manufacture. Fortes en gueule, souvent flamandes, les ouvrières en grande blouse blanche fendue dans le dos comme celles que portaient les bijoutiers, casquées de lourds chignons, empêtrées dans leur jupe de molesquine noire, se moquaient de la toute jeune, menue et timide wallonne qui passait ses journées auprès d'elles à apprendre le métier de tisserand. Mais, Suzanne Chaudoir avait de quoi tenir et, plus tard, elle dirigera l'atelier d'une main nerveuse et ferme avec son mari.

En 1911 la Manufacture comptait déjà 3.000 pièces restaurées ou reconstituées et un grand nombre de tapisseries nouvelles. Que dire d'un total combien impressionnant de nos jours — s'il a été fait — et que de médailles et distinctions aux Expositions Internationales récoltées d'Amsterdam en 1883 à Bruxelles 1958! De quoi remplir un coffre à bois.



En 1968, Georges Chaudoir est à son poste pour accueillir la Reine Fabiola dans la spacieuse salle des Métiers d'Art du Brabant.

Trois filles naîtront 56, rue des Ailes, du mariage de Suzanne et Georges: Rachel (Rara), Georgette (Zèzè) et Micheline. Belles gosses qui deviendront de jolies femmes et sont déjà de ravissantes grand-mères maintenant.

1914 — Georges CHAUDOIR, père de famille, patriote comme on l'était, s'enflamme. Apollinaire a écrit dans les tranchées « vient-il l'obus dont je mourrai? ». Georges CHAUDOIR, volontaire, versé à l'active aux autos-camions, est blessé et gazé en 1918, heureux de ne point connaître le sort du poète polonais qui succomba l'avant-veille de l'armistice, frappé d'un obus à la tête. « C'est par là que meurent les poètes ».

Dès le début de la guerre, la Manufacture, qui possédait un grand nombre de tapisseries en restauration, dont celles du Palais Provincial de Liège et une importante collection appartenant à la maison Maples & Cie de Londres ainsi qu'à des particuliers, décide, pour éviter la réquisition par l'occupant, de « planquer » le tout, entassé dans de nombreuses malles en fer et d'enterrer celles-ci dans les jardins de tous les membres de la famille, tandis que les gros ballots de laine, gonflés à craquer, sont cachés dans divers greniers de la

capitale. A la libération, Georges CHAUDOIR, invalide, remettra, grâce à d'énormes efforts, sa manufacture en activité et récupérera péniblement son personnel spécialisé. Les tapisseries anciennes ont moins souffert de leur mise en cercueil pendant 4 ans que des tribulations de leur longue existence et renaîtront plus belles que jamais, restaurées avec amour et intelligence comme toutes celles qui vont suivre en masse au fil des ans. Elles seront joyaux dans tous les Palais ou les Musées du monde.

1930 — Georges CHAUDOIR, ancien élève de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et de l'Ecole Industrielle et des Arts Décoratifs de Schaerbeek, tisserand et cartonnier, a déjà plusieurs centaines de dessins de sa main à son actif. Après avoir confirmé sa maîtrise dès avant 1913 en exécutant un grand carton de son prédécesseur A. Lambrechts, destiné à l'Exposition de Gand, représentant la bataille d'Azincourt en 1415, il dessine des cerfs à l'arrêt, des châteaux et des ruines, des combats de lions et de loups, le tout sur fond de verdure, encadré de plantes exotiques et de fruits que l'on nommait alors orientaux. Ses cartons, souvent inspirés de l'ancien, de Tournai ou des Go-

belins, se modernisent lentement comme il sied à l'époque. Son goût du nouveau et son amitié pour le peintre Charles Michel — auteur d'un délicieux portrait de Suzanne Chaudoir entourée de ses enfants — lui font tisser un carton tout imprégné des Indes.

Pour l'Exposition Internationale d'Anvers 1930, la Manufacture tisse notamment « Le fou du Chef de Kanda-Kanda » d'Allard Olivier.

Dès 1883, les expositions universelles ou internationales sont devenues un facteur de la renaissance de la tapisserie. Elles ont contribué à sa viabilité et créé un goût nouveau pour les tentures murales dans le grand public. Le Comte Adrien Van der Burg, futur commissaire-général de l'Exposition de Bruxelles 1935, Madame Crickx, qui fut conservateur avisé de la tapisserie et des dentelles aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire, et Georges CHAUDOIR, tous trois soucieux de promouvoir et d'élargir le champ de la tapisserie belge renaissante et aussi de codifier quelque peu les prix des cartons et des tissages, fondent « Les Métiers d'Art du Brabant ».

La tapisserie moderne — on ne disait pas encore contemporaine — cherchait son style, des peintres qui consacraient



Hobereau, il parcourt ses terres...



En 1962, il a reçu les bourgmestres Lucien Cooremans et Gaston Williot à la Maison Communale de Schaerbeek.

raient une grande partie de leur production à créer des cartons, des chefs de file. Les années décisives de la résurrection de la tapisserie murale se situent, tant en Belgique qu'en France, entre 1935 et 1939 et puis, le renouveau après 1950.

1940 - 1945. La guerre. Georges CHAUDOIR décide à nouveau de camoufler une partie du personnel pour faire front à l'occupant. Lorsque les hauts dirigeants du Nazisme exigeront des tapisseries, il n'y aura plus ni ouvrières, ni laines pour les confectionner. Elles font en catimini des canevas qui seront envoyés avec les laines nécessaires, par les femmes des soldats aux prisonniers dans les stalags. Ni Goebbels, ni Goering n'emporteront des pièces de la Manufacture de Bruxelles.

1950 - 1969. Georges CHAUDOIR, champion de Kayac, au volant de rouges, rapides et inconfortables voitures de grand sport, Talbot ou Jaguar, qu'il conduit de main de maître sur les routes verglacées des Ardennes, partage son activité entre la Manufacture, où il fait preuve de ses qualités de Chef et de bon conseil, et le château de Cherières, dans la vallée de la Semois. Son invalidité de 1918 lui pèse parfois. De-

puis, il a été frappé à la tête d'un coup de sabot de cheval — accident de la ville.

Il fait confiance aux jeunes cartonniers — comme en 1935 quand il tissa Laforêt (la vie du Père Damien), Mambour, Jespers et le doux peintre Léon Navez. L'équipe d'artistes de la Manufacture comprend tous les noms qui illustreront la tapisserie contemporaine de notre pays: Anne Bonnet, L. Badin, Deglain, Crunelle, Dambiermont, Degenève, les premiers cartons de Dubrunfaut, Lyr, Milo, Meert, Smits, Somville, Toussaint, Truyens, Van Noten, etc., la plupart brabançons.

Arrière-Grand-Père — Le « Clan Chaudoir », comme il est dit du « Clan des Celtes », soudé face au destin pour le meilleur et pour le pire, s'est agrandi de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. Georges CHAUDOIR, homme bon, accueillant, aux cheveux argentés, d'un charme un peu rude, plaît toujours aux femmes qu'il honore et respecte. Chaque après-midi passé à l'atelier de la rue des Ailes est salué avec joie par les ouvrières. Il est le grand patron, jovial et plein d'égards aussi bien pour elles que pour ses filles, les amies de celles-ci et les copines en herbe de la

dernière génération.

Il n'est pas indifférent au choix des cartons modernes qui maintenant font le renom de sa Manufacture tant en Belgique qu'à l'étranger. Suzanne Chaudoir et lui discutent maintes fois d'un projet nouveau avec Mademoiselle Nicolas, la principale de l'atelier qui a 35 ans de tissage dans ses doigts d'or. Philosophe, sarcastique parfois mais jamais mordant, il suit les progrès de la maison devenue « Royale ». Suzanne est femme de tête, ferme et d'un discernement clair, d'un instinct fait de tant d'années de métier. Zèzè, la deuxième fille, seconde sa mère depuis 30 ans; Michel Borin, un des petits-fils, dessine dans le grand atelier encombré; Mademoiselle Jeanne, souriante, rougissante, vive et fidèle s'affaire auprès des clients et s'occupe des canevas. La main-d'œuvre nouvelle se forme d'année en année.

La Manufacture Royale de Tapisseries de Bruxelles en Brabant, écussonnée de deux « B » majuscules entourant un blason oblong portant une main au naturel sur fond de gueule datant du XVe siècle, est en bonnes mains, le tracé est droit, Georges Chaudoir pourra en tirer un légitime orgueil.

Hobereau, il parcourt ses terres, soigne ses canards de barbarie des étangs sombres, les centaines de pigeons qui d'un vol sec s'abattent autour de lui, taille avec ses jardiniers les hautes roseraies, mais il est à son poste à Bruxelles pour accueillir la Reine Fabiola, à qui un de ses arrière-petits-fils vient d'offrir des fleurs, lors de l'Exposition de la Manufacture dans la belle salle de la Province de Brabant, rue Saint-Jean, en 1968. Comme il a reçu les bourgmestres Lucien Cooremans et Gaston Williot à la Maison Communale de Schaerbeek en 1962 et les principaux étrangers qui affluent sans cesse, par groupe, pour la visite des ateliers et de la collection manufacturière. Il ne dessine plus de cartons, sa santé de gazé oblige le couple à passer les hivers aux Iles Canaries. Suzanne

Chaudoir lui parle chaque jour des artistes et du choix des dessins modernes. Ses goûts sont actuels et jeunes, mais il faut tenir compte de celui de la clientèle qui s'est étendue à tous les milieux — employés modestes aussi bien que directeurs, hommes d'affaires, médecins, banquiers ou ambassadeurs. Chaque week-end, du printemps à l'automne, Suzanne et Georges Chaudoir le passent en famille, au Château de Cherières. Et c'est là, tout à coup, que le drame se noue.

30 août 1969 — Georges CHAUDOIR le sportif, encore fort et actif, s'écroule à la suite d'un faux mouvement en soulevant un poids trop lourd. C'est la fin brève, le grand départ. L'établissement pour lequel il a donné le meilleur de lui-même est bien con-

duit, le nom de Georges CHAUDOIR est inscrit vivant à son fronton.

« Courage, Honneur sont les noms de la même beauté » dit Roland Dorgelès dans « Bouquet de Bohème ». Dans l'histoire de l'art contemporain en Belgique, au chapitre Tapisserie, Georges et Suzanne CHAUDOIR ont leur place, il l'a créée de ses mains, la finesse de son jugement, sa probité de grande classe, comme elle, par sa collaboration ardente d'une vie entière qui, tous les jours encore, donne à la pérennité de la tapisserie brabançonne l'élan vivant qui lui est nécessaire. Dans cet hommage au tisserand Georges CHAUDOIR, qu'ils soient tous deux, ici même, remerciés par tous ceux pour qui un mur de laine est la plus belle chose au monde.

J. Crunelle: « Fleurs et oiseaux » (Manufacture Royale de Tapisseries Georges Chaudoir).





Quand le théâtre quitte les planches

par Christian LANCINEY

CES dernières semaines, à Bruxelles, nous avons eu l'occasion d'assister à une série de représentations théâtrales qui sortaient de l'ordinaire. Parce qu'elles s'étaient en quelque sorte « extraites » du cadre conventionnel fait de planches et de décors pour descendre au cœur même

de la cité, dans ses rues ou ses jardins, ce qui, on s'en doute, entraîna un succès de foule certain. Renouons-nous ainsi avec les Mystères du Moyen Âge? On aurait pu le penser en assistant à une fresque théâtrale spectaculaire présentée au cœur d'un des plus vieux quartiers de la capitale — celui du Bé-

guinage — « *Le jour où la ville explosa* » de Marc Maussion, un jeune auteur belge de 25 ans.

Bobette Jcuret, Henri Billen, Claude Vignot et Raoul de Manes dans « *Le jeu de l'amour et du hasard* » de Marivaux (Théâtre Royal des Galeries).

Imaginez un podium de plus de trente mètres de long, sur lequel évoluent ces quarante acteurs, pour la plupart amateurs, sous le feu coloré des projecteurs qui soulignent les jeux scéniques en même temps que la façade de l'église devant laquelle se déroule la représentation. L'histoire de « *Le jour où la ville explosa* » est simple: au cœur de la cité détruite par un cataclysme, un homme, Paul, va tenter de prendre la direction des survivants pour les conduire vers une nouvelle existence, à travers de pièges et d'épreuves. Et l'on peut espérer que ses efforts finiront par déboucher sur une vie meilleure et meilleure. En fait, toute la pièce n'est qu'une parodie de notre moderne époque, avec ses aspects hilarants et parfois paradoxaux, largement alignés dans l'action par le jeu de visages et de mimes. On le voit, tout cela réclamait un minutieux travail de mise en scène, de manière à animer une aussi importante figuration en l'harmonisant avec les jeux de lumière et surtout avec le son. C'est là, à notre avis, le plus grand mérite de Marc Maussion. Car si cette partie du spectacle nous apparaît parfaite, il n'en va pas de même pour les textes: ils sont une inspiration poétique inégale, souvent fort touffus, et ils finissent par égarer la confusion dans l'esprit des spectateurs. Un peu plus de simplicité dans la présentation n'aurait pas nui à ce spectacle rempli de l'élan collectif de 140 interprètes de tous âges qui se donnent à fond pour la réussite de « *Le jour où la ville explosa* ». En bref, malgré ses imperfections, ce fut là un spectacle comme il nous a rarement été donné d'applaudir.

C'est à un tout autre genre de spectacle que nous conviait le Rideau de Bruxelles: il nous présentait « *L'école des femmes* » de Molière.

Mais, là aussi, l'originalité du spectacle résidait dans le fait de sa présentation dans un décor vivant: la cour de l'antiquaire Costermans, sur la place du Sablon. Disons-le tout de suite: Molière présenté dans ce cadre prend immédiatement des dimensions nouvelles ou, si l'on préfère, reprend les dimensions qu'il n'aurait pas dû perdre au cours des siècles: la patine des vieilles pierres du XVIII^e siècle — de vraies! —

donnent une force de persuasion renversante à l'action du grand classique français. C'est là, à nos yeux, le plus grand mérite de Claude Etienne — qui signe la mise en scène — d'avoir vraiment fait « coller » décor réel et texte au point que, par instant, on se sent véritablement transplanté au cœur d'une époque que l'on croyait révolue à jamais. Dans le rôle d'Arnulphe, Claude Etienne est un Don Juan vieillissant, digne et qui souffre en silence de l'inconstance des femmes qu'il connaît trop bien. A ses côtés, nous avons remarqué le jeu plein de nuances d'Ania Guedroitz dans le rôle d'Agnès, Jules-Henri Marchant, Nicole Valberg, Maurice Paquot, Eric Pradier, Alexandre von Sivers, Franz Moriau et Marcel Romane complètent une distribution dont on ne peut qu'admirer le talent.

Dans le cadre rénové du Château Malou, à Woluwe-Saint-Lambert, nous avons assisté à une excellente soirée au cours de laquelle Suzanne Philippe et Charles Koenig nous présentaient « *Les jeux de l'esprit et de l'amour* », une série de textes et de pièces musicales d'auteurs du XVIII^e siècle. Montesquieu, Rousseau, Diderot, Fontanelle, Voltaire, le Marquis de Sade, le Prince de Ligne, Choderlos de Laclos, rien ne manqua à cette rétrospective du siècle de l'Esprit. Suzanne Philippe, soutenue au clavecin par Charles Koenig, récita ce choix de textes de manière vivante et nuancée, tenant le public en haleine pendant toute la soirée. Une belle réussite si l'on songe aux difficultés que représentent des extraits d'auteurs aussi variés...

Le Théâtre du Méridien, de son côté — et sur scène, cette fois — nous présentait « *Où vas-tu avec ton seau* », une pièce à « suspense » de Georges Joseph. L'action, qui est sensée nous faire frissonner — il s'agit en effet d'une sombre histoire de kidnapping — ne nous prend hélas pas au cœur et c'est tout juste si les affreux gangsters qu'on nous montre ne finissent pas par nous devenir sympathiques...

Réunis dans une auberge quelque part aux USA — où il n'y a par hasard aucun client — les forbans mettent au point le système parfait de chantage qui leur permettra de récolter des millions. Répétons-le: tout au long de la

pièce, on devrait frémir. Au contraire, on s'amuse! Ce n'était pourtant pas le but poursuivi par Jean Hayet dans sa mise en scène, puisqu'à l'origine il s'agit d'un vrai « thriller »...

« Où vas-tu avec ton seau » nous apparaît comme une pièce trop lourde, d'une construction trop simpliste et sans grande originalité. Fort heureusement, le jeu des comédiens rachète en partie ces défauts: Max Raymond, Marc Preumont, Marc Delsart, Geneviève Motte, Jean Pascal et Paul Florian campent avec brio les personnages de ce « suspense » sans imprévu.

Au Palais des Beaux-Arts, nous avons applaudi « *Le bonnet de fou* » de Pirandello présenté par le « Teatro Stabile di Catania » en tournée officielle en Belgique. Grâce à cette troupe venue d'Italie, nous avons eu le bonheur de découvrir un Pirandello différent de celui que nous connaissions, un Pirandello tout simple, dans une comédie toute simple et sans grande originalité — il s'agit d'une femme trompée à qui tout le monde parvient à prouver que son mari est le meilleur des hommes. Mais il fallait le talent d'un auteur tel que Pirandello pour énoncer aussi simplement cette vérité première: « Sur terre, il n'y a pas de pire fou que celui qui veut avoir raison ». Excellente distribution que celle présentée par le théâtre de Catane, parmi laquelle nous avons tout spécialement remarqué le jeu de Turi Ferro, acteur bien italien jusque dans ses plus petits gestes.

Le Théâtre d'Art, pour sa part, nous conviait, au Centre Culturel d'Auderghem, à une farce haute en couleurs de l'auteur allemand Heinrich von Kleist, « *La cruche cassée* ». Une farce qui n'a pas vieilli malgré qu'elle ait été écrite il y a cent septante ans.

C'est l'histoire d'un juge de province paillard et sans scrupules qui s'introduit la nuit dans la chambre d'une jeune fille du village. Il s'y heurte au galant de cette dernière, lequel monte bonne garde auprès de sa dulcinée. Dans le noir, l'intrus est assailli et le jeune homme lui casse une cruche sur le crâne. Le lendemain, l'affaire passe en justice... et notre magistrat est obligé d'en mener les débats, la tête emmaillottée dans des linges, face à un Conseiller d'Etat venu tout exprès pour le contrô-



ler. Cette satire truculente d'un juge de province se débattant devant l'évidence amène, on s'en doute, une série de situations du plus haut burlesque fort appréciées des spectateurs. C'est le jeune réalisateur américain Philip Thompson qui signe la mise en scène excellente de cette pièce, aidé par une distribution de premier plan: Charles Martigue, Anne Darden, Pierre Dumaine, Roland de Bièvre, Marcel Bergez, Monique Ramon, Martine Vlaemyck, Mariette Eggen et Jacques Marry. Au Théâtre National, nous nous sommes divertis en assistant à «Happy End», cette comédie musicale dont le texte des chansons a été écrit par Bertold Brecht lui-même sur une musique de Kurt Weill. Ecrite en 1929 juste après la réussite du même tandem Brecht-Weill avec «L'opéra de quat'sous», on sent très bien qu'il s'agit là d'une tentative de récurrence pour arriver au succès de masse: dans «Happy End», tout est fait pour plaire au public. Et ce n'est certes pas à ce genre de spectacle que nous a habitués Brecht dans «Mère Courage» ou dans «La résistible ascension d'Arturo Ui». A Chicago, au temps de la prohibition, nous faisons la connaissance d'un groupe d'affreux gangsters, la bande à Bill, qui s'apprête à dévaliser une banque. C'est le moment que choisit la gentille lieutenant Lillian, de l'Armée

du Salut, pour tenter, en compagnie de son groupe, de ramener les forbans dans le droit chemin. Ces deux petits mondes — celui des bandits et celui des salutistes — vont s'affronter pour la plus grande joie des spectateurs et, comme l'annonce le titre, tout se terminera pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'affreux Bill allant jusqu'à tomber éperdument amoureux de la lieutenant Lillian. Comme on le voit, cette comédie à l'eau de rose n'est guère dans la ligne de la pensée brechtienne... Jacques Huisman dirige de main de maître une importante équipe de comédiens, parmi lesquels nous avons spécialement remarqué André Debaar (Bill) et Ann Marev (Lilian). A leurs côtés, les gangsters (Pierre Fox, Jo Renzonnet, Boris Stoïkoff, Roland Langevin, André Clarence et Jacqueline Huisman) et les Salutistes (Paul Clair, Georges Bossair et Françoise Oriane) se tirent tout à leur honneur des multiples chansons parodiques dont est émaillée la pièce, tout en la jouant d'irréprochable façon. Au Théâtre des Galeries, Marivaux était à l'honneur avec «Le jeu de l'amour et du hasard», un spectacle de jadis, plein d'optimisme et de joie de vivre, dans un langage qui, s'il surprend parfois, n'en présente pas moins la saveur du Grand Siècle. Pour interpréter une telle pièce, on s'en doute,

Marcelle Dambremont (au centre) répond à son avocat Roger Dutoit (écrivant à droite) sous l'œil du Procureur, Marcel Bertheau; dans le fond, près du drapeau, le juge Jacques Goossens, dans une scène de «Comme un oiseau pour le chat» de Aimé Declercq (Théâtre Molière).

il fallait des comédiens d'un talent affirmé, capables de faire «vivre» les phrases de Marivaux, de leur faire passer la rampe en leur gardant la beauté et la légèreté qui en font tout le charme. C'est bien cela que nous a présenté Jean-Pierre Rey, qui signe la mise en scène, fort habilement secondé par des comédiens de grand talent. Parmi ceux-ci, nous avons été conquis par le jeu tout en finesse de Bobette Jouret dans le rôle de Silvia, la jeune fille qui, pour pouvoir juger Dorante, le prétendant qu'elle n'a jamais vu, imagine de se faire passer pour sa suivante Lisette. Christiane Lenain, Henri Billen, Claude Vignot, Raoul de Manéz et Serge Michel lui donnent la réplique dans le plus juste ton, et on peut tous les applaudir pour leurs prestations vraiment remarquables.

Et puis, il y a le décor crème et or de Denis Martin: un régal pour les yeux. De même que les costumes qui nous font revivre un instant en pensée dans ces salons du temps jadis... Au Théâtre Molière, on nous présentait «Comme un oiseau pour le chat» de l'auteur belge Aimé Declercq, actuel codirecteur du Théâtre Royal des Galeries qui, avec Raymond Rouleau, reconstitua le célèbre Théâtre du Marais qui se produisait aux Galeries pendant plusieurs saisons consécutives.

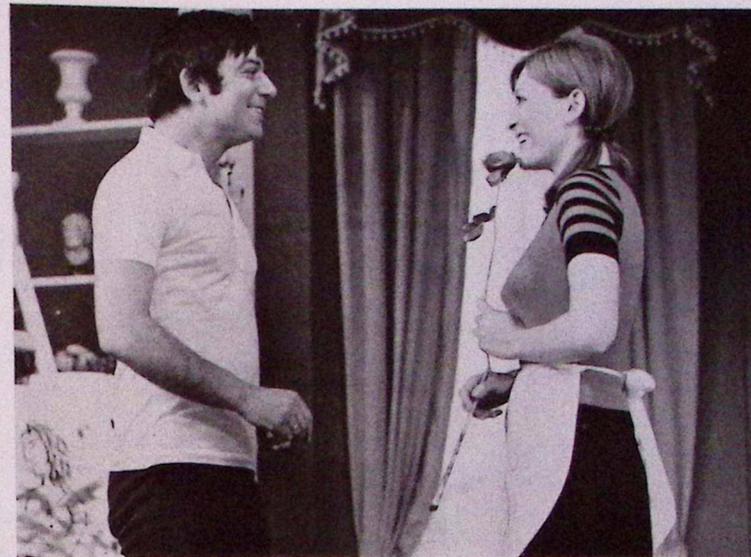
«Comme un oiseau pour le chat» fut créé en 1959 dans une optique bien particulière: son auteur entendait, au travers de la pièce, mettre en lumière tous les comédiens de la distribution et non pas, comme on le faisait trop souvent alors, présenter une vedette entourée de comédiens de deuxième, voire de troisième plan. «Comme un oiseau pour le chat» est l'histoire d'un procès. L'accusée est-elle, oui ou non, coupable du meurtre de son mari? Le procureur le croit. L'avocat proclame son innocence et la prouve. Quant à l'accusée, elle n'entend pas prononcer un mot pour se justifier. Puis, il y a les témoins. Certains penchent pour le oui.

Jean-Pierre Lorient et Marie-Ghislaine Bernard Blaise» de Claude Magnier (Théâtre du Vaudeville).

d'au... L'auteur lui-même avoue que le personnage qu'il a créé peut aussi bien être innocent que coupable! C'est là que réside l'atmosphère primordiale de la pièce, son «suspense»: sur scène, douze spectateurs et invités à tenir la place du jury, sont eux qui, chaque soir, en conscience, décident du dénouement de la pièce: l'acquittement ou la condamnation de Judith Matthews... Cette pièce — nous allons écrire ce procès, car c'est bien à un procès que nous assistons du début à la fin — est mise en scène avec beaucoup de doigté par Jacques Joël dans des décors de Jacques Van Nerom. Dans la distribution, importante, nous avons spécialement apprécié le jeu de Marcelle Dambremont, Roger Dutoit, Marcel Bertheau et Jacques Goossens.

Au Théâtre de l'Esprit Frappeur, nous avons assisté à la création en langue française de «Parle bas sinon je crie» de la jeune auteure brésilienne Leila Pinheiro. Œuvre insolite et émouvante, cette pièce est caractéristique du nouveau théâtre sud-américain. A Rio de Janeiro, en pleine nuit de désordre, l'homme s'introduit dans la chambre de la jeune fille. Un peu de la folie du carnaval traîne encore au milieu de cette chambre et, sans même pleurer, cet homme et cette femme se découvrent l'un l'autre dans leur intimité essentielle. Entre eux, une comédie s'installe, qui n'est pas l'amour mais qui est peut-être plus... La mise en scène d'Albert-André Lheureux, soignée et stricte, met parfaitement en valeur le talent des deux protagonistes dans cette comédie humaine, Carine Arnoult et Bernard Detti.

Théâtre du Vaudeville, nous avons vu «Mon bébé» de Margaret Mayo, une pièce vieille de soixante ans et adaptée en français en vue de partir en France pour une tournée triomphale. La première de cette création était réservée au public bruxellois... En tête d'affiche, on trouvait Christian Marin, très fort populaire d'un feuilleton de télévision, entouré d'une série de jeunes comédiens français inconnus en Belgique. Ce n'est pas la première fois



que nous avons eu l'occasion d'assister à la représentation de ce vaudeville à Bruxelles, où il fut joué plusieurs fois avec succès. Mais, cette fois-ci, force nous fut de constater que la pièce qui n'est plus jeune, hélas, et dont l'action est déjà fort invraisemblable, ne peut plus passer la rampe si elle ne reçoit pas le coup de pouce des talents conjugués du metteur en scène et des comédiens. Or, ici, ce n'était nullement le cas. Christian Marin, dans le rôle principal, s'était cru obligé de jouer le pire — ce qui ne se justifiait nullement — tandis qu'à ses côtés toute la distribution, avec un touchant ensemble s'entendait à jouer les différents rôles avec lourdeur et dans le ton le plus faux. Par instant, nous croyions être revenus au temps de notre jeunesse, lorsque nous assistions à une fête de patronage... Quant à la mise en scène de Jean-Claude Croucher, le moins qu'on puisse en dire est qu'elle est maladroitement et qu'elle ne vient rien arranger du tout. En bref, un spectacle qui nous a franchement déçu en fin de saison, spécialement après les remarquables prestations de la Compagnie des Galeries dans cette même salle. Nous y avons justement assisté, quelques semaines auparavant, à la représentation de «Blaise» par cette même Compagnie des Galeries. Quelle différence! «Blaise» est un véritable vaudeville, encore que l'auteur, Claude Magnier, la désigne sous le nom de comédie et ses rebondissements, ses complications, ses répliques drôles et absolument inattendues font la joie des spectateurs.

Raconter l'action d'une telle pièce est tout bonnement impossible. Sachez que Blaise, artiste peintre sans le sou, veut faire un mariage d'argent. Mais sa tendre amie est aussi, par le plus grand des hasards, la maîtresse du père de celle qu'il voudrait épouser... De là découleront, tout au long d'une action trépidante et fertile en imprévus, toute une série de complications et de catastrophes en cascade. Le tout, on s'en doute, finira par s'arranger. Mais pas du tout comme on pourrait le penser: notre héros tombera amoureux... de sa jeune bonne bretonne qu'il finira par épouser! Claude Vignot signe ici une mise en scène alerte, vive et mordante, tirant au maximum parti des ressources des comédiens, qui sont grandes: Marie-Ghislaine Bernard, Jacques Lippe, Nicole Lepage, Rhya Marten, Francine Vendel, Michèle Eraly et Francine Blistin. Quant au rôle de Blaise, il est, comme il se doit, tenu par Jean-Pierre Lorient, qui fait merveille, comme toujours dans des situations cocasses ou tragiques qui semblent créées expressément pour lui.



Le C.E.R.I.A.: verdure, harmonie, gaieté!

Le C.E.R.I.A.

par F. et G. CHILTZ
et R. VANDERGUGTEN

LA découverte du Centre d'Enseignement et de Recherches des Industries alimentaires et chimiques (en abrégé, le C.E.R.I.A.) constitue toujours, même pour un blasé, une réelle surprise.

En effet, lorsque, se dirigeant du centre de Bruxelles vers le sud, le visiteur pénètre dans la région, si puissamment développée aux points de vue indus-

triel et économique, qui s'étale le long du canal de Charleroi, la vision du C.E.R.I.A. le laisse tout d'abord incrédule. Alors qu'à l'horizon se profilent les cheminées d'usines de la région de Drogenbos, ici tout n'est que verdure, harmonie et gaieté!

Dans un grand parc, au centre duquel s'étale un étang poissonneux, habité par divers oiseaux aquatiques, s'ali-

gnent harmonieusement des bâtiments aux larges baies lumineuses, bordés de pelouses. Il est difficile de croire que la paix et le silence qui y règnent sont peuplés de plus de deux mille étudiants; nombre impressionnant, surtout si l'on songe au labeur qu'il a fallu fournir durant des années pour arriver à ce résultat. Car, soit dit en paraphrasant la Genèse, au commencement, il

n'y avait rien.

C'était en 1944 et la Belgique, vidée de ses ressources par l'occupant, aspirait à retrouver, avec la paix, la prospérité et le bonheur. Ses habitants mesuraient, en cette période de restrictions, à quel point l'abondance qu'ils avaient connue avant la guerre dépendait de l'industrie alimentaire de notre pays, qui leur offrait, à satiété, des aliments de qualité. Malheureusement, cette industrie n'avait pas été épargnée par la tornade et sa rénovation demanderait dès la fin de la guerre, que chacun sentait proche, un prodigieux effort.

De nombreuses fabriques de produits alimentaires étant implantées sur le territoire de la Province de Brabant, les Autorités provinciales étaient conscientes qu'elles devraient intervenir puissamment dans cette œuvre de rénovation. Mais le but ne serait encore qu'incomplètement atteint une fois l'industrie reconstruite; encore faudrait-il qu'elle dispose d'une main-d'œuvre hautement qualifiée et de cadres de grande valeur. Ce personnel manquerait cruellement et les Autorités provinciales décidèrent donc qu'elles développeraient ou créeraient, dès la fin des hostilités, les écoles spécialisées nécessaires.

Il apparut bien vite que, pour éviter la dispersion des efforts, la seule façon efficace, rationnelle et économique de procéder consisterait à doter la Province, et, au-delà d'elle, le pays tout entier, d'une institution puissante, où l'on pourrait concentrer un important matériel de qualité, toujours modernisé, et rassembler un corps enseignant de valeur, hautement qualifié, dans un ensemble architectural spacieux et aéré.

Cette décision était de nature à résoudre un autre problème capital qui préoccupait gravement les autorités provinciales. Elles se rendaient parfaitement compte qu'il s'avérerait indispensable de donner, la paix revenue, une impulsion nouvelle et dynamique à l'enseignement pour répondre à un impératif social majeur: procurer à la jeunesse l'occasion de se réaliser pleinement en acquérant, en plus d'un métier intéressant, une large formation générale et une solide culture.

Le problème était d'autant plus ardu à résoudre, et d'autant plus important, qu'il fallait combler une lacune due à une féroce occupation qui, pendant plus de quatre ans, avait forcé nombre de jeunes à abandonner prématurément leurs études pour participer à l'effort familial de survie. Il faudrait donc offrir aux adultes un enseignement qu'ils pourraient recevoir tout en conservant leurs activités professionnelles et mettre, simultanément, à la disposition d'une jeunesse impatiente d'apprendre, des écoles efficaces.

Il fallait surtout être conscient, dès ce moment, que la population tout entière allait vouloir assouvir un désir impérieux de connaissance et de culture qui toucherait, bien plus qu'avant la guerre, toutes les couches sociales. Les meilleurs esprits avaient perçu l'existence de cette aspiration latente; il fallait donc forger l'outil indispensable pour pouvoir bientôt y répondre, et cela malgré l'incompréhension et le manque d'imagination de nombreux opposants. Les Autorités provinciales surent prendre leurs responsabilités et faire un pari sur l'avenir, en prévoyant la création d'un vaste complexe susceptible de donner très vite une réponse à tous ces besoins. Les chances de succès étaient réelles car la Province de Brabant avait déjà une expérience dans ce domaine; en 1928, elle avait inauguré une école de boulangerie, pâtisserie, confiserie et chocolaterie qui, en 1944, avait le plus grand besoin d'être modernisée et logée dans de nouveaux locaux. Par ailleurs, il s'avérait possible de reprendre plusieurs établissements libres laïques, dispersés dans l'agglomération bruxelloise, notamment l'Institut National des Industries de Fermentation, fondé en 1930, et une école d'hôtellerie, créée peu avant la guerre, mais qui fut obligée de fermer ses portes en 1940.

Une fois le pays libéré, les promoteurs de l'idée entamèrent l'œuvre de centralisation de ces différentes institutions et c'est ainsi que fut créé le « Comité d'organisation d'un Centre d'Enseignement et de Recherches pour les Industries alimentaires », qui arriva à la conclusion que le futur centre devrait comprendre, non seulement les établissements d'enseignement eux-mêmes, mais aussi un internat, une bibliothé-

que, un institut de recherches, une station d'essais, ainsi qu'un centre sportif comprenant entre autres une piscine et des terrains pour différentes disciplines sportives.

C'est pour réaliser ce programme que la Province acheta une propriété de plus de douze hectares et qu'elle organisa un concours d'architecture à l'issue duquel le projet de l'architecte Antoine Courtens fut primé. Ce projet fut réalisé en collaboration avec les architectes M., A.-M. et J. Polak.

Le 25 octobre 1949, le Gouverneur Fernand Demets posa la première pierre de ce qui devait devenir le C.E.R.I.A. Rendons justice aux promoteurs de l'œuvre! A l'époque, ils furent accusés de mégalomanie par certains! Mais le temps a coulé et l'on peut apprécier la justesse de leurs prévisions: le dernier bâtiment prévu dans les plans du C.E.R.I.A. est aujourd'hui en construction et son achèvement est attendu avec impatience, car le Centre actuel est déjà devenu trop exigu, et ce malgré l'achat de terrains adjacents au domaine, sur lesquels ont été construits rapidement de nouveaux locaux scolaires non prévus au projet primitif.

Développement du Centre

A l'origine, le C.E.R.I.A. comprenait uniquement les deux écoles précitées: l'école provinciale de boulangerie-pâtisserie-confiserie et chocolaterie et l'Institut des Industries de Fermentation, repris le premier janvier 1948.

Mais l'industrie alimentaire est une des branches de l'industrie biochimique, elle-même sœur de l'industrie chimique. Les promoteurs du Centre le savaient bien, qui avaient, dès la fondation de celui-ci, prévu que l'industrie chimique y ferait également l'objet d'un enseignement. C'est pourquoi bientôt deux écoles, dont les activités étaient orientées vers cette discipline, furent reprises par la Province et firent partie du Centre: en 1953, l'Ecole technique de Droguerie et Produits chimiques et, en 1954, l'Institut Meurice Chimie. Ce dernier, une des plus anciennes écoles de chimie du pays, fondée en 1892 par Albert Meurice, fut fusionné avec l'Institut des Industries de Fermentation sous une seule direction, celle de Char-



les Meurice, fils du fondateur. Le nom de cette institution, « Institut des Industries de Fermentation — Institut Meurice Chimie », connu sous le sigle « I.I.F.-I.M.C. » provient de la fusion des noms des deux écoles.

L'importance prise aujourd'hui par le C.E.R.I.A., ainsi que la diversité des institutions qui le composent, résultent directement de son statut organique, qui en fixe, depuis sa création, le but de la façon suivante:

— « Organiser, développer, centraliser et coordonner l'enseignement professionnel et technique des industries alimentaires, de fermentation, chimiques et connexes, de manière à préparer, à tous les degrés de la hiérarchie (ouvriers, artisans, contremaîtres, techniciens et cadres supérieurs), le personnel qualifié dont ces industries ont besoin;

— créer et promouvoir les institutions nécessaires au développement et à la diffusion des connaissances relatives aux aliments et à la technique des industries alimentaires, de fermentation, chimiques et connexes. »

L'Institut Provincial des Industries Alimentaires et du Tourisme (I.P.I.A.T.)

Ecrasant programme! Le C.E.R.I.A. l'entama dès octobre 1951 sous la direction dynamique de Marc-Henri Van Laer, — déjà fondateur de l'Institut national des Industries de Fermentation — lorsque l'École provinciale de boulangerie-pâtisserie-confiserie et chocolaterie, école florissante mais dont l'expansion avait jusqu'alors été bridée par le manque d'espace, emménagea dans les premiers bâtiments achevés. Immédiatement après la libération, elle avait connu une telle recrudescence d'inscriptions que, pour pouvoir accepter tous les élèves, il fallut, par manque de locaux, faire débiter les cours, pourtant dénommés « du soir », dès 9 heures du matin. Succès énorme qui incita les autorités à instaurer également un régime d'école du jour et à créer ainsi, en 1945, un premier cycle d'enseigne-

ment secondaire inférieur. Ce fut la réussite! Celle-ci incita les promoteurs à créer, sitôt l'école installée au C.E.R.I.A., deux sections nouvelles: « Boucherie-Charcuterie » et « Industrie hôtelière », cette dernière reprenant en fait les traditions de l'école hôtelière obligée de fermer ses portes en 1940. Le succès de ces deux sections fut immédiat et exceptionnel; elles ont pris aujourd'hui, tout comme la section de boulangerie, une considérable expansion.

Un modeste cours du soir s'est ainsi non seulement développé en donnant naissance à un très vivant enseignement à « horaire réduit » en boulangerie-pâtisserie, en confiserie-chocolaterie, en boucherie-charcuterie et en hôtellerie, mais il s'est également profondément transformé en donnant naissance à des sections sœurs en cours du jour, aux niveaux secondaires inférieur et supérieur, tant technique que professionnel.

Mais là ne s'arrêta pas son essor. Bientôt un enseignement supérieur économique vit le jour: en 1958, la section « Tourisme » puis, en 1962, la section « Gestion hôtelière » et, en 1964, la section « Techniques d'accueil ». Parallèlement, une section « Guide touristique » avait été créée, en cours du soir, en 1957; elle relève aujourd'hui de l'enseignement supérieur de promotion sociale.

L'Institution où sont réunies toutes ces sections s'appelle aujourd'hui « Institut Provincial des Industries Alimentaires et du Tourisme » (I.P.I.A.T.). Elle était bilingue jusqu'en 1967; à cette date, elle fut dédoublée en « I.P.I.A.T. », école francophone, et « P.I.V.I.T. » (Provinciaal Instituut voor Voedingsindustrieën en Toerisme), école néerlandophone. Il était temps d'ailleurs, pour des raisons d'efficacité, de procéder à la scission d'un établissement qui compterait aujourd'hui plus de 1.500 élèves et étudiants. Ce chiffre est bien impersonnel, mais ce qui est davantage susceptible de faire comprendre ce qu'il représente, c'est d'approcher de l'école à l'heure où commencent les cours; entendre d'abord le bourdonnement puis le bruit qui s'échappe du préau bourré d'élèves, voir enfin la scène entière et distinguer l'animation

joyeuse et turbulente d'une foule de jeunes, si nombreux que l'espace qui les contient, pourtant très vaste lorsque inoccupé, semble soudain rétréci. Mais une telle réussite intrigue bien des visiteurs et les incite à poser des questions. Quelles options ont choisies ces jeunes d'aujourd'hui? Comment peuvent-ils y accéder?

Les possibilités d'études sont multiples. De l'enfant issu de l'école primaire à l'adulte, chacun peut y trouver un enseignement conforme à ses goûts, à ses besoins, à ses aspirations, qui le préparera à l'exercice d'une profession réellement lucrative ou, peut-être, lui permettra de combler les lacunes de formation qu'il aura ressenties. C'est ainsi que, s'il le désire, un enfant issu de l'école primaire peut parcourir le cycle entier des études secondaires inférieures en s'inscrivant dans une section technique ou dans une section professionnelle, ce choix étant déterminé par les tendances personnelles de l'élève. En effet, s'il est attiré par les choses concrètes, les réalisations rapides, et si les cours, de théorie pure ou à mémoriser, n'offrent à ses yeux aucun attrait, il a intérêt à choisir une section professionnelle puisque celle-ci se rapproche davantage de son idéal. Choisira l'enseignement technique celui que l'abstraction et les cours généraux plus approfondis ne rebutent pas.

Les élèves des trois sections techniques et des deux sections professionnelles secondaires inférieures peuvent poursuivre à l'I.P.I.A.T. leurs études en hôtellerie, respectivement dans les sections techniques et professionnelles secondaires supérieures. Les diplômés de l'enseignement secondaire inférieur général ou technique peuvent également d'ailleurs entrer dans une de ces deux dernières sections.

Les diplômés de l'enseignement technique secondaire supérieur de l'I.P.I.A.T. ont encore une possibilité de promotion scolaire dans leur école. Ils peuvent, ainsi d'ailleurs que tous les diplômés de l'enseignement secondaire supérieur, technique ou général, accéder à une des trois sections de l'enseignement supérieur économique de plein exercice ou à la section « Guide touristique » qui relève de l'enseigne-

ment de promotion sociale. Deux ans plus tard, ils pourront obtenir un diplôme de gradué.

Le schéma 1 illustre la structure de l'enseignement à l'I.P.I.A.T. et indique les conditions d'accès aux diverses années d'étude.

N'oublions pas de rappeler également les cours de promotion sociale du niveau secondaire inférieur qui s'adressent à tous ceux qui veulent, en poursuivant des études le soir, apprendre les métiers de l'hôtellerie, de la boulangerie, de la boucherie, ou s'initier à la connaissance des marchandises, à l'art de dresser un étalage et à la psychologie de la vente en fréquentant les cours de « Détaillants en denrées alimentaires ».

Ne quittons pas l'I.P.I.A.T., ni le P.I.V.I.T. d'ailleurs, sans parler de leurs écoles d'application: les restaurants du C.E.R.I.A. Ceux-ci ont laissé à tous ceux qui ont eu, ne serait-ce qu'une fois, l'occasion de les fréquenter une impression inoubliable. Ils sont réellement le reflet de tout l'enseignement prodigué dans les écoles qui les gèrent et semblent avoir pris comme devise la définition de Brillat-Savarin: « Le plaisir de la table est la sensation réfléchie qui naît de diverses circonstances de faits, de lieux, de choses et de personnes qui accompagnent le repas. » Qualité de la formation des élèves, mets de haute valeur, présentés magnifiquement et appréciés des plus fins gourmets, tout concourt à la perfection. Une preuve parmi d'autres: au concours du Jeune Chef-Coc, organisé le 28 janvier 1972, à Ostende, quatre des cinq premiers lauréats, dont le vainqueur, étaient de jeunes diplômés des écoles d'hôtellerie du C.E.R.I.A.

Pour la petite histoire, rappelons que ce sont les écoles d'hôtellerie du C.E.R.I.A. qui ont eu l'honneur d'être choisies pour assurer le service, au Palais Royal, à l'occasion du repas de noces de leurs Majestés le Roi Baudouin et la Reine Fabiola. Ce sont également leurs élèves qui, en 1971, ont servi tous les repas officiels offerts par sa Majesté le Roi, notamment au Président Pompidou et à sa Majesté l'Empereur Hirohito du Japon. Leurs services furent à nouveau requis à l'occasion du banquet organisé au Palais Royal

En haut: c'est dans ce bâtiment aéré que se donnent les cours de l'I.P.I.A.T. et du P.I.V.I.T. Ci-contre: les restaurants d'application du C.E.R.I.A.

lors du paraphe du protocole d'adhésion de l'Angleterre, du Danemark, de l'Irlande et de la Norvège au Marché commun.

L'Institut Technique Provincial de Droguerie, Chimie et Parfumerie (I.T.P.D.C.P.)

Quittons maintenant le domaine de l'industrie touristique pour pénétrer dans celui de l'industrie chimique.

Le profane qui apprend l'existence de cet institut pense avoir appréhendé, au seul énoncé de son titre, toute la portée de son enseignement. Les mots lui semblent sans mystère et, si la chimie et la parfumerie peuvent encore, à ses yeux, recéler quelque secret, il connaît, ou pense connaître, fort bien les attributions d'un droguiste. En réalité, il est loin de soupçonner l'étendue et la variété des connaissances nécessaires à l'exercice de ce métier. Son erreur est bien excusable puisque, il n'y a guère, il suffisait de demander un numéro d'inscription au registre de commerce pour s'improviser droguiste et se mettre à délivrer allégrement désinfectants, insecticides, strychnine, etc. au public. Fort rares étaient ceux qui avaient suivi l'enseignement de l'école de droguerie, créée cependant en 1933, dont les cours, à cette époque, se donnaient le

soir et permettaient d'acquérir, au cours de trois années d'études, d'excellentes connaissances en chimie, en botanique, en physique et en hygiène professionnelle.

Les premiers diplômes de capacité de Droguiste, reconnus par le Ministère de la Santé Publique, furent délivrés dès 1936. Les matières à enseigner prenant davantage d'importance avec les années, on en arriva à créer en 1947, l'Ecole Technique de Droguerie, Produits chimiques et Parfumerie, établissements d'enseignement technique secondaire supérieur de plein exercice, repris par la province en 1953. On y délivra dès 1950 le diplôme de « Technicien en Droguerie et Produits chimiques ».

En 1967, cette école, comme l'I.P.I.A.T., fut dédoublée; elle donna ainsi naissance au « Provinciaal Technisch Instituut voor Drogerijen, Chemie en Reukwerken » (P.T.I.D.C.R.). Celui-ci s'est depuis lors développé de façon spectaculaire.

Afin de s'adapter à l'évolution des sciences et des techniques, ces écoles, elles aussi, se sont profondément transformées au cours des années. Si on y forme toujours des spécialistes en « Droguerie et produits chimiques », d'autres sections ont été ouvertes: « Chimie industrielle », « Produits phar-

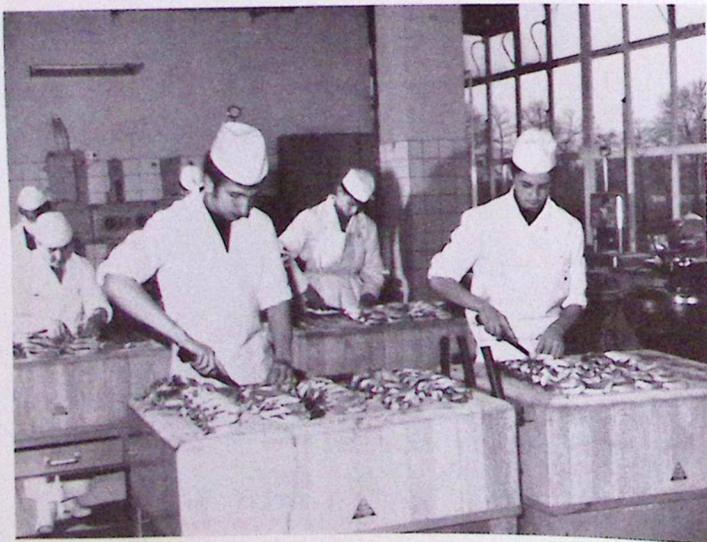
maceutiques » et « Biochimie ».

Les diplômés de la section « Droguerie et produits chimiques » peuvent évidemment s'installer à leur compte ou assurer la gestion d'une droguerie, mais ils peuvent également entreprendre une carrière d'agent technico-commercial pour l'industrie des produits chimiques. Ils sont même légalement habilités à débiter des substances aussi nocives que les pesticides dont la vente est strictement réglementée par la loi et réservée à de rares spécialistes.

Un autre secteur en pleine expansion leur est également ouvert: celui de la chimie photographique. L'école leur dispense en effet une formation poussée dans cette spécialité et met à leur disposition un équipement ultra-moderne. Ils peuvent être considérés comme des techniciens hautement spécialisés dans le domaine si délicat de la photographie et du film en couleur.

Au courant des méthodes les plus modernes d'analyse, les « Techniciens en chimie industrielle » formés par l'école sont très recherchés par l'industrie où ils ont la possibilité de réussir de très belles carrières. Ils y sont les collaborateurs appréciés des Docteurs, des Licenciés et des Ingénieurs, civils et techniciens, tant au laboratoire qu'à la production.

I.P.I.A.T.: Bien présenter la viande est un art qui doit s'apprendre.



I.P.I.A.T.: Plus de théorie! A l'œuvre!

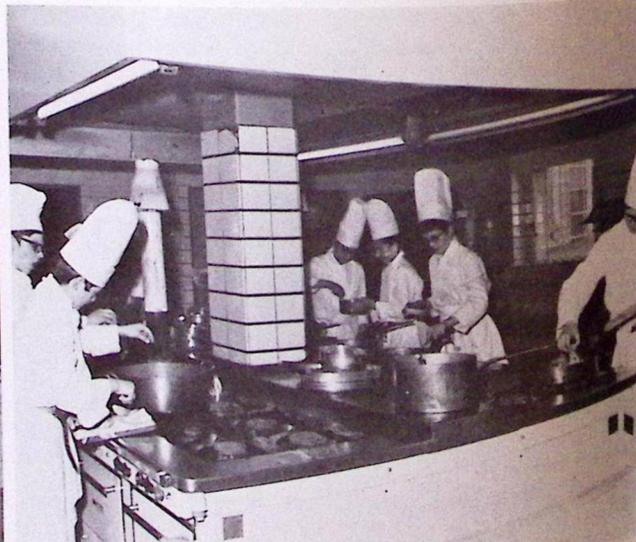
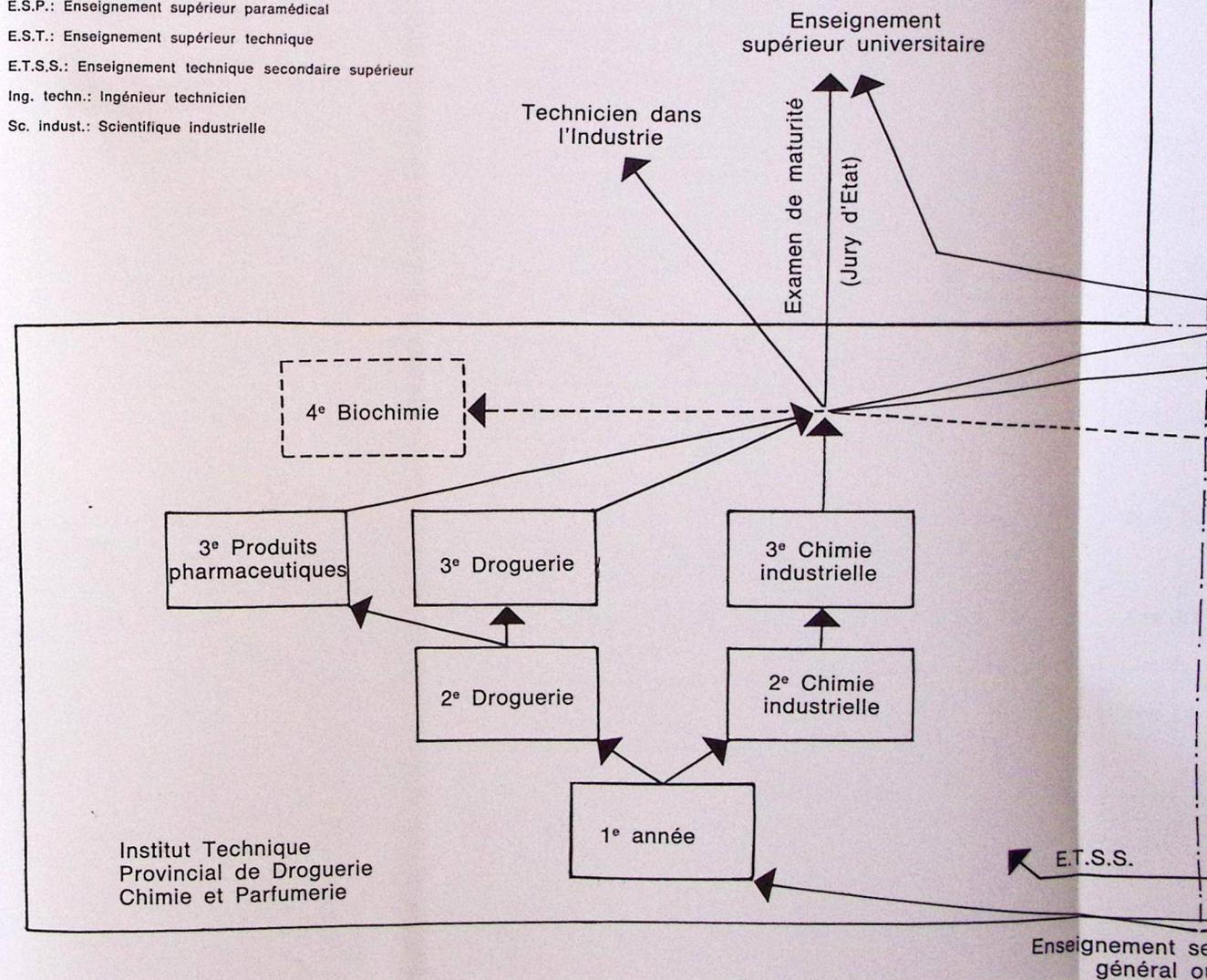


Schéma 2
L'Enseignement de la chimie au C.E.R.I.A.

Abréviations

- E.S.P.: Enseignement supérieur paramédical
- E.S.T.: Enseignement supérieur technique
- E.T.S.S.: Enseignement technique secondaire supérieur
- Ing. techn.: Ingénieur technicien
- Sc. indust.: Scientifique industrielle

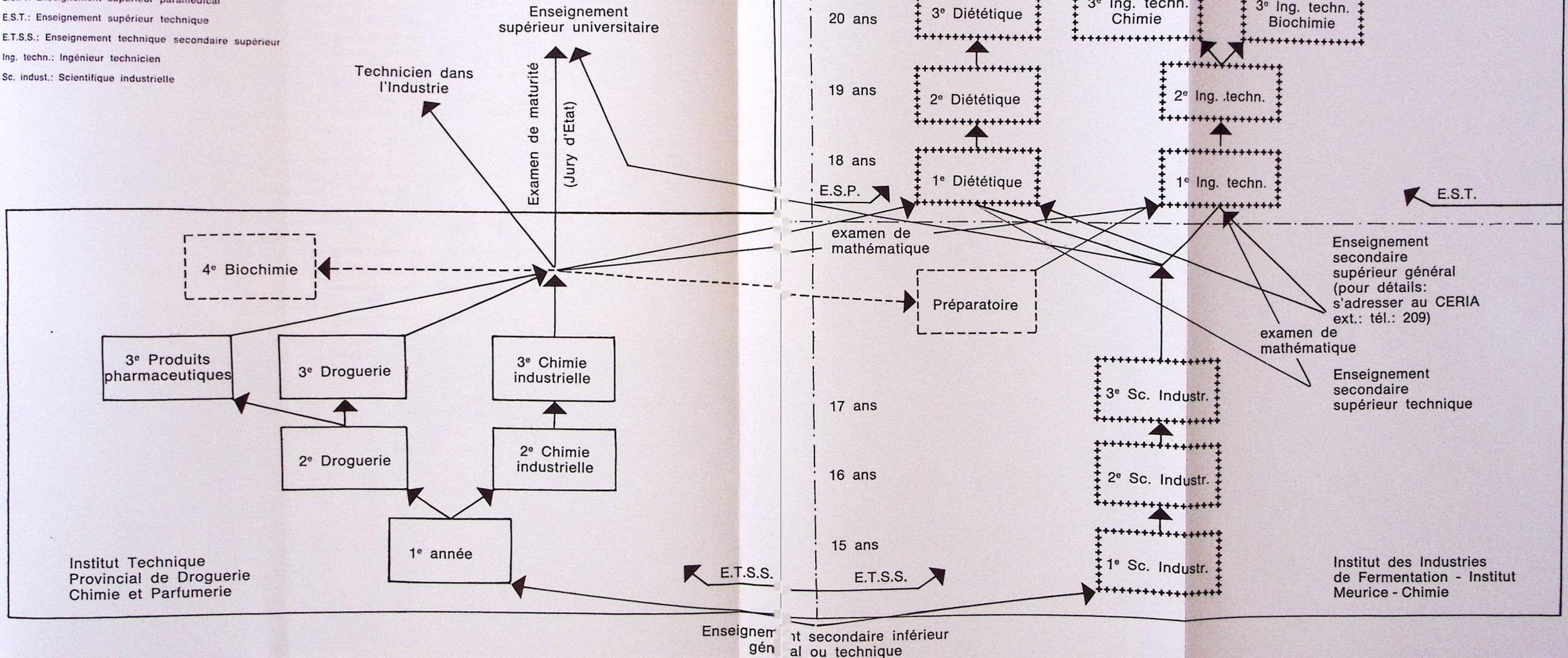


Enseignement se
général oi

Schéma 2 L'Enseignement de la chimie au C.E.R.I.A.

Abréviations

- E.S.P.: Enseignement supérieur paramédical
- E.S.T.: Enseignement supérieur technique
- E.T.S.S.: Enseignement technique secondaire supérieur
- Ing. techn.: Ingénieur technicien
- Sc. indust.: Scientifique industrielle



Les « Techniciens en produits et industries pharmaceutiques » issus de l'I.T.P.D.C.P. ne sont pas, ainsi que l'on pourrait le croire, des techniciens d'officine. Ils sont, bien entendu, capables de s'adapter à cette fonction avec un minimum d'écologie mais le rôle pour lequel ils ont été formés est celui de technicien adjoint aux Pharmaciens, aux Docteurs en chimie ou aux Ingénieurs techniciens travaillant dans l'industrie pharmaceutique.

Leurs études terminées, les diplômés de ces trois sections peuvent, s'ils le désirent, suivre une quatrième année de spécialisation en biochimie, au terme de laquelle leur est décerné un diplôme de « technicien biochimiste ». Ils trouvent aisément un emploi dans les laboratoires de recherche, où est très appréciée leur excellente formation. Signalons que les jeunes filles possédant ce diplôme trouvent une voie vraiment idéale dans les laboratoires de chimie médicale.

Ne quittons pas l'I.T.P.D.C.P. sans souligner qu'une très intéressante spécialisation y est accessible aux porteurs d'un diplôme d'un niveau au moins égal à celui de technicien chimiste: la « parfumerie-cosmétologie », section qui relève de l'Enseignement Supérieur. Cette spécialisation, concrétisée par un diplôme de gradué, obtenue à l'issue de

deux années de cours donnés le soir, ouvre de nombreux débouchés dans une industrie dont l'importance est considérable. Les diplômés sont en effet peu nombreux, puisque la seule école spécialisée en Belgique et sans doute en Europe dans ce domaine est l'I.T.P.D.C.P.

L'Institut des Industries de Fermentation - Institut Meurice Chimie (I.I.F. - I.M.C.)

Les deux écoles dont la fusion a donné naissance à l'I.I.F.-I.M.C. avaient acquis, depuis fort longtemps, une sérieuse réputation qui n'était d'ailleurs pas limitée à nos frontières. Depuis leur fusion, cette réputation s'est encore développée et rares sont les industries de notre pays où les « anciens » n'occupent pas de postes importants. Rares aussi sont les pays étrangers, si éloignés soient-ils, où ses diplômés, belges ou autochtones, ne font pas partie des cadres supérieurs de l'industrie.

Un tel rayonnement, jamais démenti depuis plus de 75 ans, ne pourrait être aussi général ni aussi constant si les employeurs n'avaient apprécié la grande compétence des diplômés de cette école.

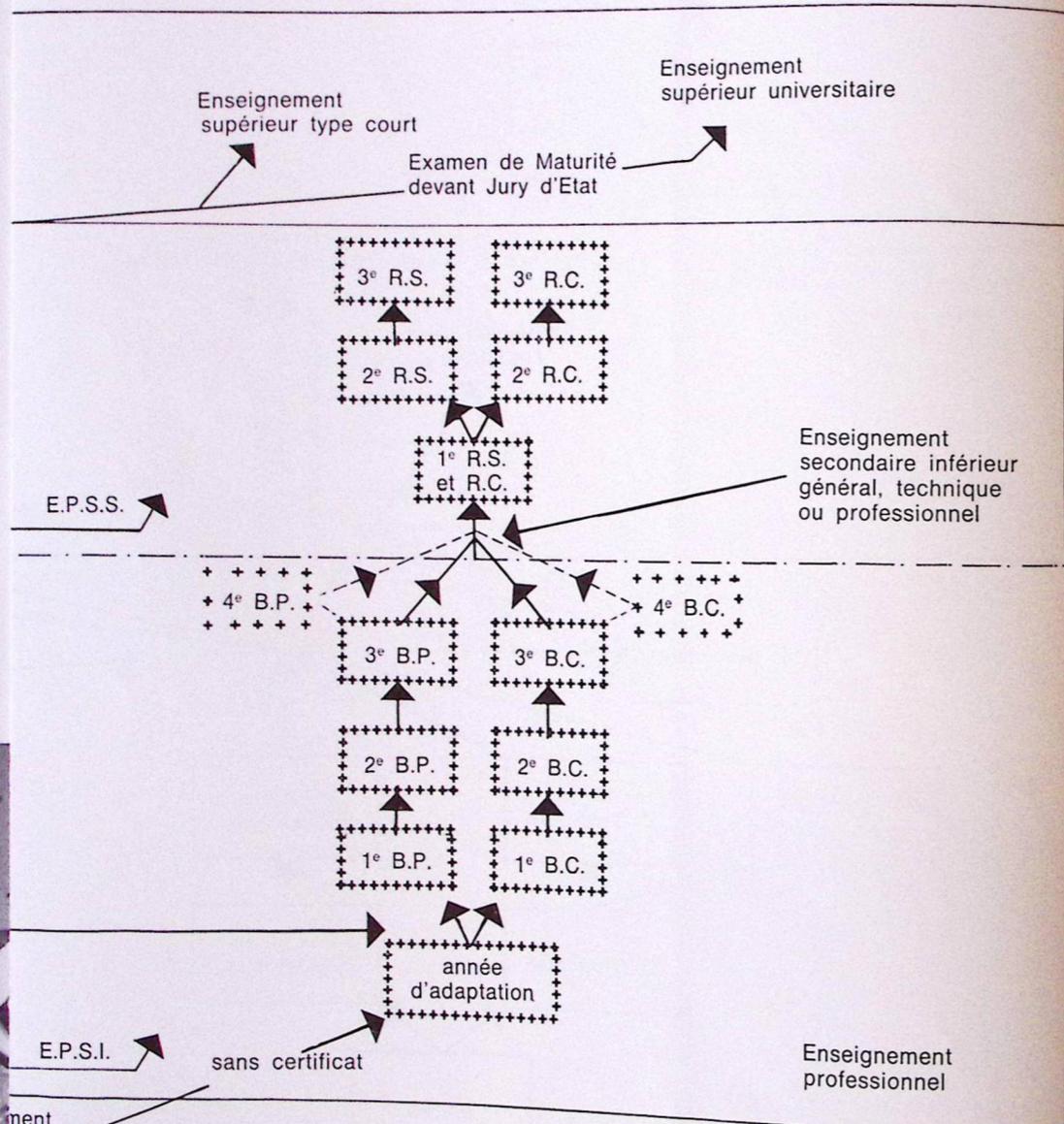
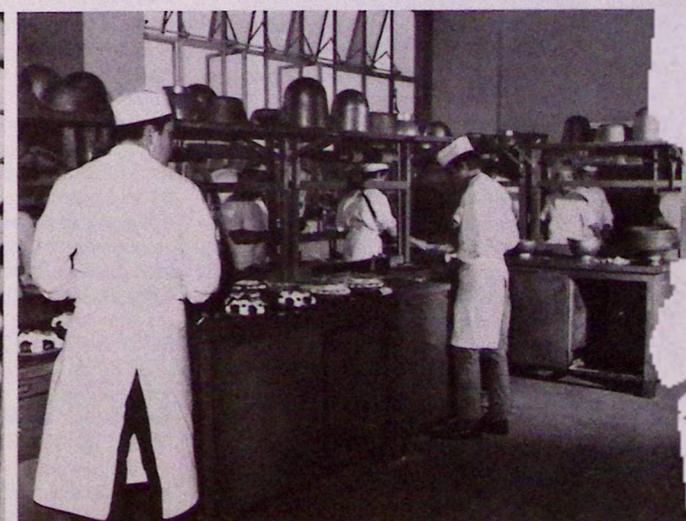
Ce succès est dû pour une large part aux contacts réels et permanents que

le corps enseignant entretient avec l'industrie et la recherche. Cet état de fait résulte de la volonté des fondateurs des deux écoles et de tous leurs successeurs, qui étaient et sont encore conscients qu'un enseignement supérieur est condamné à la stagnation d'abord, à la régression ensuite, si le corps enseignant n'est pas personnellement confronté avec les réalités scientifiques et techniques. Au cours des dernières décennies, le développement explosif dans ces domaines a rendu de tels contacts plus indispensables encore.

Il y a 80 ans déjà, Albert Meurice avait compris cette nécessité; il avait en fait désiré fonder une école qui « colle-rait » aux réalités industrielles. Trente-deux ans plus tard, Marc-Henri Van Laer créait, dans un même esprit, l'Institut national des Industries de Fermentation. Rien d'étonnant dès lors qu'ils songèrent, l'un comme l'autre, à adjoindre à leur établissement un laboratoire d'analyse industriel auquel tous les membres du corps enseignant prétaient leur concours. Rien de surprenant non plus s'ils poussèrent les professeurs à s'adonner à la recherche. Aujourd'hui encore il en va ainsi et tous les enseignants de l'I.I.F.-I.M.C. sont férus de recherche et vivent celle-ci avec passion.

I.P.I.A.T.: Défournement de petits pains par des élèves de la section de boulangerie.

I.P.I.A.T.: Garnissage des gâteaux.



E.T.S.S.: Enseignement technique secondaire supérieur
 G.H.: Gestion Hôtelière
 H.R.: Hôtellerie-Restauration
 R.: Restauration

R.C.: Restauration-Cuisine
 R.S.: Restauration-Salle
 T.: Tourisme

C'est grâce à cette politique réaliste que l'enseignement de l'I.I.F.-I.M.C. reste vivant et actuel; il est en effet indispensable, si l'on désire qu'il en soit ainsi, que l'évolution des sciences et celle des techniques soient suivies en permanence pour être, sans délai, intégrées dans les cours.

Cela suppose non seulement une documentation coûteuse, car spécialisée, mais aussi un appareillage complexe, délicat et précis, dont le prix d'achat est d'autant plus élevé que certains éléments sont constitués de matières rares et précieuses, et qui est hélas! rapidement dépassé.

Aujourd'hui, pour des raisons évidentes d'efficacité, l'ensemble de ces activités ne peut plus être placé sous la direction d'un seul homme. L'autorité provinciale a donc décidé de créer, à côté de l'I.I.F.-I.M.C., une Station d'Essais et d'Analyses et un Institut de Recherches. Celui-ci s'occupe essentiellement de Recherche fondamentale dans le domaine de la biochimie; celle-là a repris à sa charge les relations constantes avec l'industrie. Ces deux institutions vivent en symbiose avec l'I.I.F.-I.M.C., qui continue lui-même d'ailleurs à mener à bien nombre de travaux de recherches dans les domaines de la chimie, de la biochimie, et de l'industrie alimentaire et entretient, de ce fait, des contacts personnels avec ces diverses industries.

Toute l'expérience acquise dans la recherche fondamentale, technique et technologique, alliée à un équipement de laboratoire constamment modernisé, permet à l'I.I.F.-I.M.C. de donner à ses étudiants un enseignement de première valeur.

Comme chacun le sait, l'I.I.F.-I.M.C. forme des « Ingénieurs techniciens chimistes » et « biochimistes » qui acquièrent leur diplôme après quatre années d'études supérieures, faisant suite à un cycle complet d'enseignement secondaire général ou technique. Les modalités particulières d'accès à la première année sont un peu complexes et ceux que la chose intéresse auraient à demander à la direction de l'école une documentation détaillée.

Ce que le public ignore parfois, c'est que l'I.I.F.-I.M.C. forme également depuis 1960, en trois ans d'études supérieures, des diplômés en diététique.

Bien que fort important, le rôle de diététicien, collaborateur direct du médecin nutritionniste, est relativement mal connu du grand public. Celui-ci, reconnaissant une filiation sémantique, trouve dans ce nom le terme « diète », générateur d'images d'austérité. En réalité cependant, le diététicien exerce son métier aussi bien dans l'alimentation normale, dans les restaurants de grandes collectivités, dans les mess d'usines, où il veille à l'équilibre des constituants des denrées alimentaires, que dans les centres hospitaliers où, auxiliaire du médecin, il fournit aux divers malades l'alimentation thérapeutique convenant spécialement à leur état. Il trouve également de nombreux débouchés dans les industries spécialisées en produits diététiques.

Patronnée par la Faculté de Médecine de l'Université Libre de Bruxelles, la section « Diététique » de l'I.I.F.-I.M.C., qui relève de l'Enseignement Supérieur Paramédical, a connu jusqu'à présent un succès toujours constant. Une section similaire a été créée au P.T.I.D.C.R. sous le patronage de la « Vrije Universiteit Brussel ».

Une section dite « Préparatoire » est également annexée à l'Institut. Ainsi que son nom l'indique, les élèves qui en suivent les cours y reçoivent les compléments de mathématiques et de sciences indispensables à la compréhension des cours d'Ingénieur technicien. L'importance de cette section n'est cependant que secondaire comparée à celle de la « Scientifique industrielle ». En effet, placés dans le carcan rigide des humanités traditionnelles, certains jeunes gens, pourtant bien doués, ne parviennent pas à s'y adapter entièrement. Leur esprit concret renâcle devant l'aspect trop théorique de la plupart des matières et leur rendement s'en ressent. Pour ceux-là, l'enseignement prodigué en « Scientifique industrielle », section technique secondaire supérieure, est, pourrait-on dire, un enseignement sur mesure. Sans négliger les bases théoriques fondamentales de tous les cours, une large place est réservée aux aspects pratiques des disciplines enseignées (nombreuses heures de laboratoire, contrôle instrumental personnel des lois physiques, etc.). Comme conséquence, on s'aperçoit que, dans la plupart des cas, au

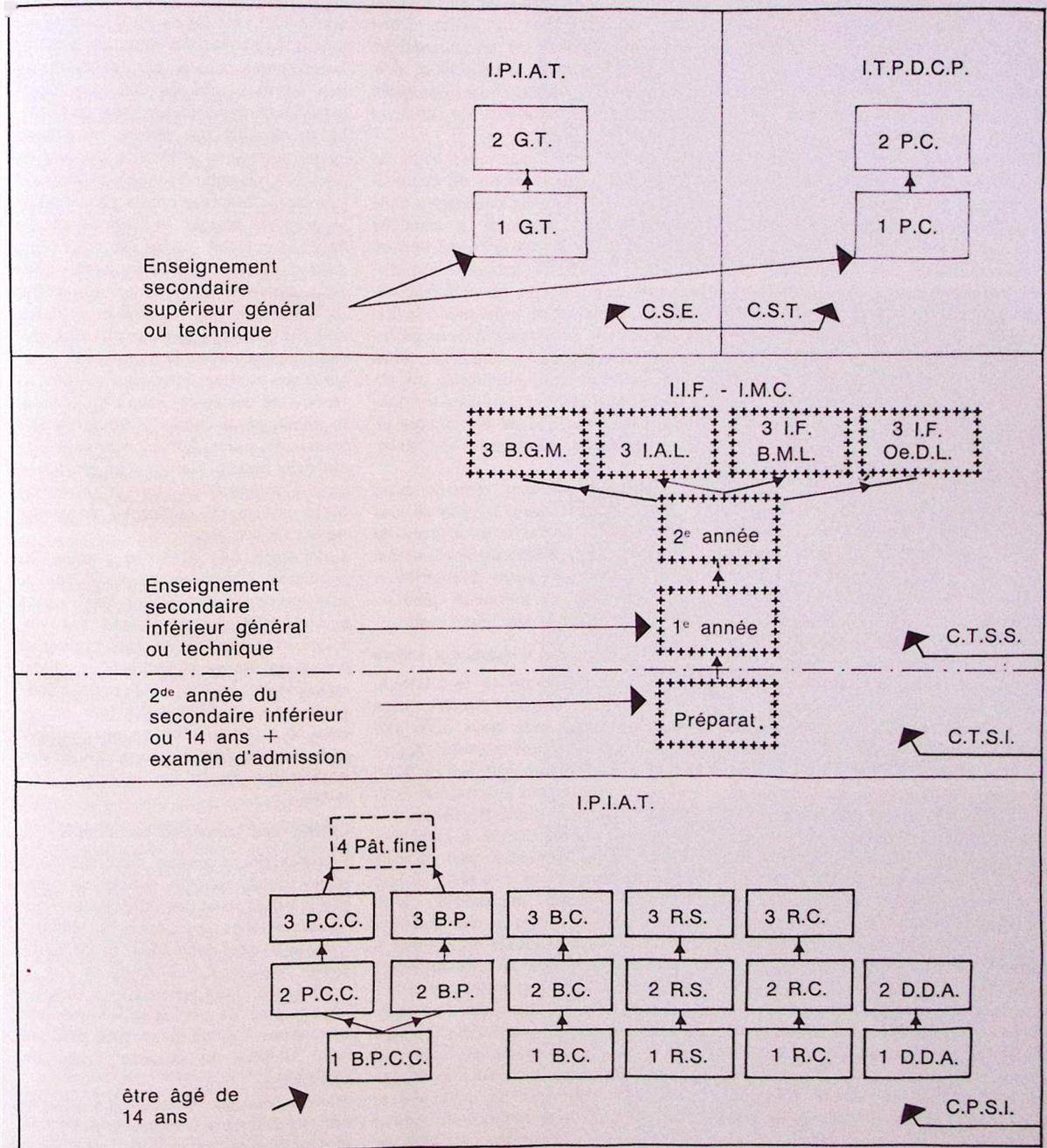
lieu d'être à la traîne comme ils l'étaient dans l'enseignement traditionnel, ces étudiants semblent revivre, reprendre goût aux études et, encouragés par de meilleurs résultats, parcourent avec succès les trois années du cycle. Nous sommes heureux de signaler que, malgré la relative jeunesse de cette section, fondée en 1961, nombre d'élèves qui en sont issus ont, après avoir subi en l'établissement l'examen « d'aptitude à l'enseignement supérieur » dit « de maturité », terminé avec succès des études supérieures universitaires ou autres.

Mais comme toutes les autres écoles du Centre, l'Institut prolonge son enseignement fort tard dans la soirée. Le vendredi, à peine les étudiants des cours du jour ont-ils quitté les laboratoires que ceux-ci sont envahis par les élèves des cours de promotion sociale. Ils reviendront également toute la journée du lendemain et l'on ne peut qu'admirer le courage et la constance de ces gens, plus toujours très jeunes et qui pourtant, trois années durant, à raison de quarante semaines par an, consacrent leurs jours de repos hebdomadaire à l'étude. Il est vrai que le diplôme qu'ils conquièrent est souvent à la base de promotions nouvelles pour des personnes bien souvent déjà employées dans l'industrie. Elles auront, en effet, au terme de leurs études, reçu une formation spécialisée dans l'option qu'elles auront choisie, c'est-à-dire en « Biochimie générale et médicale », en « Industries alimentaires », en « In-

Abréviations

- B.C.: Boucherie-Charcuterie
- B.G.M.: Biochimie générale et médicale
- B.P.: Boulangerie-Pâtisserie
- B.P.C.C.: Boulangerie-Pâtisserie-Confiserie-Chocolaterie
- C.P.S.I.: Cours professionnels secondaires inférieurs
- C.S.E.: Cours supérieurs économiques
- C.S.T.: Cours supérieurs techniques
- C.T.S.S.: Cours techniques secondaires supérieurs
- C.T.S.I.: Cours techniques secondaires inférieurs
- D.D.A.: Détaillants en denrées alimentaires
- G.T.: Guide touristique
- I. Al.: Industries alimentaires
- I.F. B.M.L.: Industries de fermentation I (brasserie, malterie, limonaderie)
- I.F. Oe.D.L.: Industries de fermentation II (oenologie, distillerie, liquoristerie)
- P.C.: Parfumerie-Cosmétologie
- P.C.C.: Pâtisserie-Confiserie-Chocolaterie
- R.C.: Restauration-cuisine
- R.S.: Restauration-salle

Schéma 3 Les Cours de Promotion Sociale du C.E.R.I.A.



dustries de Fermentation: brasserie, malterie, limonaderie » ou encore, et ceci est unique en Belgique, en « Industries de Fermentation: œnologie, distillerie, liquoristerie ».

Le schéma 2 illustre la structure des études dans les domaines de la chimie et de la biochimie au C.E.R.I.A. et en indique les conditions générales d'accès. Le schéma 3 donne un aperçu de l'ensemble des cours de promotion sociale qui y sont organisés.

Et voilà, sommairement esquissée, la texture de l'enseignement au C.E.R.I.A. Il serait impossible d'en montrer tous les rouages sans devenir confus. Aussi conseillons-nous au lecteur de cet article, qui aimerait obtenir des détails complémentaires, de s'adresser par écrit au service des Relations Publiques, avenue Emile Gryzon 1, 1070 Bruxelles, ou, plus simplement, de téléphoner au 23.20.80 (extension 209). Toute la documentation souhaitée lui sera envoyée sur simple demande.

Les Rouages administratifs

Du temps des promoteurs à aujourd'hui, le C.E.R.I.A. n'a jamais déçu les espérances placées en lui. Epaulé sans relâche par les membres de la Députation Permanente et l'Administration Provinciale du Brabant, dont tous les efforts ont tendu à le développer sans cesse, soucieux constant de son dynamique Président actuel, le député permanent Charles Courdent, le Centre a vu croître ses diverses institutions auxquelles l'impulsion de directeurs jeunes de cœur et d'esprit dynamique a conféré une vie ardente. Ces derniers méritent, ainsi que leurs prédécesseurs, les plus grands éloges, mais ils savent que leur tâche aurait été presque impossible s'ils n'avaient trouvé auprès de l'administration générale du C.E.R.I.A. une aide constante, efficace et multiforme. Sous la direction d'un administrateur omniprésent, l'intendance, la comptabilité et les services techniques ne visent qu'un seul but: servir au maximum les écoles, l'internat (auquel est annexé un restaurant de grande collectivité qui, en employant le système dénommé « self-service », parvient à servir treize cents repas à midi et six cents le soir) et les instituts dans leur développement et l'accomplissement de leurs tâches essentielles d'ensei-

gnement, de formation, d'éducation et de recherche.

Faire de la recherche scientifique fondamentale et appliquée, tout comme d'ailleurs former des diplômés dans les domaines scientifique, économique et touristique, n'est possible que si chacun peut disposer sur place d'une abondante source de documentation. Aussi les autorités provinciales ont-elles pourvu le Centre d'une importante bibliothèque scientifique de quelque 8.500 volumes.

Afin de permettre aux chercheurs et aux étudiants de se munir de la documentation qui leur est nécessaire sans obligatoirement emporter à domicile des ouvrages encombrants, qui doivent d'ailleurs demeurer constamment disponibles pour chacun, un excellent service de reproduction a été mis à la disposition, non seulement des membres de la communauté du C.E.R.I.A., mais aussi de tous ceux, nombreux, qui requièrent ses services. Il utilise non seulement les procédés de photocopie ultrarapides mais même celui du microfilm.

Soucieuses également, comme nous l'avons dit, d'étendre la culture des élèves du Centre par le truchement de la lecture, les autorités provinciales ont réuni, dans une autre bibliothèque, 9.000 ouvrages de formation générale dans les domaines les plus divers.

Un art de vivre... et d'apprendre à vivre

Vingt-deux années durant, le C.E.R.I.A. n'a cessé de grandir. Comme nous l'avons dit plus haut, deux mille étudiants (dont 600 sont internes) appartenant à vingt-et-une nationalités différentes, le fréquentent aujourd'hui. Pour inculquer les rudiments des divers métiers enseignés au Centre à cette jeunesse avide d'apprendre, plus de trois cents professeurs, tous experts en leur profession, sont nécessaires. D'où qu'ils viennent et quelle que soit leur spécialité, ils s'adaptent rapidement à l'esprit et aux méthodes pédagogiques du C.E.R.I.A., esprit et méthodes caractérisés pour les étudiants par une discipline librement consentie mais toujours bridée dans ses licences, qui contribue à créer au sein des divers établissements une ambiance de confiance et d'amitié entre le personnel enseignant et les élèves. C'est dans ce climat, et

très certainement grâce à lui, que les professeurs, inoculant à leurs élèves non seulement le goût du fini mais aussi celui de la culture et de l'effort, obtiennent d'excellents résultats.

Nous avons déjà signalé les succès remportés par les jeunes « chefs » formés à l'I.P.I.A.T. et au P.I.V.I.T. Il serait injuste de ne pas souligner, de la même façon, ceux connus par les diplômés des autres écoles du C.E.R.I.A. Combien d'ingénieurs techniciens de l'I.I.F.-I.M.C. n'ont-ils pas obtenu en France ou en Allemagne le titre de Docteur en sciences, ou celui d'ingénieur-docteur? Combien d'autres n'ont-ils pas conquis un titre de Master of Science ou de Ph. D. aux U.S.A. ou au Canada? Mais surtout, combien de jeunes, venus chez nous apprendre simplement un métier mais stimulés par leur milieu scolaire, n'ont-ils pas ensuite poursuivi des études jusqu'au niveau le plus élevé?

Nous nous souvenons tout particulièrement de cet élève, inscrit en première année de la section « Boulangerie » et devenu, par la suite, un brillant biochimiste doublé bientôt d'un physicien chargé aujourd'hui de la direction d'une cellule de recherche dans une de nos universités.

Il ne s'agit pas d'un cas unique. De nombreux élèves, venus au C.E.R.I.A. vers quatorze ou quinze ans, après avoir constaté à leurs dépens que l'enseignement général ne leur convenait pas, y ont trouvé le cadre et le climat qui devaient leur permettre de s'épanouir. Le goût d'apprendre leur est revenu et a fait renaitre en eux le désir et la volonté de poursuivre des études supérieures et de les mener à bon terme.

Le rôle des humanités techniques

Réussite de nombreux diplômés dans la vie professionnelle, succès de nombreux autres dans des études supérieures accomplies chez nous ou ailleurs! L'enseignement technique, et en particulier celui du C.E.R.I.A. — et il a le droit de s'en faire honneur — a su mettre sur pied de véritables « humanités techniques », telles qu'en 1900 déjà les avait définies et voulues Louis de Brouckère.

Mais ce n'est que lorsque cet enseignement technique est organisé dans des établissements spécifiques qu'il peut

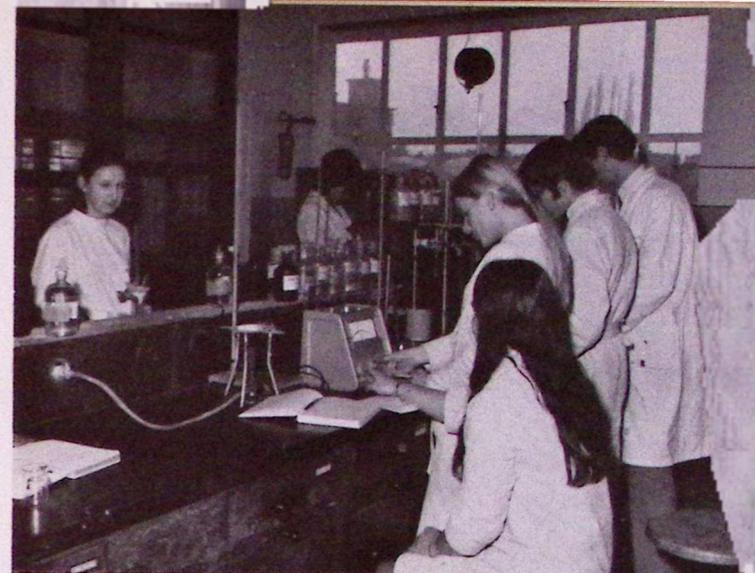
jouer pleinement son rôle. C'est à leur transplantation dans un climat très différent de celui qui règne dans l'enseignement général que les jeunes doivent d'y avoir renoué avec le succès. C'est parce qu'ils sont dans une école où la technique et les techniques ont la considération de tous que, par le concret, ils ont retrouvé confiance en eux et compris la nécessité de l'effort intellectuel, même abstrait et gratuit.

Etudiants dans une section conforme à leur gré et qu'ils savent respectée de tous, les jeunes des instituts techniques s'épanouissent, alors qu'ils se seraient étioilés dans un milieu où ces mêmes sections, perdues dans un établissement d'enseignement général, ne sont censées accueillir que ceux qui échouent ailleurs et finissent par n'être plus peuplées que d'élèves nantis d'un sérieux complexe d'infériorité vis-à-vis de ceux qui garnissent les sections considérées comme « nobles » par tout leur entourage.

Mépris absurde, n'en déplaise à ceux qui, n'ayant pas encore appréhendé l'esprit du siècle, ne jurent, même si leurs enfants y sont malheureux, que par les sections classiques. Est noble toute section où un enfant peut exploiter ses facultés et ses dons divers pour se préparer à une vie d'adulte. Encore faut-il qu'il ressente auprès de chacun, l'estime dont est entourée la section qu'il fréquente.

Il faut que les parents le sachent et abandonnent tout préjugé: c'est rendre service à certains enfants qui ne s'adaptent pas à l'enseignement général que de les transplanter d'une école où ils ne vont plus que résignés à d'inévitables échecs dans une école d'enseignement technique où heureux, compris et ayant retrouvé leur assurance, ils découvriront probablement leur voie. Et que ces mêmes parents considèrent désormais avec une indifférence apitoyée les ignorants qui s'exclameraient avec dédain « Tiens! Votre enfant est dans l'enseignement technique? » L'avenir leur rendra justice.

Les étudiants de l'école de chimie utilisent un matériel perfectionné comme en témoignent les illustrations ci-contre qui représentent, en haut, la titration potentiométrique; au centre, la colorimétrie et la pesée; en bas, le conditionnement.





Julia Tulkens

par Paul DEWALHENS
archiviste honoraire de Tirlemont

JULIA Boddaer est née à Tirlemont le 6 octobre 1902. Malgré une santé délicate, elle passe de l'Ecole Moyenne de sa ville à l'Ecole Normale de Jodoigne où elle obtient, avec succès, son diplôme d'institutrice. Après son mariage avec le diestois Leo Tulkens, instituteur à l'Ecole Normale Provinciale de Tirlemont où il fit ses études en même temps que Maurice Carême, toujours resté le meilleur des amis, elle pratique à Landen, en Hesbaye, commune qui remémore Pépin de Landen, maire de palais, un des premiers Carolingiens.

Landen dépend à cette époque de la province de Liège et est fort peu éloignée de Tirlemont, ville d'origine du père de Julia Tulkens, et de Wamont, village où naissait sa mère. Nous sommes ici à un carrefour de nos deux langues, de légendes et de batailles. Après les heures de classe, réagissant contre une vie plutôt calme, Julia Tulkens donne libre cours à ses rêves, mais timidement encore, en écrivant pour les enfants et sa fillette Hilda, des petits poèmes pleins de fraîcheur et de naïveté mélodieuse.

Elle sollicite les conseils de Pol de Mont qui l'encourage chaleureusement. Elle trouve les mots humbles, familiers, harmonieux qui font les rondes d'enfants rieurs et les chansons populaires. Ecrire pour les enfants n'est pas facile. Il faut se débarrasser de faux orne-

ments, retrouver la nudité des sentiments devant les choses de la nature comme si elles se révélaient pour la première fois, dans leur objectivité et leur simplicité.

Avec « *Lieder en bij Schemeruur* » (Chansons à l'heure crépusculaire), notre poétesse s'affirme mieux, plus sûre d'elle-même. Son expérience s'étend, non sans mélancolie, par l'expression en grisaille, à l'aspiration au bonheur, bonheur des saisons de la vie, qu'elle croit trop fragile encore.

Elle fait penser à la grâce romantique de Hélène Swarth — avec laquelle elle correspondit des années durant, dont elle dira plus tard la vie et l'art en de multiples conférences —, et à la délicatesse peureuse d'une Alice Nahon.

Avec « *Ontvangingis* », (1936), chansons d'amour pour son homme et leur enfant à naître, Julia Tulkens s'impose d'emblée. C'est un recueil original où souffle l'esprit du large, qui n'a subi aucune influence extérieure, un hommage émouvant à la vie intime du couple, un son nouveau dans le landerneau flamand, car aucune femme de lettres flamandes n'avait osé parler auparavant avec tant de sincérité de choses qu'on nomme à la légère physiques. Ce sont des poèmes d'un naturel pathétique, au style franc, glorifiant la femme épanouie par les sens et la maternité. Malgré sa santé toujours languissante, la poétesse réagit à la souf-

france, avec une joie presque païenne, en exaltant la femme éternelle.

En 1938 paraît « *Vader* », une stèle anecdotique, fidèle et fervente à la mémoire de son père.

Après la guerre 1940-1945, alors que Julia a pris prématurément sa pension, le ménage Tulkens va habiter une villa à Wommersom, village connu pour sa station paléolithique du *Steenberg*, près d'Oplinter, en marge du Hageland, d'où elle aperçoit, par-dessus les peupliers des bords de la Grande Gête, les tours des églises de Tirlemont. La maison « *Wissenbos* » (L'Oseraie) est sise non loin de la ferme de « *Maagdendal* » (Val des vierges), ancienne abbaye cistercienne où Béatrice de Nazareth écrivit au XIII^e siècle les « *Seven Manieren van Heylich Minne* » (Sept manières d'amour divin), chef-d'œuvre de la littérature mystique thioise.

Elle compose à « *Wissenbos* » les recueils de « *De Aardse Bruid* » (1950), la fiancée terrestre, qui sera couronné par le Prix des provinces flamandes 1946-1950, de « *Na het Bruidslid* » (1953), après le chant nuptial, et de « *Het Huis van de Stilte* » (1959), la maison du silence. Œuvres émouvantes, subtiles, nuancées qui dureront autant que « *Ontvangingis* », créations de la femme faible et forte, passionnée, angoussée devant les manifestations de la vie, de la terre et du ciel, de l'amour, de la mort et de Dieu, et qui s'opposent

l'emprise concrète, anti-naturelle des temps actuels.

Béatrice, la mystique, dans son exaltation à adorer Dieu, était inconsciemment profane.

Julia Tulkens, la pécheresse, en célébrant la nature, l'homme, son enfant, l'Eve impérissable, est mystique, malgré elle.

En 1960, les Tulkens viennent habiter Tirlemont. « *Yggdrasil* », édité en 1962, est une anthologie de ses meilleurs poèmes, qui consacre un remarquable talent.

En 1967, Julia Tulkens subit, hélas!, le grand drame de sa vie, drame causé par la perte de son mari qui meurt inopinément à l'âge de soixante-huit ans. Leo Tulkens, professeur honoraire de l'Ecole Normale Ernest Richard à Tirlemont, était un homme modeste, fraternel, d'une force de caractère exemplaire, excellent pédagogue et historien savant et méticuleux qui collabora à plusieurs journaux et revues. « *De Brabantse Folklore* » a édité quelques-unes de ses études intéressantes, entre autres sur Wommersom et les alentours.

Après trois ans de solitude farouche et de peine poignante, notre poétesse reprend doucement goût à la vie. Elle s'est remise à l'ouvrage, soutenue par le souvenir vivace de son défunt mari. Nous souhaitons à Julia Tulkens, grande dame des Lettres Flamandes, profondément humaine et d'une sensibilité extrême, un bon anniversaire à l'occasion de ses soixante-dix ans, et qu'elle puisse encore passer de fructueuses années, à l'ombre de Saint-Germain, entourée par sa famille et ses amis.

BIBLIOGRAPHIE DE JULIA TULKENS

- 1931 Heibloempjes
 - 1932 De liedjes van Hilda
 - 1933 Lieder en bij schemeruur
 - 1936 Ontvangingis
 - 1938 Vader
 - 1948 Zo zingt mijn blondje
Tien gedichten
 - 1950 De aardse bruid
(Prix des Provinces flamandes 1946-1950)
 - 1953 Na het bruidslid
 - 1959 Het huis van de stilte
 - 1962 Yggdrasil
 - 1971 Kijk me niet aan...
- Nombreux poèmes traduits en français, hongrois, grec, anglais, allemand, roumain, bulgare, italien, et mis en musique par Flor Peeters, Léon Rubbens, Hendrik Baeyens, Willem Pelemans, Willem Kersken, Julien Fischer.
Collaboratrice à la B.R.T.

La fiancée terrestre

Julia TULKENS

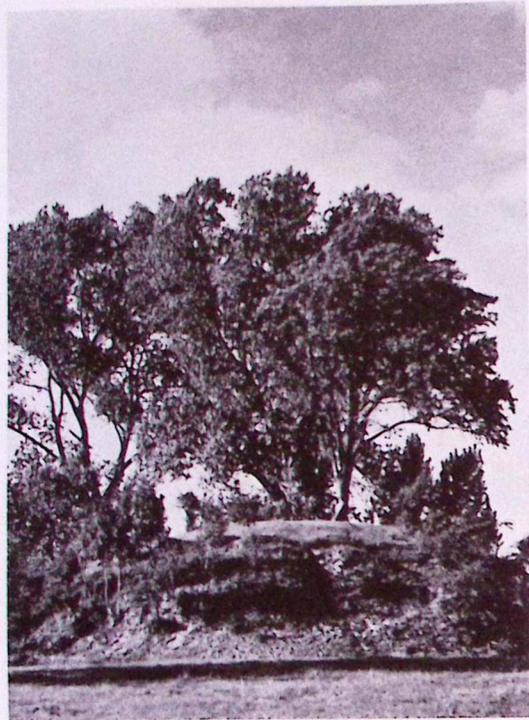
Extrait de « *De Aardse Bruid* »
adapté par Paul Dewalhens

*Issue de toi, grandie en toi,
O Terre qui sais mes désirs,
Tu es l'ardeur de la raison,
Je suis le fruit de ton sillon.*

*Je sais comme toi le vent et l'orage
Qui meurtrissent le cœur passionné
Et les vers qui taraudent les saisons,
Je sais comme toi le brou de la peine.*

*Je bénis comme toi soleil et grâce
Qui ont mûri le fruit dans mon giron
Et je cherche par tes mille chemins
A cueillir les fleurs de mes espérances.*

*Je suis liée à toi par ce corps allongé,
A ce même souffle et à cette même soif,
A cet amour et à cette faim, ô ma chance,
Ce goût de miel au sein, ce goût d'éternité.*



Landen: la « Motte » ou « Tombe de Pépin » où, suivant la tradition, aurait été enterré Pépin de Landen.

La Route Pépin

par E. VANDEVELDE et R. VAN RIJKEL
(adapté en français et complété par P. DEWALHENS)

La Route Pépin a été conçue pour attirer l'attention sur une partie caractéristique de la Hesbaye. C'est, en somme, un hors-d'œuvre de la régionale brabançonne Hageland et Hesbaye flamande.

Elle est située principalement dans le canton de Landen, pousse une pointe jusqu'à *Gingelom*, dans le Limbourg, et se prolonge jusqu'à *Eze-maal, Meer, Goetsenhoven, Bost*. Le trajet comporte environ 60 km.

C'est du « *Hespense Berg* », sur la route *Neerhespen-Rumsdorp*, qu'on appréciera le mieux la beauté du paysage hesbignon.

Neerlanden, Attenhoven, Rumsdorp, Landen sont entourés, au printemps, par les vergers en fleurs. L'été nous offre le damier des champs de blé et de betteraves; l'automne, des bouquets aux teintes variées; l'hiver, un tableau breughelien. L'attention du touriste, du flâneur surtout, est attirée par quelques fermes importantes, les églises pré-romanes de *Walsbets et Wezeren*, et romano-gothique de *Hakendover*.

L'intérêt historique et archéologique n'est pas à négliger. Des tumuli s'y érigent. On y mit au jour des villas gallo-romaines, des nécropoles mérovingiennes. Le village de *Wommersom*, près d'*Oplinter*, est connu pour sa station paléolithique du « *Steenberg* ».

La Hesbaye fut le berceau des Carolingiens. La région a été longtemps disputée par les ducs de Brabant et les Princes-évêques de Liège, et l'immense plaine de *Neerwinden*, en 1693 et 1793, vit s'affronter les armées des puissances européennes.

Départ de *Tirlemont* par la *Aandorenstraat* et la *Sint-Truidensesteenweg*, direction Saint-Trond.

HAKENDOVER

Eglise Saint-Sauveur, romano-gothique, classée. Tour date du XIIe, la nef du XIIIe, le chœur du XIVe et les transepts des XVe et XVIe siècles. *Retable* gothique en chêne (env. 1400) retraçant la légende de la fondation du temple primitif, un des plus célèbres de Belgique. Christ en majesté du XIIIe siècle, ainsi que d'autres sculptures populaires d'époques plus tardives.

Folklore: pèlerinages de la Treizaine, les 16 et 17 janvier, et du dimanche au lundi de Pâques, celui-ci se terminant par une procession équestre.

OVERHESPEN

Eglise Saint-Remacle, tour du XIIIe, flèche du XVIIe, le reste en style

classique du XVIIIe siècle. Sur son territoire, groupe de tombes romaines. Hôtel-Restaurant *Arconaty*, chaussée de Tirlemont à Saint-Trond.

WANGE

Ferme Arconaty, résidence de la famille d'Arenberg, XVIIe siècle.

NEERHESPEN

L'Eglise Saint-Maurice, néo-classique, est l'ancienne basilicale de l'abbaye bernardine de Saint-Laurent. Fonts baptismaux du XIe siècle, représentant la Résurrection des morts. Elle porte, dans une aile latérale, un boulet de canon de la seconde bataille de *Neerwinden* (1793) — Ferme *Van Zulpelen*, XVIIIe et début du XIXe siècle.

ORSMAAL

Eglise Saint-Pierre (1765) apparentée à celle proche de *Dormaal*. Contre la façade nord, pierres tombales des XVIIe et XVIIIe siècles. Restes d'un château médiéval fort remanié, « *t Hof ten Steen* ». Vieux moulins à eau.

HESPENSE BERG

Vue panoramique sur la région.

RUMSDORP

Chapelle Saint-Gilles du XVIIIe siècle dont la façade et les annexes furent allongées au XIXe siècle. Tumulus — Ferme *Pitsaer*, XIXe siècle — Moulin à eau. — Château *Holijk* (n'est pas à visiter).

NEERLANDEN

Village coquet parmi les vergers en fleurs au printemps. *Eglise Sainte-Aldegonde* des XVIIe et XVIIIe siècles. Elle abrite une *Marie-Madeleine* en marbre blanc attribuée à Jérôme Duquesnoy et un tableau de maître-atel de G. de Crayer. Fondations de deux villas romaines. Nécropole franque.

ATTENHOVEN

Panorama depuis la route de *Gingelom*. Restes d'une villa romaine découverte en 1886.

Folklore: procession qui se rend à *Montaigu*, depuis 1631, le troisième dimanche de juillet.

GINGELOM

Château, de nos jours auberge de jeunesse, où, le 7 août 1839, mourut *Séverin de Chokier*, régent provisoire de la Belgique en 1831.

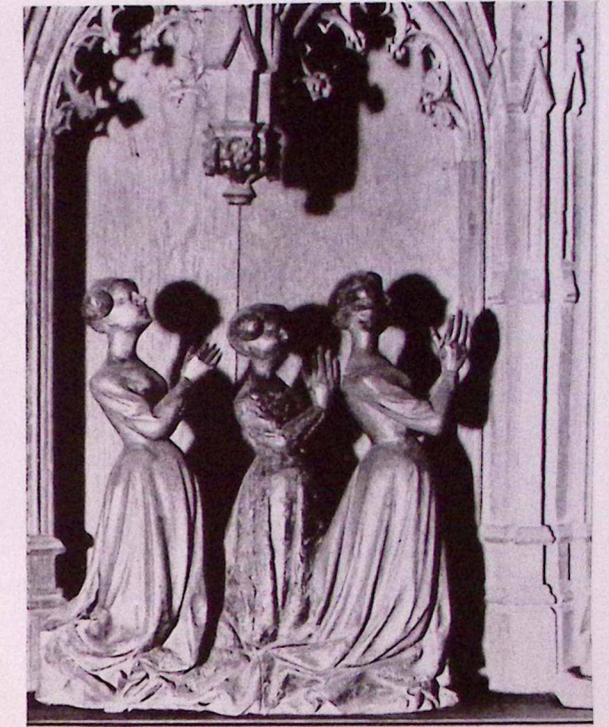
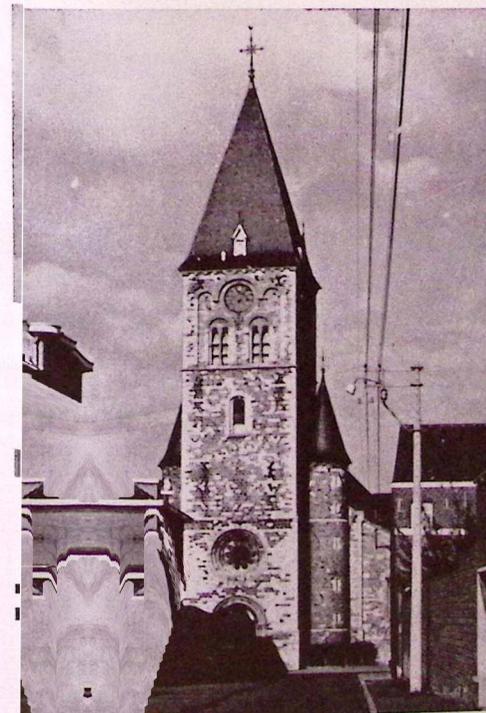
LANDEN

Centre du triangle Tirlemont — Saint-Trond — Hannut. A l'origine vicus romain; berceau de la dynastie carolingienne, lieu de naissance, sans preuve certaine, de Pépin de Landen, maire de palais d'Austrasie et de sa fille cadette, sainte Gertrude, qui devint abbesse de Nivelles. Une des anciennes villes fortifiées du pays, environ 1200, dont il ne reste que des traces. A « *Sinte Gitter* » à Sainte Gertrude, au lieu-dit *Ouderstad*, au sud du centre de Landen, se dresse un tertre artificiel que la tradition nomme *Tombe de Pépin*, appellation qui fait état du passé glorieux de l'endroit. Le Professeur Jos. Mertens en dit ce qui suit: « On y a trouvé des traces d'habitat remontant au VIIe siècle, à proximité duquel des morts étaient enterrés. Sur le site du cimetière, au VIIIe siècle, on y fit bâtir une chapelle qui, plus tard, se transforma en une église carolingienne à trois nefs, à laquelle succéda une église romane et puis gothique, dédiée à Sainte Gertrude de Nivelles. »

C'est dans l'église primitive que, selon la tradition, furent inhumés les restes de Pépin de Landen, avant d'être transférés à l'abbaye de Nivelles. L'habitat primitif fit place à un château sur motte, entourée de fossés, au Xe ou au XIe siècle, laquelle représente l'unique vestige subsistant de cette résidence princière.

L'actuelle *église Sainte-Gertrude* est une construction néo-romane du XIXe siècle. Les fonts baptismaux de l'église primitive y font office de baptistère. On y trouve une sculpture en bois de la patronne, XVIe siècle; la chaire de vérité des images de Pépin, de Gertrude, de Begge, d'Aldegonde; un vitrail offert par les Irish Guards, A l'Hôtel de Ville: un sceau, archives, toiles d'Armand Knaepen, d'André Loriers; à

Landen: l'église néo-romane, dédiée à sainte Gertrude.



Eglise du Saint-Sauveur à Hakendover: détail du célèbre retable retraçant la légende de la fondation du temple primitif.

Eglise de Neerhespen: Fonts baptismaux du XIe siècle.





Eglise Saint-Amand, à Wezeren: le fameux autel, d'origine mérovingienne (± 640).

L'Athénée Royal, des œuvres de Marc Macken, Théo Humblot, Floris Jaspers. La poétesse Julia Tulkens vécut à Landen pendant 25 ans. Culture du cresson. Equitation. Restaurant « Georges », Brugstraat 9.

WALSBETS

Le *château-ferme Janshoven* est l'ancien couvent-métairie des Chevaliers de Saint-Jean. *Eglise Saint-Jean-Baptiste*: tour et nef du XIIIe siècle, flèche du XVIIIe siècle; nef gothiques. Restaurée en 1967. Vitraux de Joep Nicolas et Roger Daniels. Moulin à eau, hors d'usage. Fondations de villa romaine. Tumulus « Borntombe »; les objets qu'on y a trouvés sont au Musée du Cinquantenaire (Bruxelles). *Folklore*: pèlerinage en l'honneur de Saint Blaise, en février.

WEZEREN

Eglise romane à tour massive, XIIIe siècle, consacrée à Saint Amand; collatéraux rebâti en 1925. L'autel mérovingien en grès date de 640. *Exemplaire unique en Europe*. Il est orné de rosettes judéo-grecques dont les motifs se retrouvent à Carthage et en Syrie. Châtaignier vénérable, classé, à côté du temple. Fondations d'une villa romaine. Néropole néolithique. *Folklore*: neuvaine en l'honneur de Saint Amand, en février.

WALSHOUTEM

Château Pierco, ferme des XVIIIe et XIXe siècles, église de 1967. Dans les parages eut lieu, en 1213, la bataille de Steps: Henri 1er, duc de Brabant, y fut défait par Hugues de Pierrepont, prince-évêque de Liège. Les Brabançons furent décimés aux cris de « Hachez, bouchers! ». Lieu de naissance du peintre Armand Knaepen (1837).

WAASMONT

Fondations de villa romaine; tumulus « Meerberg ». L'église Saint-Pan-crace, fin du XVIIIe siècle, sans grand caractère, possède quelques belles sculptures sur bois. Entre Waasmont et Landen, vue panoramique sur Walsbets, Wezeren, la « Motte » de Landen.

Tumulus à Walsbets.



OVERWINDEN

Eglise Sainte-Aldegonde, gothique, remaniée aux XVIIIe et XIXe siècles. *Tumulus* classé de « Middelwinden »; ferme avec grange monumentale du XVIIIe siècle.

NEERWINDEN

Deux batailles historiques eurent lieu sur son territoire, 29 juillet 1693 et 18 mars 1793; la France contre une coalition européenne gagna la première et perdit la seconde contre les Autrichiens. Fermes du XVIIIe siècle.

Chapelle « 't Kruisken », 1780, déjà mentionnée au XIVe siècle. Lieu de naissance du poète dadaïste Clément Pansaers (1885 — Bruxelles 1922).

LAAR

Eglise Saint-Trudo, 1774: quatre toiles d'Erasmus Quellin, élève de P.P. Rubens, un retable du XVIe siècle, des vitraux contemporains de Fons Stels. Cure, XVIIIe siècle, ainsi que la grange de la dime « Tiendenschuur », siège de la Chambre artistique de Hesbaye. Atelier « Haspengouw » du peintre André Loriaux où se réunissent les « Gezellen van Haspengouw ». Manège.

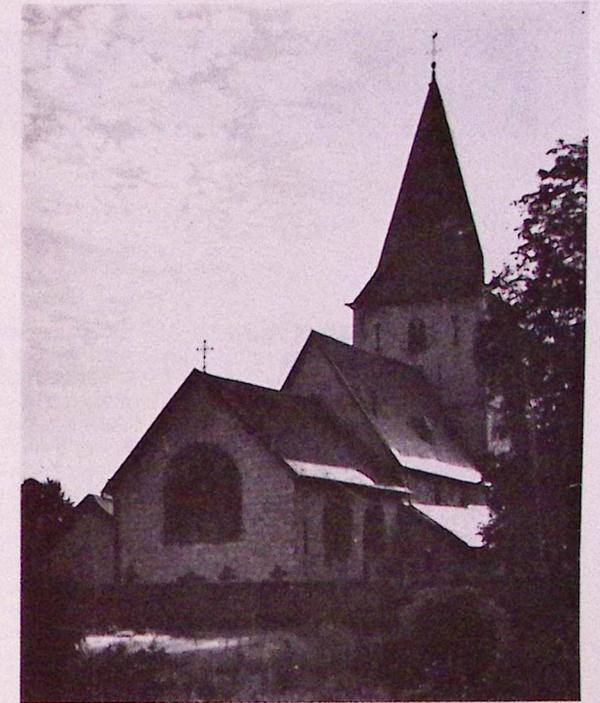
ELIKSEM

Sur la Petite Gête, le « Koningsmolen » — Moulin des Rois, dont les fondations sont probablement médiévales. Les bâtiments principaux datent de la fin du XVIIIe siècle. Endroit bucolique, avec vivier et vergers.

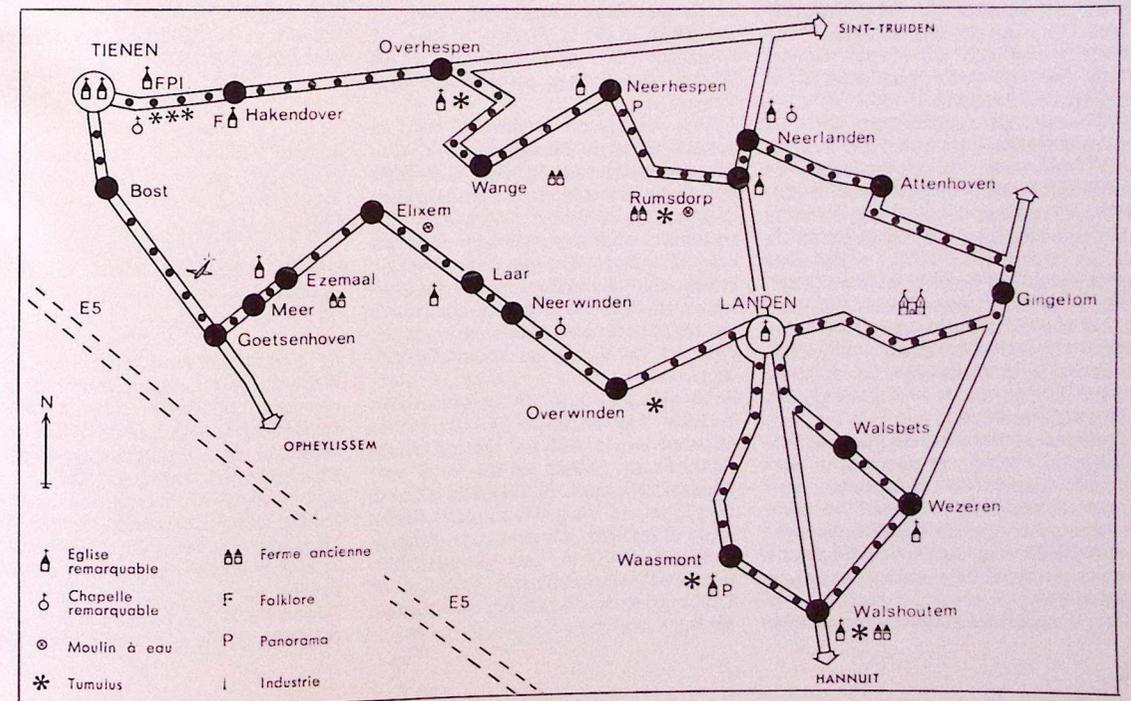
EZEMAAL

Petite église Sainte-Aldegonde, en forme de V, construite d'après les plans de l'architecte Mark Desauvage. Ferme Van Goidsenhoven (XIXe siècle).

Par Meer (ferme Pitsaer), *Goetsenhoven* (aérodrome; église Saint-Laurent, romano-gothique; château du XVIIIe siècle et ferme attenante à donjon, actuellement maison de repos) et Bost, retour à Tirlemont.



Wezeren: l'église romane, consacrée à saint Amand.



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Au Musée d'Art Moderne, à Bruxelles: Œuvres des XIXe et XXe siècles

Comme chaque année, à pareille époque, c'est une exposition d'un contenu général qui est présentée dans les salles provisoires du Musée d'Art Moderne. L'exposition ŒUVRES DES XIXe et XXe siècles regroupe, en effet, des œuvres capitales qui permettent aux amateurs belges, et particulièrement aux nombreux touristes étrangers, d'avoir une vision synthétique de l'art national moderne et contemporain. Chacun peut ainsi apprécier la richesse trop souvent méconnue, particulièrement dans les circonstances actuelles — l'absence d'un véritable musée — des collections des Musées Royaux dans le domaine belge, depuis le Néo-classicisme du fameux « Groupe de la famille de Hemptine » de F.J. Navez (1787-1869) jusqu'au Surréalisme de René Magritte (1898-1967) ou de Paul Delvaux, l'abstraction poétique d'une Anne Bonnet (1908-1960) ou celle plus rigoureuse d'un Gaston Bertrand.

En chemin, on se penchera sur « La partie de carte » de Henri De Braekeleer (1840-1888), sur les paysages de Boulenger (1837-1874), Artan (1837-1890) et Vogels (1836-1896); on aura retrouvé quelques grandes œuvres de James Ensor (1860-1949), « Les masques singuliers » ou « La Dame Sombre », on constatera l'éternelle fraîcheur de « Henriette au grand chapeau » d'Henri Evenepoel (1872-1899), l'admirable quiétude de « La dame au collier jaune » ou de « Flûtiste » de Rik Wouters (1882-1916).

L'expressionnisme flamand est bien entendu lui aussi présent avec des œuvres magistrales de Constant Permeke (1886-1952): « Les fiancés », « Paysage doré », de Gustave De Smet (1877-1943): « La famille », « Béatrice » ou encore de Fritz Van den Berghe (1883-1939).

Enfin la sculpture belge est représentée

par des créations de Constantin Meunier, Rik Wouters, Georges Minne, Roel D'Haese, Oscar Jespers et Charles Leplae.

Cette exposition qui se tient dans les salles provisoires du Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale à Bruxelles, est accessible au public jusqu'au 8 octobre prochain, tous les jours, à l'exception du lundi, de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 heures. Entrée gratuite.

Wavre 750: manifestations historiques

Le Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région organise, à l'occasion du 750e anniversaire de l'octroi des libertés communales à la Ville de Wavre.

1. Une exposition historique avec la collaboration du Ministère de la Culture Française, des Archives Générales du Royaume et de l'Administration Communale de Wavre. Cette exposition se tiendra du 2 septembre au 1er octobre 1972 dans la Salle Culturelle de l'Hôtel de Ville. Elle réunira des œuvres d'art, des objets et des documents se rapportant aux divers aspects de l'histoire de Wavre au cours des siècles.

2. Un Colloque scientifique placé sous le Haut Patronage de M. Ch. Hanin, Ministre de la Culture Française. Ce Colloque se tiendra les 23 et 24 septembre 1972 dans la Salle du Conseil de l'Hôtel de Ville. Il aura pour thème « Les franchises communales dans le Brabant Wallon ». Les personnalités suivantes ont promis leur participation active sous la forme de communications:

M. F. Vercauteren, professeur à l'Université de Liège;

M. G. Despy, professeur à l'Université de Bruxelles;

M. Ph. Godding, professeur à l'Université de Louvain;

M. A. Joris, chargé de cours associé à l'Université de Liège;

M. R. Petit, assistant aux Archives de l'Etat à Arlon;

M. W. Steurs, aspirant du Fonds National de la Recherche scientifique de Belgique;

M. J. Martin, président du Cercle organisateur.

Chaque exposé sera suivi d'une discussion. Les travaux seront répartis sur trois demi-journées (samedi matin et après-midi; dimanche matin). Un banquet réunira les participants le dimanche vers midi. Le dimanche après-midi sera consacré à une excursion dans le Brabant Wallon.

Pour tous renseignements, on peut s'adresser à Monsieur M. Pierson, Secrétaire du Colloque Wavre 1972, Avenue Astrid, 53, 1300 Wavre.

Un tour pédestre dans le Roman País de Brabant

Le groupe de marcheurs « Les Pieds Plats d'Ohain », qui a à son actif les « marches du souvenir et de l'amitié » de Nimègue, Appeldoorn, Jérusalem, Diekirch, etc... organisera le dimanche 24 septembre prochain son premier « Tour dans le Roman País de Brabant ». Cette promenade, longue de 50 km, traversera les coins pittoresques de la région située entre Ohain et Villers-la-Ville.

Départ de la place d'Ohain à 8 heures précises, puis Lasne-Chapelle-Saint-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Lambert, Couture-Saint-Germain, Sauvagemont, Bousval, vallée de la Thyle, Villers-la-Ville (dîner), ensuite Mellery, Sarl-Messire-Guillaume, Céroux-Mousty, Lasne-Chapelle-Saint-Lambert et Ohain où le retour est prévu vers 18 heures. Ajoutons qu'il n'est pas nécessaire d'avoir les pieds plats pour participer à ce tour, mais seulement un bon entraînement, de solides chaussures, un pique-nique et de quoi payer le droit d'inscription.

Pour plus de renseignements, s'adresser à M.J. Vermeulen, 8, rue Jean-Philippe à 1328 Ohain.

A Villers-la-Ville, le 23 septembre 1972: Journée de la Culture, du Tourisme et de la Gastronomie

L'Intercommunale du Brabant Wallon (I.B.W.) organise, le samedi 23 septembre prochain, à Villers-la-Ville, une journée de promotion axée sur le triple thème: Culture, Tourisme et Gastronomie. Cette manifestation est placée sous le haut patronage de Monsieur J. de Néeff, gouverneur de la Province de Brabant et bénéficie de la collaboration du Ministère de la Culture française, de la Province de Brabant, du Centre R.T. B./Namur-Brabant wallon, de notre Fédération touristique, de l'Association des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles (A.S.I.R.A.N.), de l'Administration communale de Villers-la-Ville et de la Maison des Arts du Goddiarch. Voici le programme de cette journée: 10h30: départ de la gare de Villers-la-Ville. Promenade pédestre vers les ruines de l'abbaye.

11h.: visite des ruines de l'abbaye de

Villers-la-Ville. Sonneries de chasse.

13h.: Dîner de chasse.

15h.: Montage audio-visuel retraçant notamment la vie quotidienne des moines, suivie de la visite des expositions.

17h.: Concert par l'Ensemble Jean-François Paillard. Des réductions de 25 et 50 % seront accordées sur les billets délivrés par la S.N.C.B.

Prix: 350 F. (sauf boissons); sans dîner de chasse: 100 F. Renseignements, réservations, billets aux guichets des gares S.N.C.B. ou par téléphone au 067/243.20 (I.B.W. — 16, rue de la Religion, 1400 Nivelles).

Ouverture du Novotel Brussels Airport, à Diegem

Vingt-et-unième maillon de la Chaîne Novotel et premier établissement ouvert hors de France par Novotel International, le Novotel Brussels Airport, implanté sur le territoire de Diegem, à moins d'un kilomètre de l'Aéroport de Bruxelles National (Zaventem) et à proximité immédiate de l'autoroute reliant la Capitale à l'Aéroport, a ouvert ses portes en juin dernier.

Dans sa phase actuelle, l'hôtel, bâti sur un terrain de 18.000 m², comporte 162 chambres, réparties sur cinq niveaux, toutes équipées d'une salle de bain et d'un W.C. séparé, d'un lit double, d'un lit-canapé et d'une table de travail de 4 mètres de long où sont placés entre autres le téléphone et la télévision.

En outre, le Novotel Brussels Airport dispose de deux restaurants (un grill et une roûisserie, qui présente, elle, des

plats plus élaborés), d'un bar privé, de sept salles de réunions pouvant servir à des séminaires, congrès, conférences, cocktails, etc., tandis qu'à l'extérieur a été aménagé un vaste parking, gratuit pour la clientèle, une piscine chauffée à 23 degrés, entourée d'une grande terrasse et accessible d'avril à octobre. D'autre part, des jeux réservés aux enfants ont été installés sur la pelouse voisine. Les parents peuvent, par ailleurs, obtenir, sur demande, les services d'une baby-sitter.

Relevons encore que l'ensemble du bâtiment dispose de l'air conditionné et que toutes les salles et chambres sont parfaitement insonorisées, de sorte que les inconvénients résultant de la proximité immédiate de l'aéroport de Zaventem sont totalement supprimés.

Comme la plupart des hôtels de la chaîne, le Novotel Brussels Airport est axé principalement sur le tourisme d'affaires, qui représente environ 75 à 80 % des nuitées enregistrées pour l'ensemble des établissements.

C'est pourquoi, un effort tout particulier a été consenti dans ce secteur. Outre les sept salles de réunions mentionnées plus haut, le Novotel Brussels Airport tient à la disposition des clients, qui souhaitent organiser dans l'établissement même leurs manifestations et réunions de travail, un ensemble très étudié d'équipements technique et audio-visuel.

Installé en bordure d'un large zoning industriel, le Novotel Brussels Airport réservera sans doute une grande partie de ses activités à la branche « tourisme d'affaires ». Toutefois, sa situation dans une zone d'attraction qui n'offrirait jusqu'à présent que des possibilités fort limitées, son implantation idéale, à proximité de notre aéroport national, sa construction en bordure de l'autoroute de Bruxelles et son équipement polyvalent lui permettront de répondre aux besoins des autres catégories de touristes (voyageurs, villégiateurs, etc.) dont le nombre n'a cessé de croître au cours de ces dernières années.

S.I.R. du Hageland et de la Hesbaye (Gew. V.V.V. Hageland en Haspengouw)

Diest, ville pilote, et Schaffen, centre de parachutisme: deux pôles d'attraction touristique

L'animation culturelle, populaire et sportive que Diest entretient depuis un an et demi déjà, dans le cadre de sa désignation comme ville pilote 1971-72, a permis jusqu'à présent à des dizaines de milliers de touristes et d'excursionnistes de découvrir les charmes incomparables de cette coquette cité du Démer, qui releva jadis de l'illustre famille des Orange-Nassau, qui vit naître un saint bien de chez nous, Jean Berchmans, et dont les brasseries débitaient et débitent encore une bière réputée à plusieurs lieues à la ronde. Et puis Diest possède un titre de noblesse qu'elle n'hésite pas à exhiber avec fierté, celui d'être la ville de Belgique possédant du point de vue des superficies comparées le plus de monuments classés, sans parler des maisons et constructions qui, bien que ne jouissant pas d'une protection administrative, peuvent rivaliser sur le plan esthétique, artistique ou historique avec les demeures et bâtiments à sauvegarder en application de la loi du 7 août 1931 sur la conservation des monuments et des sites. En plein cœur du XXe siècle, on trouve encore ici des tours et clochers, là des pignons et façades, là encore des porches ou des baies qui témoignent éloquemment du savoir-faire et de l'habileté de nos architectes brabançons et permettent de suivre, pas à pas, l'évolution de l'art régional depuis le XIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Et puis, quel plaisir de découvrir, au hasard d'une flânerie dans les rues pittoresques de la vieille cité, tantôt une bien curieuse habitation avec étages en encorbellement et revêtement en pisé, tantôt une somptueuse demeure patricienne qui fait bon ménage avec, ici, un sobre refuge d'abbaye, là, une riante maison qui servit de lieu de réunion à telle ou telle corporation aux attaches ancestrales, sans parler des prestigieux sanctuaires que recèle la cité, ni du remarquable musée communal, rangé par les connaisseurs et les historiens de l'art parmi les dix plus beaux musées municipaux du pays. Quant au vieux béguinage de Diest, qui fut fondé en l'an de grâce 1252, il est resté l'un des mieux conservés et des plus caractéristiques de nos régions; sa participation, en 1973, à l'Opération Abbayes et Béguinages de Belgique, que prépare, avec le soin qu'on lui connaît, le Commissariat Général au Tourisme, constituera, nous n'en doutons pas, un heureux et judicieux prolongement des retombées touristiques dont a bénéficié la cité en 1971 et 1972 en tant que ville pilote du tourisme. Et encore n'avons-nous pas évoqué dans ces lignes les mille attraits que dispense la zone dite verte que la ville a aménagée avec un goût exquis. Le site

admirable de la Warande (12 hectares) et la spacieuse plage du Halve Maan (plus de 300.000 entrées, lors des étés ensoleillés) pour ne citer que deux exemples sont particulièrement prisés par les nombreux estivants. Toutefois, si la promotion de Diest au rang de ville pilote 1971-72 a eu une incidence bénéfique sur le mouvement touristique enregistré dans la cité des Orange-Nassau — c'est ainsi que le musée communal de Diest a enregistré 12.303 entrées en 1971 contre 8.381 seulement en 1970 — il serait faux d'affirmer que la villette qui semble vivre repliée derrière ses anciennes fortifications, était, avant sa désignation comme ville pilote, inconnue du public en général et du touriste en particulier. Les statistiques recueillies entre les années 1960 et 1970 sont là pour infirmer cette allégation. Il en allait tout autrement du paisible village voisin de Schaffen, qui confine au Limbourg et qui a déjà, avec ses dunes et ses sapinières, un aspect spécifiquement campinois. Il y a une bonne dizaine d'années, il avait encore une allure strictement confidentielle et était connu seulement de quelques chasseurs d'images, séduits par la joliesse de son site et le charme suranné de son moulin à vent. Bien sûr, il y avait aussi la base militaire de Schaffen, ouverte progressivement à des fins pacifiques (vol à voile, aviation de plaisance et depuis avril 1960, parachutisme), mais ces diverses disciplines ne touchaient que quelques centaines, voire tout au plus une poignée de milliers d'adeptes. Depuis 1970, les choses ont changé et la plaine d'aviation est désormais, une fois l'an, le point vers où convergent des dizaines de milliers de personnes. C'est en effet, en 1970, que fut créé, à Schaffen, le Trophée du Centre d'Entraînement Parachutiste de l'Armée Belge. Le but poursuivi par les promoteurs était de permettre aux sportifs militaires de toutes les nations, qui ont choisi la haute discipline du parachutisme, de se rencontrer en Belgique. Cette compétition, qui en était cette année à sa troisième édition, vise à la fois à la promotion du sport d'élite qu'est le parachutisme, au resserrement des liens entre ceux qui le pratiquent et, à travers ceux-ci, entre les nations qu'ils représentent, et enfin, à une confrontation des techniques et à l'échange des leçons tirées de l'expérience par chaque nation. Elle s'est déroulée, cette année, du 16 au 27 mai dernier avec la participation de nos fameux « Black Devils » et de plusieurs équipes étrangères de réputation mondiale. Le clou de ce festival fut sans doute le grand meeting d'aviation et de parachutisme qui a eu lieu, le jour de la Pentecôte devant un concours exceptionnel de foule, tandis que l'exposition statique « Schaffen 72 », qui s'est tenue dans le cadre de ces fêtes internationales, fut pour les nombreux visiteurs l'occasion de s'initier aux activités des Paras et des Commandos et de faire connaissance avec les équipements spécifiques de ce sport exigeant peut-être, mais combien exaltant qu'est le parachutisme.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1972

- BRUXELLES: En la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: le peintre Rik Bourguignon expose jusqu'au 16 septembre — Au Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale: Exposition « Œuvres des XIXe et XXe siècles ». Tous les jours, sauf les lundis, jusqu'au 8 octobre.
- GAASBEEK: Au château: exposition R. Arens (Zelev). Tous les jours, sauf les lundis, vendredis et le 10 septembre, de 10 à 17 h (jusqu'au 24 septembre).
- LOUVAIN: Grande kermesse de Louvain; fêtes communales (jusqu'au 17 septembre).
- RILLAAR: En la Salle paroissiale: exposition « Rillaar et son passé » (jusqu'au 17 septembre).
- WAVRE: Hôtel de Ville (Salle Culturelle): exposition historique (œuvres d'art, objets et documents relatifs à l'histoire de Wavre au cours des siècles). L'exposition restera ouverte jusqu'au 1er octobre.
- 9 et 10 TUBIZE: A Oisquerq: grande fête nautique.
- 10 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): 8e Salon international Baby-Show. Ouvert jusqu'au 13 septembre.
- GAASBEEK: Fêtes internationales de fraternisation.
- LOUVAIN: Cortège folklorique « Festival des personnes nées la même année ». Journée des Louvanistes — Visites guidées et commentées du Grand Béguinage (à 15 h, en néerlandais, à 16 h, en français).
- 11 LOUVAIN: Tirs et jeux divers avec notamment le fameux jeu folklorique « Struifvogelspel » (jusqu'au 18 septembre).
- 12 BRUXELLES: En l'Eglise Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage, à 20 h 30: Musique belge du XVIIIe siècle avec l'Orchestre de Chambre de la B.R.T. et les chœurs de la B.R.T. - R.T.B. (Festival des Flandres). — Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon de la Mécanographie (jusqu'au 20 septembre).
- 16 BRAINE-L'ALLEUD: Fêtes de la Wallonie (également le 17 septembre).
- BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon International de l'Équipement des Commerces VISUMAT (jusqu'au 20 septembre).
- NIVELLES: Dans la crypte de la Collégiale Sainte-Gertrude: Exposition intitulée « Souvenirs du Chapitre » (sculptures, dentelles, livres, orfèvrerie, etc.). Entrée gratuite (jusqu'au 8 octobre).
- WAVRE: Première grande journée de la tarte au fromage de Wavre.
- 17 LOUVAIN: Grande course cycliste pour professionnels comptant pour le championnat des équipes de marques — En la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h 30 « Jeanne d'Arc au Bûcher » de Paul Claudel — Honegger avec l'Orchestre Symphonique de Liège et les chœurs de la R.T.B. - B.R.T. (Festival des Flandres).
- WAVRE: A 16 h: Festival dialectal; à 19 h: Concert de carillon; à 20 h: Jeu d'échecs vivant sur la place de l'église.
- 18 LOUVAIN: Au Théâtre communal, à 20 h 30, l'Orchestre International de la Jeunesse (Festival des Flandres).
- NIVELLES: A la Collégiale Sainte-Gertrude, à 20 h: « Le Messie » de Haendel avec l'Orchestre de Chambre de la R.T.B. et la Chorale Protestante de Bruxelles, placée sous la direction de Fritz Hoyois (Festival Musical du Brabant Wallon).
- 19 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts, à 20 h 30: Œuvres de Vivaldi, Walton, Mozart par « The Academy of St Martin-in-the-Fields » (Festival des Flandres).
- 20 LOUVAIN: Au Théâtre communal, à 20 h 30: « Bouton » par le groupe de mimes « Fialka » de Prague (Festival des Flandres).
- 22 BRUXELLES: A la Salle des Métiers d'Art 6, rue Saint-Jean: les Métiers d'Art du Luxembourg (jusqu'au 7 octobre).
- LOUVAIN: A la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h 30: Hohe Messe de Bach par le Concertgebouw et le NOS-koor d'Amsterdam (Festival des Flandres).
- 23 HOILLAART: Fêtes du raisin et du vin belges (exposition, attractions, réjouissances populaires). Les fêtes se poursuivront le 24 septembre.
- VILLERS-LA-VILLE: Journée « Culture - Tourisme - Gastronomie ». A 11 h: visite des ruines de l'abbaye et sonneries de chasse; à 13 h: dîner de chasse; à 15 h: visite des expositions et montage audio-vi-

- suel; à 17 h: l'Ensemble Jean-François Paillard (église de Villers-la-Ville).
- WAVRE: A l'Hôtel de Ville: Colloque scientifique sur le thème « Les franchises communales dans le Brabant Wallon » (également le 24 septembre dans la matinée).
- 24 LOUVAIN: Visites guidées du Grand Béguinage: à 15 h, en néerlandais; à 16 h, en français, allemand et anglais. Renseignements: L.G.B., Parkstraat 7, 3000-Leuven; tél. (016) 297.28.
- OHAIN: Tour pédestre dans le Roman Pays de Brabant (50 km). Départ à 8 h.
- TUBIZE: Grand Rallye touristique et humoristique « Senne et Sennete ».
- WAVRE: Tournoi d'échecs (Challenge de la ville de Wavre).
- 29 NIVELLES: Foire communale d'automne avec concerts en plein air et feu d'artifice de clôture (jusqu'au 16 octobre).
- 30 BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale Albert 1er, 4, boulevard de l'Empereur, (Chapelle de Nassau): Henri Van Straten, œuvre graphique (jusqu'au 10 novembre); dans la Galerie Houyoux: Dessins flamands du XVIIe siècle de la Collection F. Lugt (jusqu'au 18 novembre).
- GAASBEEK: Au château-musée: exposition J. Keppens (jusqu'au 31 octobre). Fermé les lundis et vendredis.
- NIVELLES: Exposition de photographies par le Cercle Royal Photographique « Entre Nous » (jusqu'au 16 octobre).
- CHAIN: A l'Eglise de Fer, à Ohain-Argenteuil, à 17 h: le Quintette à Vent du Luxembourg dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- ZAVENTEM: dans le Hall des Sports: Foire annuelle (également les 1 et 2 octobre).

OCTOBRE 1972

- 1 HAL: Grand Tour de Notre-Dame de Hal, connu sous le vocable de « Weg Om » (départ à 14 heures).
- NIVELLES: Grand Tour Sainte-Gertrude, procession historique et folklorique suivie par de nombreux pèlerins belges et étrangers et dans laquelle figure le char de Sainte Gertrude transportant les reliques de la sainte patronne de Nivelles. Départ à 7 h du matin; retour en ville, vers 15 heures.
- 2 LOUVAIN: Ouverture solennelle de l'année académique de l'Université Catholique de Louvain.
- 4 BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon International Sanitaire + Cuisine. Tous les jours de 10 à 19 h: le mercredi, de 10 à 21 heures, jusqu'au 11 octobre.
- 7 BOSSUT-GOTTECHAIN: Au Château de Bossut-Gottechain, à 15 h: Thiollier (piano) et Dumay (violon) dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.
- BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers (jusqu'au 22 octobre) — Salon de l'Ameublement (jusqu'au 22 octobre également).
- 8 DIEST: Foire commerciale (jusqu'au 15 octobre).
- 11 DIEST: Grand Marché annuel aux chevaux.
- 13 BRUXELLES: A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: les Tapisseries de la Manufacture Georges Chaudry (jusqu'au 28 octobre).
- 14 DIEST: Au Centre Culturel: Photo-Salon du « Foto-Cinekring » (jusqu'au 22 octobre).
- WAVRE: A l'Hôtel de Ville, à 17 h: Ars Antiqua (Festival Musical du Brabant Wallon).
- 18 BRUXELLES: A l'Eglise du Sablon, à 20 h: Le War Requiem de Benjamin Britten avec Felicity Palmer (soprano), John Mitchinson (tenor), Benjamin Luxon (baryton), la Chorale « Les XVI de Charleroi » et le Grand Orchestre Symphonique de la R.T.B. sous la direction de Meredith Davies (Festival de Wallonie). Renseignements: R.T.B. Centre ou Hainaut, rue du 11 Novembre, 2, 7000-Mons. Tél. (065) 371.74 et 371.75.
- 21 BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale Albert 1er, Boulevard de l'Empereur 4: Dessins hollandais et flamands du Musée de l'Ermitage à Leningrad (jusqu'au 25 novembre).
- HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat: exposition de dessins d'enfants sur le thème « Nos Châteaux ». Exposition ouverte en semaine, à partir de 15 h; le samedi et le dimanche, dès 10 h du matin (jusqu'au 29 octobre).



BRUXELLES

**43e Salon de l'Alimentation
et des Arts Ménagers**

DU 7 AU 22 OCTOBRE 1972

DANS LES PALAIS DU CENTENAIRE

LE PALAIS 4 sera réservé au matériel de grande cuisine,
aux installations et aux matières premières de boulangerie-
pâtisserie, au matériel de boucherie-charcuterie et à l'équipe-
ment de magasins

C'est une organisation :

S. I. M. P. A.

Boulevard du Jardin Botanique 29-31, 1000 Bruxelles — Tél. 18.08.45 - 18.15.80

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50%
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)

Société Belge
pour la
Fabrication des câbles & fils électriques
S.A.
en abrégé

FABRICABLE

Usines à Buizingen près de Bruxelles

FILS & CABLES ISOLES
pour toutes les applications de l'électricité

CABLES ARMES
Basse et haute tension

CABLES TELEPHONIQUES
TUBES ACIER ISOLES & NON ISOLES
soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge
TUBES EN MATIERES THERMOPLASTIQUES
TOUS CABLES SPECIAUX SUR DEMANDE

SIEGE SOCIAL: rue du Marché, 79 - 1000 BRUXELLES

Téléphone: 17.01.67 (8 lignes)
Télex: 21570 FABRICABLE-BRUX.
Adresse Télégraphique: FABRICABLE



MILLIONNAIRE !

Pour beaucoup, ce rêve est devenu
RÉALITÉ
grâce à la

LOTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces
Aucune retenue sur vos gains

Achetez **VOTRE BILLET** dès **AUJOUR'HUI**



EPARGNEZ DE FAÇON MODERNE
EPARGNEZ
PENDANT QUE VOUS ETES JEUNE

Demain la

KREDIETBANK

pourra

vous offrir **PLUS** de services encore
si vous recourez dès aujourd'hui à la

COMBI-EPARGNE



EPARGNER TOT
C'EST ASSURER SON AVENIR